This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME II.

Fred. II
EHR

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

HISTOIRE

DE MON TEMPS.

TOME II.

D8°

Amsterdam, 1789.

HISTOIRE
DE MON TEMPS.

CHAPITRE VII.

Évènemens des années 1743 *&* 1744, *& tout ce qui précéda la guerre des Pruſſiens.*

ON dit que c'eſt une faute capitale en politique de ſe fier à un ennemi réconcilié, & l'on a raiſon ; mais c'en eſt une plus grande encore à une puiſſance foible de lutter à la longue contre une monarchie puiſſante, qui a des reſſources, dont la première manque. Cette réflexion étoit néceſſaire pour répondre d'avance aux critiques qui cenſuroient la conduite du roi. Falloit-il, diſoit-on, ſe mettre à la tête d'une ligue pour écraſer la nouvelle maiſon d'Autriche, & laiſſer enſuite reprendre le deſſus à cette même maiſon, pour chaſſer les François & les Bavarois de l'Allemagne ? Mais quel étoit le projet du roi ? N'étoit-ce pas de conquérir la Siléſie ? Comment pouvoit-il l'exécuter, ſi la guerre avoit continué, n'ayant pas

assez de ressources pour fournir aux grandes dépenses qu'elle entraînoit de nécessité ? Tout ce qui dépendoit de lui, c'étoit d'agir par des négociations, &, autant que cela étoit faisable, de conserver l'équilibre entre les puissances belligérantes. La paix lui donnoit le temps de respirer & de se préparer à la guerre ; d'ailleurs l'animosité étoit si forte entre la France & l'Autriche, & leurs intérêts étoient si opposés, que la réconciliation entre ces puissances ennemies paroissoit encore bien éloignée ; il falloit se réserver pour les grandes occasions. Les mauvais succès des armées Françoises avoient fait une assez forte impression sur l'esprit du cardinal de Fleury, pour que sa santé s'en ressentît ; une maladie l'emporta au commencement de cette année. Il avoit été ancien évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, cardinal de l'Église Romaine, & depuis 17 ans premier ministre. Il s'étoit soutenu dans ce poste, où peu de ministres vieillissent, par l'art de captiver la confiance de son maître, & en écartant avec soin de la cour, ceux dont le génie pouvoit lui donner de l'ombrage. Il adoucit les plaies que la guerre de succession & le système de Law avoient faites à la France. Son économie fut aussi utile au royaume que l'acquisition de la Lorraine lui fut glorieuse. S'il négligea le militaire & la marine, c'est qu'il

vouloit tout devoir à la négociation, pour laquelle il avoit du talent. Son eſprit ſuccomba ainſi que ſon corps ſous le poids des années. On dit trop de bien de lui pendant ſa vie, on le blâma trop après ſa mort. Ce n'étoit point l'ame altière de Richelieu, ni l'eſprit artificieux de Mazarin ; c'étoient des lions qui déchiroient des brebis. Fleury étoit un paſteur ſage, qui veilloit à la conſervation de ſon troupeau. Louis XV voulut élever à la mémoire de ce cardinal un monument, dont on fit un deſſin qui ne fut jamais exécuté : à peine fut-il mort, qu'on l'oublia. Chauvelin, que le cardinal de Fleury avoit fait exiler, crut du fond de ſon exil pouvoir emporter ce poſte vacant ; il écrivit à Louis XV, blâmant l'adminiſtration de ſon ennemi, & ſe vantant beaucoup lui-même. Cette démarche précipitée, fit qu'on lui marqua pour ſon exil un lieu plus éloigné de la cour que Bourges, où il étoit relégué. Le roi de France notifia la mort de ſon miniſtre aux cours étrangères, à-peu-près dans le ſtyle d'un prince qui annonce ſon avénement à la couronne. Voici la lettre qu'il écrivit au roi ; nous l'avons copiée mot pour mot. » Monſieur mon frère, après la perte » que je viens de faire du cardinal de Fleury, » en qui j'avois mis toute ma confiance dans » l'adminiſtration de mes affaires, & dont je

» ne puis assez regretter la sagesse & les lu-
» mières, je ne veux pas différer de renou-
» veller moi-même à votre majesté les assu-
» rances qu'il vous a données en mon nom,
» & que je l'ai souvent chargé de vous réité-
» rer, de l'amitié parfaite que j'ai pour la per-
» sonne de votre majesté, & du désir sincère
» que j'ai toujours eu de pouvoir concerter
» avec elle tout ce qui peut être de nos inté-
» rêts communs. Je ne puis douter que votre
» majesté n'y réponde de sa part comme je le
» puis désirer, & elle peut compter qu'elle
» trouvera en moi dans toutes les occasions,
» la même disposition de contribuer à sa gloire
» & à son avantage, & à lui marquer que je
» suis, &c.

Le département des affaires étrangères notifia en même temps, que le roi ayant résolu de gouverner désormais par lui-même, vouloit qu'on s'adressât directement à lui. Jusqu'alors Louis XV avoit été le pupille, & le cardinal de Fleury son tuteur. Après la mort de Mazarin, Louis XIV porta lui-même le deuil de son ministre; personne ne le porta pour Fleury; il fut oublié avant qu'on eût prononcé son oraison funèbre. Pendant l'administration de ce cardinal, les différentes rênes du gouvernement aboutissoient toutes à lui, & venoient toutes se joindre dans ses mains: il étoit le

point de ralliement, qui réuniſſant les finances, la guerre, la marine & la politique, les dirigeoit au moins à un même but. Depuis ſa mort, le roi voulut travailler lui-même avec les miniſtres qui étoient à la tête de ces quatre départemens. Son ardeur s'éteignit au bout de huit jours, & la France fut gouvernée par quatre rois ſubalternes, indépendans les uns des autres. Ce gouvernement mixte produiſit des détails de département ; mais les vues générales qui réuniſſent & embraſſent en grand le bien de l'état & ſon intérêt, manquèrent dans les conſeils. Pour ſe faire une idée du choix des miniſtres, qu'on ſe repréſente un chancelier du duc d'Orléans, rempli de Cujas & de Barthole, qui devient miniſtre de la guerre dans ces temps où toute l'Europe étoit en feu ; & un ancien capitaine de dragons, nommé Ori, qu'on met à la tête des finances. Maurepas s'imaginoit rendre Louis XV ſouverain des mers, & le roi le ſeroit devenu, ſi les diſcours d'un homme aimable avoient pu opérer ce miracle. Amelot étoit de ces eſprits rétrécis, qui, comme les yeux myopes, diſtinguent à peine les objets de près. Cet aréopage gouverna donc la France ; c'étoit proprement une ariſtocratie, ou bien un vaiſſeau, qui navigant ſans bouſſole ſur une mer orageuſe, ne ſuivoit pour ſyſtême que l'impulſion

des vents. Les armées ne prospérèrent pas sous cette nouvelle administration. Quoique l'armée de Maillebois joint aux Bavarois fût encore sur les frontières de l'Autriche, le prince de Lobkowitz avec 16,000 Hongrois tenoit toujours le maréchal de Belle-Isle bloqué dans Prague avec 16,000 François. Le corps de Mr. de Belle-Isle étoit presque tout composé d'infanterie, & celui des Autrichiens de cavalerie. Cette situation inquiétoit Mr. d'Argenson : soit par impatience, soit par humeur, soit par légéreté, ce robin fit expédier au maréchal de Belle-Isle l'ordre d'évacuer Prague. Cet ordre étoit plus facile à donner qu'à exécuter. Le maréchal de Belle-Isle fit ses dispositions en conséquence ; il fit sortir la garnison le 18 de décembre au soir par un froid très-piquant ; il gagna trois marches sur le prince Lobkowitz, & enfilant un chemin difficile qui donnoit peu de prise à la cavalerie de l'ennemi, il continua de longer l'Éger, & arriva le dixième jour de sa marche à la ville d'Éger : 4,000 hommes périrent de misère & de froid par les marches forcées qu'on leur fit faire ; & cette armée délabrée, réduite à 8,000 combattans, fut partagée. Ce qui étoit encore en état de servir, joignit Mr. de Maillebois en Bavière, & les corps entiérement ruinés, furent envoyés en Alsace pour se recruter. La Bohème fut ainsi

conquiſe & perdue, ſans qu'aucune victoire ni des François ni des Autrichiens eût décidé entr'eux du ſort des empires. Dans tout autre pays que la France, une retraite comme celle de Mr. de Belle-Isle auroit cauſé une conſternation générale : en France, où les petites choſes ſe traitent avec dignité & les grandes légérement, on ne fit qu'en rire, & Mr. de Belle-Isle fut chanſonné : des couplets ne mériteroient certainement pas d'entrer dans un ouvrage auſſi grave que le nôtre, mais comme ces ſortes de traits marquent le génie de la nation, nous croyons ne point devoir omettre celui-ci :

Quand Belle-Isle partit une nuit
De Prague à petit bruit,
Il dit, voyant la lune :
Lumière de mes jours,
Aſtre de ma fortune,
Conduiſez-moi toujours.

En pareille occaſion on auroit jeûné à Londres, expoſé le Sacrement à Rome, coupé des têtes à Vienne. Il valoit mieux ſe conſoler par une épigramme. La retraite du maréchal de Belle-Isle eut le ſort de toutes les actions des hommes : il y eut des fanatiques qui par zèle la comparèrent à la retraite des dix mille de Xénophon ; d'autres trouvoient que cette fuite

honteuſe ne pouvoit ſe comparer qu'à la défaite de Guinegaſt. Ils avoient tort les uns & les autres ; 16,000 hommes qui évacuent Prague & ſe retirent de la Bohème devant 16,000 hommes qui les pourſuivent, n'ont ni les mêmes dangers à courir, ni des chemins auſſi longs à traverſer que les troupes de Xénophon pour retourner du fond de la Perſe en Grèce ; mais auſſi ne faut-il pas outrer les choſes, & comparer une marche, où les François ne purent être entamés par les ennemis, à une défaite totale. Les diſpoſitions de Mr. de Belle-Isle étoient bonnes ; le ſeul reproche qu'on puiſſe lui faire, eſt de n'avoir pas dans ſa marche aſſez ménagé ſes troupes.

Dès-lors la fortune de la reine prit un air plus riant. Le maréchal Traun défit en Italie Mr. de Gages, qui paſſoit le Panaro pour l'attaquer. Cette victoire ne ſatisfit point la cour de Vienne ; elle trouva que le maréchal Traun n'en avoit pas aſſez fait, elle vouloit des batailles qui euſſent de grandes ſuites. Enfin ce maréchal fut jugé comme Apollon par Midas, & c'étoit cependant le premier de leurs généraux qui eût triomphé de leurs ennemis. La maiſon d'Autriche commençoit à regagner des provinces perdues, & aſſuroit celles qui étoient menacées. Cela ne l'empêchoit pas d'être accablée par le poids de cette guerre ; peut-être y auroit-elle ſuccombé,

ſi ces premières lueurs de proſpérité n'euſſent ranimé la bonne volonté de ſes alliés. Le roi d'Angleterre donna des marques du plus grand zèle pour le ſoutien de la reine de Hongrie. Les motifs qui le faiſoient agir ainſi, étoient en grande partie une haine invétérée qu'il portoit à la France. Il avoit ſervi dans ſa jeuneſſe contre cette puiſſance; il s'étoit trouvé à la bataille d'Oudenarde, où il avoit chargé à la tête d'un eſcadron Hanovrien, en donnant des marques d'une valeur diſtinguée; il ambitionnoit de ſe trouver à la tête des armées pour jouir de la gloire des héros. L'occaſion s'en préſentoit, il avoit des troupes en Flandre; en ſe déclarant pour la reine, en paſſant la mer, perſonne ne pouvoit lui diſputer le commandement de ſes troupes; de plus, il alloit augmenter ſon tréſor de Hanovre par les ſubſides que les Anglois lui payeroient pour ſes Hanovriens. Pour le lord Carteret, il avoit beſoin de la guerre, afin de ſe ſoutenir auprès de ſon maître & auprès de la nation Angloiſe. Le commerce de ces inſulaires étoit gêné depuis qu'ils étoient en guerre avec l'Eſpagne: pour qu'un grand coup décidât ces affaires de commerce, il falloit le frapper ſur terre & en Europe. La France paſſoit pour à demi ruinée par les efforts qu'elle avoit faits pour ſoutenir la Bavière & la Bohème: elle étoit l'alliée de l'Eſpagne; en affoibliſſant l'une de

ces puiſſances, on affoibliſſoit l'autre. Il falloit donc battre les François, ſoit en Allemagne, ſoit en Flandre, pour gagner ſur mer une ſupériorité qui pût produire un avantage réel au commerce de l'Angleterre. Le roi, ſon miniſtre & la nation tendant au même but, quoique par des vues différentes, il fut réſolu d'envoyer au cœur de l'Allemagne ces troupes Angloiſes, Hanovriennes & Heſſoiſes, qui ſe trouvoient en Flandre. Autant ce projet pouvoit convenir au roi d'Angleterre, autant convenoit-il peu au roi de Pruſſe : il ne devoit pas perdre de vue cet équilibre politique, que pendant la guerre même, ſon intérêt l'obligeoit de maintenir entre les puiſſances belligérantes. Si la maiſon d'Autriche gagnoit une ſupériorité décidée dans l'Empire ſur la maiſon de Bavière, la Pruſſe perdoit ſon influence dans les affaires générales ; il falloit donc empêcher que le roi d'Angleterre & la reine de Hongrie, aveuglés par les ſuccès auxquels ils devoient s'attendre, ne détrônaſſent l'empereur. La voie des repréſentations étoit ſa ſeule qui convînt au roi de Pruſſe ; & ſe ſervant des argumens que peut employer un prince Allemand, zélé pour ſa patrie & pour la liberté du corps germanique, il conjura le roi d'Angleterre de ne pas rendre, ſans des raiſons très-importantes, l'Empire, le théâtre d'une guerre qui étoit près de s'allumer, & de ſe ſouvenir qu'il

n'eſt point permis à un membre du corps germanique d'introduire, ſans la ſanction de la diète, des troupes étrangères dans ſa patrie. C'étoit tout ce que ce prince pouvoit faire dans les conjonctures où il ſe trouvoit : il ne pouvoit pas compter ſur la France, qu'il avoit indiſpoſée contre lui par la paix de Breslau ; il ne pouvoit ſe brouiller avec les Anglois, qui étoient les ſeuls garans qu'il eût de cette paix. Les choſes n'en étoient pas venues à une extrêmité aſſez grande pour replonger ſes états dans une nouvelle guerre ; il falloit donc ſe contenter de la promeſſe du roi d'Angleterre, qui s'engagea de ne rien entreprendre, ni contre la dignité de l'empereur, ni contre ſes états patrimoniaux.

Ce n'étoit pas avec les Anglois ſeuls qu'on négocioit. Le roi avoit entamé une autre négociation à Pétersbourg pour des intérêts qui le touchoient plus directement : il s'agiſſoit d'obtenir de l'impératrice de Ruſſie la garantie du traité de Breslau. Ce furent les Anglois & les Autrichiens qui s'y oppoſèrent de toutes leurs forces, quoique ſous main. Les deux frères Beſtuchew, miniſtres de l'impératrice, trouvèrent par les difficultés qu'ils firent naître, le moyen d'accrocher continuellement la fin de cette affaire. La reine de Hongrie regardoit la ceſſion qu'elle avoit faite de la Siléſie comme un acte de contrainte, dont elle pouvoit appeller

avec le temps, en rejetant ſur la néceſſité ce que la rigueur des conjonctures l'avoit forcée d'accepter. Les Anglois vouloient iſoler le roi de Pruſſe & le priver de tout appui, pour l'avoir entiérement ſous leur dépendance. De quelque façon que les princes cachent ces ſortes de vues, il leur eſt bien difficile de les rendre impénétrables. Ce fut alors que la paix de Friedrichsham fut ratifiée entre la Ruſſie & la Suède : la perte d'une partie inculte de la Finlande fut le moindre mal dont la Suède eut à ſe plaindre ; le deſpotiſme que les Ruſſes exercèrent à Stockholm, mit le comble à l'opprobre de cette nation ; un ſujet de l'impératrice étoit conſidéré en Suède, comme un ſénateur Romain du temps de Céſar pouvoit l'être dans les Gaules. Une nation malheureuſe ne manque jamais d'ennemis. Les Danois voulurent profiter des calamités de la Suède. La diète de Stockholm étoit aſſemblée pour ratifier la paix qui venoit de ſe conclure avec la Ruſſie, & pour nommer un ſucceſſeur au trône ; le roi de Danemarck, dans le deſſein d'unir les trois couronnes de la Suède, du Danemarck & de la Norwège ſur la tête de ſon fils le prince royal, excita une rebellion dans la Carélie, ſouleva des prêtres, corrompit quelques bourgeois ; mais il trouva tant de difficultés dans l'exécution de ſon plan, que ce plan avorta avant ſa naiſſance. Les troupes Danoiſes & Suédoiſes s'aſſem-

s'aſſembloient déjà ſur les frontières ; la diète de Stockholm s'empreſſoit à trouver des ſecours ; elle demanda les bons offices du roi de Pruſſe pour moyenner un accommodement avec ſes voiſins. Le roi s'intéreſſa pour eux, & le roi de Danemarck lui répondit, qu'eu égard à ſes exhortations il ne précipiteroit pas les choſes. Mais ce qui paroîtra preſque incroyable, c'eſt que ces mêmes Suédois qui venoient de faire une paix ſi déshonorante avec la Ruſſie, implorèrent la protection de l'impératrice contre les Danois. Éliſabeth la leur accorda, & elle fit partir le général Keith ſur des galères qui portoient 10,000 hommes de ſecours. Ce fut alors qu'à la faveur de ces troupes le prince de Holſtein, évêque de Lubeck, fut élu, au-lieu du prince Danois, ſucceſſeur du vieux roi de Suède, landgrave de Heſſe. Ainſi à peu près dans le cours de la même année, la Suède fut battue, protégée, & enfin donnée au prince de Holſtein par l'impératrice de Ruſſie. Le ſénat de Stockholm ſe conſola de tant d'infortunes par des cruautés ; il fit périr les généraux de Buddenbrock & de Lœwenhaupt ſur l'échafaud. On les accuſa de trahiſons & de perfidies, mais rien ne fut prouvé ; ils n'étoient coupables que d'ignorance & de trop de foibleſſe.

Mais il eſt temps de quitter ces ſcènes tragiques du nord pour retourner au ſud, & voir

ce qui ſe paſſa dans la Bohème, après que les François l'eurent abandonnée. La reine de Hongrie ſe rendit à Prague pour recevoir l'hommage de ce royaume, au recouvrement duquel ſa fermeté avoit autant & plus contribué que la force de ſes armes. Le jour même de ſon couronnement, elle apprit que le maréchal de Khevenhuller ayant marché de Scharding à Braunau, en avoit chaſſé le général Minucci, qui commandoit un corps de 7 à 8,000 impériaux : les détails de cette affaire nous ſont parvenus par des officiers Pruſſiens, qui firent cette campagne en qualité de volontaires avec les Autrichiens. Mr. de Khevenhuller s'avança vers Scharding, place ſituée ſur l'Inn, proche des frontières de l'Autriche ; ſes troupes, ſortant de leurs quartiers d'hiver, s'y rendirent par différentes routes. Malgré les précautions que cet habile officier prit de cacher ſes deſſeins, le maréchal de Seckendorff en fut informé, & il donna ordre à Mr. de Minucci de ſe retirer de Braunau. Ce général peu intelligent ne ſut ni diſpoſer ſa retraite pour obéir aux ordres de ſon chef, ni choiſir un terrein avantageux pour attendre l'ennemi & pour lui réſiſter. Mr. de Khevenhuller ſe trouva bientôt en préſence des Bavarois ; il trouva le front de Minucci inattaquable, ayant un profond ravin qui ſéparoit les deux armées ; ſa droite

étoit appuyée à Braunau, que l'on avoit fortifié en hâte durant le dernier hiver. Mais autant ce poſte étoit fort par ſa droite & par ſon front, autant étoit-il foible ſur ſa gauche. Mr. de Khevenhuller s'en apperçut au premier coup-d'œil; il détacha Mr. de Berlichingen avec un gros de cavalerie, qui tourna les impériaux, & prenant des chemins détournés, tomba ſur cette aîle qui étoit en l'air, tandis que Nadaſti avec ſes houſards attaqua les troupes de Minucci de front. Ce ne fut point une bataille; les Bavarois s'enfuirent ſans s'être défendus; une partie de leur cavalerie ſe ſauva dans Braunau, leur infanterie ſe réfugia ſur les glacis de la ville. Minucci, la plus grande partie de ſes troupes, & la ville de Braunau ſe rendirent tout de ſuite à leur vainqueur; quelques débris de cette cavalerie prirent le chemin de Burghauſen, où les impériaux avoient encore un corps de troupes. Les François qui étoient à Oſterhofen, n'attendirent pas l'approche des Autrichiens. Le vieux Broglio, qui commandoit cette armée avec les maréchaux de Maillebois & de Seckendorff, avoit été vivement preſſé par Seckendorff de prévenir l'ennemi & d'aſſembler ſes troupes avant que Mr. de Khevenhuller fût en état de rien entreprendre; mais ce fut en vain. Ses ennemis prétendoient même qu'il n'étoit pas fâché de voir le mauvais ſuccès

d'une guerre à laquelle le maréchal de Belle-Isle avoit le plus contribué; d'autres soutiennent, avec plus d'apparence, qu'il avoit des ordres de la cour de retourner en France & d'abandonner la Bavière. Quoi qu'il en soit, sa conduite sembla autoriser cette dernière opinion, & la cour ne lui témoigna aucun mécontentement à son retour. Les Autrichiens surent profiter de l'avantage qu'ils avoient d'être en corps, & d'agir contre des troupes séparées par bandes. Le prince de Lorraine arriva au camp, & sans s'arrêter, délogea les François de Deckendorff; tout plia devant lui: à mesure qu'il s'avançoit, les troupes Françoises recevoient ordre de se retirer. Quelques rivières assez considérables, qui ont leur source dans le Tyrol, qui traversent la Bavière, & vont se jeter dans le Danube, fourniſſent aux généraux qui veulent se défendre, la facilité d'en disputer les bords; mais le prince de Lorraine les passa sans y trouver de résistance. Broglio décampa de Straubingen, où il avoit un gros magasin, en y laissant une foible garnison, qui fut sacrifiée à l'ennemi. Un secours de 10,000 François étoit déjà arrivé à Donawerth pour le joindre; ils devinrent les compagnons de sa fuite; & malgré les plus fortes représentations de Mr. de Seckendorff, les François l'abandonnèrent & ne s'arrêtèrent qu'à Strasbourg,

où Mr. de Broglio donna un bal le jour de ſon arrivée, apparemment pour célébrer la campagne brillante qu'il venoit de terminer. Le malheureux Seckendorff s'occupant à raſſembler les débris de ſes impériaux, qui s'étoient ſi mal conduits à Braunau, les joignit au corps qui étoit à Burghauſen, & ſe retira en hâte ſur Munich, qu'il abandonna pour ſe joindre à l'armée Françoiſe; mais aſſuré que ces troupes vouloient repaſſer le Rhin, il écrivit au maréchal de Broglio, que comme les François abandonnoient l'empereur, ce prince ſe voyoit contraint de les abandonner de même & de chercher ſes ſûretés où il les trouveroit. Auſſi-tôt il demanda au prince de Lorraine & à Mr. de Khevenhuller, de convenir avec lui d'une ſuſpenſion d'armes, dont il obtint l'équivalent; car les Autrichiens lui promirent de reſpecter les troupes impériales tant qu'elles occuperoient un territoire neutre de l'Empire. Les Autrichiens, aveuglés par leurs ſuccès, mépriſoient trop ces troupes pour vouloir les déſarmer; ils voloient vers le Rhin, ſoutenus de la chimérique eſpérance de reconquérir la Lorraine. La proſpérité eſt à la guerre ſouvent plus dangereuſe que l'infortune; aux uns elle inſpire une trop grande ſécurité, & aux autres trop de témérité. Le plus grand général du monde ſeroit celui qui dans les diverſes fortunes con-

ſerveroit un eſprit égal, & qui ne ſépareroit jamais l'activité de la prudence. Tandis que le prince de Lorraine s'acheminoit vers le Rhin, l'Allemagne étoit inondée d'une nouvelle armée étrangère, qui ſous prétexte de la protéger, concouroit à ſa ruine. Le roi d'Angleterre avoit envoyé vers le bas Rhin ſes troupes Hanovriennes & Angloiſes, ſous le commandement du lord Stairs. George paſſa lui-même la mer & vint à Hanovre, pour ſe mettre enſuite à la tête de ſon armée. Le lord Stairs, qui étoit à Hœchſt, riſqua de paſſer le Mein; les François qui l'épioient, l'obligèrent d'abord à reprendre ſa première poſition. Ce pas de clerc fit appréhender au roi d'Angleterre, que ſon général trop fougueux par tempérament, ne commît quelque imprudence plus forte, & il ſe hâta de prendre lui-même le commandement de ſes troupes. Ce corps étoit compoſé de 17,000 Anglois, 16,000 Hanovriens & 10,000 Autrichiens, ce qui faiſoit 43,000 combattans; 6,000 Heſſois, & quelques régimens Hanovriens étoient encore en marche pour le joindre. Le lord Stairs avoit agi avec ſi peu de prudence, que ſes ſoldats manquoient de pain & ſes chevaux de fourrage. Pour ſubvenir à cet inconvénient, le roi vint ſe camper auprès d'Aſchaffenbourg; mais ce moyen ne ſuffit pas pour remédier à la négligence qu'on avoit eue de

ne pas amaſſer aſſez de vivres. Le Rhin pouvoit fournir des ſecours, & le roi s'éloignant de cette rivière, ſe trouva plus reſſerré qu'auparavant par le Mein & par les François qui gardoient l'autre bord, & ſur ſes derrières, par les montagnes arides du Speshard : il ne s'apperçut que trop tôt de ſa faute. Le maréchal de Noailles affama le monarque Anglois dans ſon camp, & comme il prévit qu'il ne pouvoit y reſter que peu de jours, Noailles conçut un deſſein digne du plus grand capitaine. Il prit Dettingen, & fit conſtruire deux ponts ſur le Mein, & préparer à côté des guets pour ſa cavalerie. Toutes ces choſes s'exécutèrent ſans que le roi d'Angleterre en eût vent; c'étoit le prélude de la bataille qui devoit ſe donner bientôt. Pour en avoir une idée préciſe, il eſt bon de ſavoir que l'armée Angloiſe, affamée vers les ſources du Mein, ne pouvoit trouver des ſubſiſtances qu'en prenant le chemin de Hanau. Sa gauche longeant toujours le Mein au ſortir de ces monticules, traverſoit la petite plaine de Dettingen. Mr. de Noailles en conſéquence tenoit un détachement tout prêt pour occuper Aſchaffenbourg au moment où les Anglois en ſortiroient. Il avoit fait dreſſer tout le long du Mein des batteries maſquées, dont il pouvoit tirer à bout-portant ſur les colonnes des alliés en marche : la plus forte partie de ſon armée

devoit paſſer le Mein, pour ſe ranger derrière un ruiſſeau qui du Speshard coule devant ce front & va ſe jeter dans le Mein; ces troupes coupoient préciſément le chemin de Hanau. Le roi d'Angleterre trouvoit donc à ce débouché une armée en face & des batteries en flanc. Si le maréchal de Noailles avoit auſſi exactement exécuté ce projet qu'il l'avoit conçu avec ſageſſe, le roi d'Angleterre auroit été forcé, ou d'attaquer l'armée Françoiſe dans un poſte très-avantageux, pour s'ouvrir l'épée à la main le paſſage à Hanau; ou de ſe retirer par les déſerts du Speshard, ce qui infailliblement auroit fait débander les troupes faute de ſubſiſtances. La faim chaſſa les Anglois d'Aſchaffenbourg, comme Noailles l'avoit prévu. Les troupes, qui avoient campé par corps, ne marchoient point par colonnes, mais ſe ſuivoient par diſtances, d'abord les Hanovriens, puis les Anglois, & enfin les Autrichiens. Le roi étoit dans ſon carroſſe auprès des troupes de Hanovre; on l'avertit pendant la marche, que ſon avant-garde étoit attaquée par un gros de cavalerie Françoiſe, & bientôt après, que toute l'armée Françoiſe avoit paſſé le Mein & ſe trouvoit en bataille vis-à-vis de lui. Le roi monte à cheval, il veut voir par lui-même. La canonnade des François commence; ſon cheval prend l'épouvante, & alloit l'emporter

au milieu des ennemis, ſi un écuyer ne ſe fût jeté en avant pour l'arrêter. George renvoya le cheval & combattit à pied à la tête d'un de ſes bataillons Anglois. Les troupes avoient un petit boſquet à paſſer ; ce qui leur donna le temps d'avertir les autres corps du danger qui les menaçoit. Le duc d'Aremberg & Mr. de Neuperg accoururent avec leurs Autrichiens, & formèrent leur armée vis-à-vis de celle des François, auſſi-bien que les circonſtances le permettoient. Ce champ de bataille n'ayant que 1200 pas de front, obligea les alliés à ſe mettre ſur 7 ou 8 lignes. Les François ne leur laiſsèrent pas le temps de finir tranquillement leur diſpoſition ; la maiſon du roi les attaqua, perça quatre lignes de cavalerie, renverſa tout ce qu'elle rencontra, & fit des prodiges de valeur : elle auroit peut-être remporté l'honneur de cette journée, ſi elle n'avoit pas ſans ceſſe trouvé de nouvelles lignes à combattre. Ces attaques réitérées l'ayant miſe en déſordre, le régiment de Stirheim Autrichien s'en apperçut, & la fit reculer à ſon tour. Cela n'auroit pas fait perdre la bataille aux François : la véritable cauſe ne doit s'attribuer qu'au mouvement imprudent de Mr. de Harcourt & de Mr. de Grammont. Ils étoient à la droite de l'armée avec la brigade des gardes Françoiſes ; ils quittent leur poſte ſans ordre, & s'aviſent de prendre

près cette bataille gagnée, le lord Stairs pria par un billet le maréchal de Noailles d'avoir ſoin des bleſſés qui ſe trouvoient ſur le champ de bataille que les vainqueurs abandonnoient. Comme les alliés portoient tous des rubans verds ſur leurs chapeaux, on attacha une branche de laurier à celui du roi, qui la porta ſans ſcrupule : ce ſont des misères, mais elles peignent les hommes. Cette victoire ne fit pas autant de plaiſir au roi de Pruſſe, qu'en avoit reſſenti le roi d'Angleterre. Il étoit à craindre que le miniſtère François, peu ferme, & découragé par une ſuite de revers, ne ſacrifiât la gloire de Louis XV & les intérêts de l'empereur, pour ſe tirer des embarras toujours renaiſſans qui l'environnoient. Pour éclairer les démarches des alliés, le roi fit partir le jeune comte Finck, ſous prétexte de féliciter le roi d'Angleterre ſur ſa victoire, mais réellement pour veiller à la conduite du lord Carteret, & pour découvrir les négociations qui pourroient s'entamer dans ce camp. Le prince de Heſſe, Guillaume, frère du roi de Suède, étoit très-bien intentionné pour les intérêts de l'empereur. On ſe ſervit de ſon canal pour faire parvenir au lord Carteret quelques propoſitions d'accommodement, tendantes à concilier la Bavière & l'Autriche ; mais cet Anglois ne fut pas aſſez fin pour diſſimuler le fond de ſes

penſées, & l'on s'apperçut qu'il ne vouloit point d'accommodement, que ſon maître vouloit la guerre, la reine de Hongrie le trône impérial pour ſon époux, & que les uns & les autres déſiroient également la ruine du Bavarois. Le roi d'Angleterre abandonna bientôt le caractère de protecteur de l'Empire qu'il avoit pris ; un rôle d'emprunt eſt difficile à ſoutenir, on n'eſt jamais bien que ſoi-même. Il refuſa avec fierté les dédommagemens que divers ſouverains lui demandoient, pour le dégât que ſes troupes avoient commis dans leur pays, & refuſa de même le paiement des denrées & des fourrages que ces princes lui avoient livrés. Il ſe ſervit d'une expreſſion ſingulière dans une pièce qu'il fit imprimer pour éluder ces bonifications ; il y dit : » Que c'eſt le moins que les princes de » l'Empire puiſſent faire, que de défrayer l'ar- » mée de leur libérateur & de leur ſauveur ; que » cependant il aviſeroit à les payer ſelon que ces » états ſe conduiroient envers lui ». Cette hauteur acheva d'aliéner les eſprits. Le monarque le plus deſpotique ne s'exprime pas en termes plus impérieux. Le roi agiſſoit par intérêt ; Carteret étoit violent ; ces ſortes de caractères n'emploient que rarement des expreſſions modérées.

Pendant que tous ces événemens s'étoient paſſés ſur le Mein, le prince de Lorraine pourſuivoit les François juſqu'au bord du Rhin. Son

armée étoit partagée en trois colonnes ; tandis qu'elle s'avançoit vers les frontières de l'Alsace, lui & le maréchal de Khevenhuller se rendirent à l'armée Angloise ; ce qui étoit d'autant plus facile, que Mr. de Noailles avoit repassé le Rhin à Oppenheim. Le roi d'Angleterre voulut établir un concert, moyennant lequel les mouvemens des deux armées seroient si bien compassés les uns avec les autres, qu'ils tendroient au même but, qui étoit, selon le projet dont on convint, de reprendre la Lorraine. A cette fin, le roi d'Angleterre devoit passer le Rhin à Mayence, & se porter en droiture en Alsace, pour faciliter au prince de Lorraine les moyens de passer le Rhin à Bâle, de prendre la Lorraine, & ensuite de distribuer les troupes victorieuses en quartiers d'hiver, tant en Bourgogne qu'en Champagne. Ces desseins étoient vastes, l'exécution répondit mal à leur grandeur. Le roi d'Angleterre, qui ne se voyoit arrêté par aucune difficulté, passa le Rhin à Mayence, & se porta sur Worms. Le prince de Lorraine, moins heureux, fit passer quelques troupes dans une isle du Rhin, & quelques Hongrois à l'autre bord ; celles-là furent repoussées avec perte : l'isle du Rhin fut abandonnée, & ce prince traîna languissamment dans le Brisgau la fin d'une campagne, dont les commencemens avoient été si brillans. Le camp de Worms devint alors par l'inaction des troupes

le centre des négociations. Les François ſe ſervirent de toutes ſortes de voies pour tâter le terrein : ils firent des ouvertures au lord Carteret, & haſardèrent quelques propos pour ſonder le guet, & voir à quelles conditions on pourroit convenir de la paix. Les deſſeins du roi d'Angleterre alloient beaucoup au-delà de tout ce que la France pouvoit lui offrir avec bienſéance. Le roi George, qui ſavoit que le roi de Pruſſe étoit informé de ſes pourparlers, voulut ſe ſervir de ces circonſtances pour lui faire illuſion. Il lui communiqua un projet de pacification, par lequel la France s'offroit d'aſſiſter la reine de Hongrie dans la conquête de la Siléſie, à condition que celle-ci reconnût l'empereur & le remît dans la paiſible poſſeſſion de la Bavière. Le lord Hindfort ſe rendit en Siléſie, où le roi étoit alors, pour lui faire cette ouverture ; mais c'étoit d'un air ſi empreſſé, qu'au-lieu de convaincre ce prince de la vérité de la choſe, on lui fit ſoupçonner que ces propoſitions de la France étoient fauſſes & controuvées. Les diſpoſitions du roi d'Angleterre envers la Pruſſe étoient trop connues ; ſa mauvaiſe volonté ſe manifeſtoit à l'égard du comte de Finck. Tout cela confirma le roi dans l'opinion, que cette communication cordiale étoit un piège que lui tendoit la politique ruſée de Carteret ; il répondit cependant au lord Hindfort, qu'il étoit très-ſenſible aux

marques d'amitié que le roi d'Angleterre lui donnoit dans cette occaſion, mais que comptant ſur la bonne foi de la reine de Hongrie, ſur la ſageſſe du roi George & ſur ſa garantie même, il étoit ſûr que ces deux puiſſances n'entreroient jamais dans des vues auſſi oppoſées à leurs engagemens, & dont l'accompliſſement ſeroit plus difficile à effectuer qu'on ne le penſoit. Le miniſtre Anglois ne s'attendoit pas à cette réponſe, & ne put empêcher que ſon mécontentement n'éclatât ſur ſon viſage. Mais quelle apparence que le roi de France eût recours à un expédient auſſi ridicule pour moyenner ſa paix avec l'impératrice-reine, que celui de ſe plonger dans une nouvelle guerre, & de ſe rendre lui-même l'artiſan de la grandeur de la maiſon d'Autriche, que les intérêts permanens de ſon royaume l'obligeoient à rabaiſſer? N'étoit-il pas plus naturel de ſuppoſer, que c'étoit une fable inventée par le lord Carteret, pour indiſpoſer le roi de Pruſſe contre la France? Carteret ne pouvoit-il pas raiſonner ainſi: Le roi de Pruſſe eſt vif, il prend feu aiſément, une ouverture pareille à celle que nous lui faiſons, le tranſportera de colère; le lord Hindfort en profitera en l'aigriſſant au point de le faire déclarer contre la France, & en ce cas nous aurons acheté ce ſecours à bon marché? Il faut avouer cependant que cet avis du lord Hindfort étoit accompagné

pagné de détails si spécieux, qu'il méritoit qu'on s'en éclaircît avant que de le rejeter tout-à-fait. Voici ces détails : Un certain Hertzel, émissaire de la France, étoit venu chez l'électeur de Mayence, pour insinuer à ce prince les propositions qu'il vouloit faire parvenir aux Anglois. Les intrigues des Autrichiens avoient fait élire le comte d'Ostein électeur de Mayence, à la place de Schœnborn, qui avoit couronné Charles VII. C'étoit une créature des Autrichiens ; il étoit, de plus soudoyé par les Anglois, auxquels il s'étoit vendu sans réserve. On envoya le comte de Finck à Mayence pour éclaircir ce fait, & l'on mit tout en mouvement en France, pour voir s'il y auroit moyen de pénétrer la vérité : toutes ces peines furent perdues. Peut-être que Hertzel avoit tenu de lui-même des propos qui donnèrent lieu à cette histoire ; c'étoit un abyme de mauvaise foi ; il auroit fallu un nouvel Œdipe pour expliquer ce mystère.

Une négociation plus importante commençoit à se lier alors. La cour de Versailles se proposoit de faire entrer le roi de Sardaigne dans les intérêts de la France & de l'Espagne. Il subsistoit à la vérité un traité provisionnel entre Charles Émanuel & Marie-Thérèse ; mais conçu avec tant d'ambiguité & en termes si généraux, qu'on pouvoit le rompre sans manquer de foi. La négociation des François avançoit à Turin,

& auroit pu ſe conclure, ſi les François & les Eſpagnols n'euſſent pas trop marchandé ſur de petits intérêts. Le lord Carteret fut informé de ce qui ſe tramoit à Turin. Il ne marchanda point : ſes offres, aux dépens des Autrichiens, ſurpaſsèrent celles des François, & il l'emporta auprès du roi de Sardaigne. Par ce traité, la reine de Hongrie lui cédoit le Vigévanaſc, le Tortonois, & une partie du duché de Parme ; le roi de Sardaigne lui garantiſſoit tout ce qu'elle poſſédoit en Italie, s'engageant à la défendre de toutes ſes forces. Ce traité fut ainſi arrangé & conclu à Worms. La cour de Vienne étoit outrée des ceſſions que les Anglois l'obligeoient de faire ſans ceſſe : on y enviſageoit les Anglois comme de plaiſans garans de la Pragmatique-Sanction, qui l'ébréchoient ſans ceſſe. Le roi de Pruſſe jugea cette diſpoſition favorable, pour inſpirer aux Autrichiens des ſentimens plus pacifiques ; il leur fit repréſenter que le rôle qu'ils jouoient en Europe ne leur étoit pas convenable ; que ſi l'empereur paſſoit pour la marionnette de Louis XV, ils paſſoient eux pour être celle de George II, & que la paix étoit pour eux le ſeul moyen de ſe tirer de la tutelle de l'Angleterre. Ces repréſentations les piquèrent d'autant plus, que les faits étoient véritables ; mais cela n'empêcha pas que l'eſpoir de conquérir la Lorraine ne les entraînât à pourſuivre leurs

mesures. Le roi de Prusse vouloit la paix ; il prêchoit la modération à toutes les puissances ; il tâchoit d'adoucir les unes & d'arrêter les autres. C'étoit beaucoup que d'empêcher qu'on ne jetât de l'huile dans le feu, il se seroit éteint à la fin faute d'aliment. Mais les meilleures intentions ne s'accomplissent pas toujours. Les guinées angloises commençoient à mettre en fermentation la république de Hollande. Ceux qui étoient du parti d'Orange vouloient la guerre ; les vrais républicains vouloient le maintien de la paix. La force des guinées l'emporta enfin sur l'éloquence des meilleurs citoyens ; & les Provinces-Unies épousèrent les intérêts de la reine de Hongrie, qui leur étoient étrangers, & les desseins de Carteret qu'ils ignoroient : ils envoyèrent 20,000 hommes pour renforcer l'armée de Worms, dont 14,000 la joignirent, & le reste se débanda. Août 1743.

Le maréchal de Noailles, après avoir passé une partie de cette campagne derrière le Speyerbach, abandonna cette position pour se rapprocher de Landau, & se trouver à portée de joindre le maréchal de Coigni, qui avoit pris le commandement des troupes du vieux Broglio, au cas que le prince de Lorraine forçât le passage du Rhin & pénétrât en Alsace. Le roi George suivit les Français jusqu'au Speyerbach, où il termina les opérations de

cette campagne, après avoir fait raser les lignes que les François avoient fait construire sur ses bords. Il retourna à Hanovre, & les troupes prirent des quartiers dans le Brabant & dans l'évêché de Munster. George, pendant son séjour à Hanovre, maria sa fille Marie avec le prince royal de Danemarck; après quoi il prit le chemin de Londres, pour y faire à son parlement, dans une harangue pompeuse, le récit de ses exploits. Pour se convaincre du peu de faite qu'il y a dans les actions des hommes, il n'y a qu'à faire l'analyse de cette campagne. On assemble une armée sur le Mein, sans pourvoir à ses subsistances: la faim & la surprise obligent les alliés à se battre; ils sont vainqueurs des François; ils passent le Rhin; ils vont à Worms: le Speyerbach les arrête, sans qu'ils trouvent des expédiens pour en déposter les ennemis; ils avancent enfin sur le Speyerbach, que Mr. de Noailles leur abandonne, & ils ne reçoivent les secours des Hollandois que pour prendre des quartiers d'hiver dans le Brabant & dans la Westphalie. Rien n'est conséquent dans cette conduite; elle ressemble à l'opération d'un chymiste, qui cherchant la pierre philosophale, trouve une couleur dont il pouvoit se passer. Ce n'est point dans l'intention de critiquer la conduite du roi d'Angleterre, que nous faisons

ces réflexions, car bien d'autres généraux en ont fait autant ; mais seulement pour convaincre les lecteurs, que l'espèce humaine n'est pas aussi raisonnable qu'on voudroit le persuader. Le peu de succès qu'eurent les Autrichiens & les Anglois dans cette campagne de 1743, donna aux François le temps de se reconnoître & de prendre quelques mesures. Ils avoient à la vérité perdu la Bavière ; mais leur amour-propre étoit flatté d'avoir empêché leurs ennemis de passer le Rhin & de pénétrer en Alsace. Si la fortune changea souvent de parti dans cette guerre, l'intérêt ne changea pas moins la politique des souverains. Nous avons dit que le roi de Sardaigne avoit signé le traité de Worms. Ce traité fut publié dans le temps même qu'il négocioit encore avec la France & l'Espagne, & qu'on s'attendoit à Versailles à recevoir d'un jour à l'autre des nouvelles de la conclusion du traité. Les ministres de Louis XV ne furent pas les maîtres de dissimuler leur ressentiment, & trouvant dans la conduite du roi de Sardaigne des marques de duplicité & de mépris, ils éclatèrent. Le ministre de France fut incessamment rappellé de Turin ; un corps de 10,000 hommes de troupes Françoises se joignit au marquis de la Mina, qui commandoit sous Dom Philippe dans la rivière de Gènes. La Mina, pour for-

cer les passages du Piémont, tenta de pénétrer par Château-Dauphin, mais le roi de Sardaigne l'avoit prévenu ; il s'y étoit retranché, & occupoit deux forts qui sont sur des collines à droite & à gauche du passage. Les Sardes défendirent si vigoureusement cette gorge, que les François & les Espagnols repoussés de tous côtés, se retirèrent en Dauphiné, après avoir perdu 6,000 hommes dans cette expédition infructueuse. La facilité qu'eut la cour de Vienne à faire entrer le roi de Sardaigne dans son alliance, lui persuada qu'elle pourroit se procurer un avantage semblable en Russie, pour fortifier par son assistance ce qu'elle appelloit la bonne cause. La France le fut, & renvoya le marquis de la Chétardie à Pétersbourg, pour s'opposer aux desseins de ses ennemis. Cet envoyé, qui par son adresse avoit placé Élisabeth sur le trône, compta de recevoir dans sa mission des marques de reconnoissance de cette cour ; il n'en emporta que des témoignages d'ingratitude. Ce pays étoit en grande fermentation. Tant de souverains déposés avoient indisposé ceux des grands qui avoient tenu à leur fortune ; il ne manquoit qu'un chef à la rebellion pour la faire éclater. Les puissances qui vouloient à toute force des secours de la Russie, & qui ne pouvoient les obtenir, profitèrent de ces germes de mécontentement, qu

commençoient à fermenter, pour tramer contre l'impératrice une conſpiration, qui par bonheur pour cette princeſſe fut découverte. Pour développer cette dangereuſe intrigue, il faut rappeller que la cour de Vienne avoit vu avec chagrin la cataſtrophe qui perdit le prince Antoine de Brunſwick & ſon épouſe : c'étoit aſſez que la France eût travaillé à cette révolution pour la rendre odieuſe, d'autant plus qu'il étoit à préſumer que l'impératrice Éliſabeth n'oublieroit pas le ſervice que la France lui avoit rendu, & marqueroit plus de prédilection pour cette puiſſance que pour l'Autriche, ſur-tout à cauſe de la proche parenté de la reine de Hongrie avec la famille détrônée. Cette ſuppoſition étoit ſuffiſante, pour que le miniſtre de Vienne ſe crût en droit de tout entreprendre pour travailler à la ruine de l'impératrice de Ruſſie. Le marquis de Botta Adorno, envoyé de la reine de Hongrie à Pétersbourg, avoit des inſtructions ſecrettes pour ourdir cette trame : il étoit dans cette cour comme un levain qui aigriſſoit les eſprits de ceux qu'il fréquentoit ; il excita des femmes, & s'aſſocia avec des perſonnes de tout rang & de tout caractère : il ajouta la calomnie à la trahiſon, en aſſurant de la protection du roi de Pruſſe ceux qui travailleroient pour ſon beau-frère, & pour ſon neveu le jeune empereur détrôné. L'inten-

tion du marquis de Botta, en ſe ſervant du nom du roi dans cette intrigue, étoit de brouiller ce prince avec la Ruſſie, en cas que la conjuration fût découverte. Elle le fut effectivement; mais le knout apprit à l'impératrice de Ruſſie que Botta en étoit l'auteur. La choſe ſe découvrit par un Ruſſe étourdi & plein de vin, qui tint quelques propos ſéditieux dans un des cafés de Pétersbourg. Il fut arrêté par la police : lui & ceux de ſes complices qu'on arrêta, avouèrent tout par la crainte des tourmens. On arrêta 40 perſonnes à Moſcow, dont la dépoſition fut ſemblable à celle des premiers. La comteſſe Beſtuchew eut la langue coupée, la femme d'un Beſtuchew, frère du miniſtre, fut reléguée en Sibérie, & un grand nombre de perſonnes dûrent les jours infortunés qu'elles paſsèrent dans la ſuite, aux ſéductions du marquis de Botta. Ce miniſtre avoit eu la précaution de ſe faire relever par un nouveau miniſtre avant que la conjuration éclatât, pour ne point expoſer ſa perſonne & ſon caractère, au cas que les choſes ne réuſſiſſent point. Il étoit accrédité à la cour de Berlin lorſque la conjuration ſe découvrit. Le roi ayant appris ce qui ſe paſſoit en Ruſſie, lui fit défendre la cour, & il ſe joignit à l'impératrice de Ruſſie, pour en demander ſatisfaction à la reine de Hongrie, parce que Botta avoit également

offenſé l'impératrice & le roi de Pruſſe. Ce qu'il y avoit d'odieux dans la conduite de Botta, réjaillit en partie ſur ſa cour. Si les François donnèrent l'exemple d'une ſemblable entrepriſe, les Autrichiens ne devoient pas les imiter. Que deviendroit la ſûreté publique & celle des rois mêmes, ſi l'on ouvroit la porte aux rebellions, aux empoiſonnemens, aux aſſaſſinats? Quelle juriſprudence peut autoriſer de telles entrepriſes? La politique n'a-t-elle pas des voies honnêtes dont elle peut ſe ſervir, & faut-il perdre tous les ſentimens de probité & d'honneur, pour des vues d'intérêt, qui même ſont trompeuſes? Il eſt fâcheux que dans ce dix-huitième ſiècle, plus humain, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, la France & l'Autriche aient de ſemblables reproches à ſe faire.

La reine de Hongrie n'avoua ni ne déſavoua ſon miniſtre. Cette fauſſe démarche de la cour de Vienne pouvoit fournir à celle de Berlin, les moyens de s'unir plus étroitement avec celle de Pétersbourg. Le roi en écrivit à Mr. de Mardefeld, ſon miniſtre auprès de l'impératrice. Cet habile négociateur eſſaya de donner plus d'étendue au traité qui ſubſiſtoit entre les deux puiſſances. Après bien des longueurs, il ne put obtenir qu'une garantie aſſez vague des états Pruſſiens, conçue en termes ſi ambigus, qu'il ne valoit pas la peine de l'avoir. Quoique

ce traité n'eût aucune force, il pouvoit en imposer aux cours mal-intentionnées à l'égard de la Prusse : pour faire illusion, un strass vaut un diamant. C'étoit le comte Bestuchew qui dissuadoit l'impératrice de conclure une alliance plus intime avec le roi de Prusse. Mr. de la Chétardie, mécontent de ce ministre, travailloit à le déplacer ; Mr. de Mardefeld fut autorisé à le seconder ; l'expérience de Mardefeld ne put rien contre l'étoile de Bestuchew. Nous nous réservons à parler plus amplement dans la suite de cet ouvrage, de toutes les intrigues des ministres à la cour de Russie. Les cours étrangères intriguoient également à Berlin. Les Anglois ne quittoient pas leur projet d'engager insensiblement le roi dans la guerre qu'ils faisoient à la France ; & les François désiroient qu'il vînt à leur secours, & les assistât par quelque diversion. Sur ces entrefaites, Voltaire arriva à Berlin. Comme il avoit quelques protecteurs à Versailles, il crut que cela suffisoit pour se donner les airs de négociateur. Son imagination brillante s'élançoit sans retenue dans le vaste champ de la politique. Il n'avoit point de lettre de créance, & sa mission devint un jeu, une simple plaisanterie.

Dans cette paix dont jouissoit la Prusse, deux objets intéressans lui étoient toujours présens, le soutien de l'empereur, & la paix géné-

rale. Pour ce qui regardoit l'empereur, comme la France l'avoit abandonné, le ſeul moyen qu'il y eût pour le ſoutenir, étoit de former, comme nous l'avons dit, une ligue des princes de l'Allemagne, qui levaſſent l'étendard pour ſecourir le chef de l'Empire Germanique. On avoit déjà eſſayé d'inſpirer ces ſentimens aux ſouverains de l'Allemagne, mais en vain. Le roi, pour eſſayer par de nouveaux efforts, s'il ne pourroit pas les déterminer à ce que leur intérêt & la gloire demandoient d'eux, entreprit lui-même de s'aboucher avec quelques-uns d'entr'eux. Sous prétexte de rendre viſite aux margraves de Bareuth & d'Anſpach ſes ſœurs, il ſe rendit dans l'Empire; il pouſſa même juſqu'à Hohen-Oettingen, feignant la curioſité de voir les débris de l'armée Bavaroiſe; mais dans le fond, pour délibérer avec le maréchal de Seckendorff, ſur les reſſorts qu'on pourroit mettre en jeu pour aſſiſter l'empereur. Toutes les tentatives, toutes les repréſentations, toutes les raiſons furent inutiles. Les enthouſiaſtes de la maiſon d'Autriche ſe feroient ſacrifiés pour elle, & ceux qui étoient attachés à l'empereur étoient ſi intimidés par tant de revers qui accabloient ce prince, qu'ils croyoient perdre leurs Etats au moment même où ils ſe réſoudroient à le ſecourir. La ducheſſe douairière de Wurtemberg ſe trouvoit alors à Bareuth; elle déſira

que le roi lui rendit ses fils, dont elle lui avoit confié l'éducation. Le roi jugea qu'il seroit plus décent que ces princes partissent sous de plus favorables auspices; pour cet effet, il obtint de l'empereur une dispense d'âge avant le terme ordinaire. C'étoit un moyen d'attacher ces jeunes princes aux intérêts de la France & de la Bavière.

1743. En pensant à la politique, le roi ne négligeoit pas le gouvernement intérieur de ses états. Les fortifications de la Silésie avançoient à vue-d'œil. On fit le grand canal de Plauen, pour abréger la communication de l'Elbe à l'Oder. On avoit creusé le port de Stettin, & rendu navigable le canal de la Swine. Des manufactures de soie s'élevèrent; l'insecte qui produit cette matière précieuse, devint une source nouvelle de richesse pour les habitans de la campagne, & l'on ouvrit toutes les portes à l'industrie. L'académie des sciences fut renouvellée; les Euler, les Lieberkuhn, les Pott, les Marggraf en devinrent les ornemens: Mr. de Maupertius, si célèbre par ses connoissances & par son voyage de Lapponie, devint le président de cette compagnie. Ainsi finit l'année 1743. Toute l'Europe étoit en guerre, tout le monde intriguoit. Les cabinets des princes agissoient avec plus d'activité que les armées. La guerre avoit changé de cause. Il ne s'agissoit au commencement que du soutien de la maison d'Au-

triche ; & alors, que de ſes projets de conquête. L'Angleterre commençoit à gagner un aſcendant dans la balance des pouvoirs, qui ne pronoſtiquoit que des malheurs à la France ; la fermeté de l'impératrice-reine dégénéroit en opiniâtreté, & la généroſité apparente du roi d'Angleterre, en vil intérêt pour ſon électorat. Mais la Ruſſie demeuroit encore en paix. Le roi de Pruſſe, toujours occupé à tenir en équilibre les puiſſances belligérantes, ſe flattoit d'y parvenir, ſoit par des inſinuations amicales, ſoit par des déclarations plus fortes, ſoit même par quelque oſtentation. Mais que ſont les projets des hommes ! L'avenir leur eſt caché ; ils ignorent ce qui doit arriver le lendemain, comment pourroient-ils prévoir les événemens que l'enchaînement des cauſes ſecondes amènera dans ſix mois ? Les conjonctures les forcent ſouvent d'agir malgré leur volonté. Dans ce flux & reflux de la fortune, la prudence ne peut que s'y prêter, agir conſéquemment, ne point perdre ſon ſyſtême de vue ; mais jamais elle ne pourra tout prévoir.

CHAPITRE VIII.

Des négociations de l'année 1744, & de tout ce qui précéda la guerre que la Pruſſe entreprit contre la maiſon d'Autriche.

LEs affaires de l'Empire s'embrouilloient de plus en plus. Les ſuccès des Autrichiens faiſoient éclater leur ambition. Il n'étoit plus douteux qu'ils ne vouluſſent détrôner l'empereur; le roi d'Angleterre travailloit ſourdement au même but. La foibleſſe de Charles VII & l'énormité des prétentions de la reine de Hongrie, avertiſſoient ſur-tout les princes amoureux de leur liberté, qu'ils ne ſeroient pas long-temps ſpectateurs d'une guerre où leur intérêt, & leur gloire, exigeoient de ne pas laiſſer prendre le deſſus aux anciens ennemis de la liberté germanique. A ces conſidérations générales, il s'en joignoit de plus fortes pour le roi de Pruſſe. Ni la reine de Hongrie, ni le roi d'Angleterre ne ſavoient aſſez bien diſſimuler leur mauvaiſe volonté; elle ſe manifeſtoit en toute rencontre. Marie-Thérèſe ſe plaignant au roi George des ceſſions qu'il l'obligeoit de faire, ſur-tout de celle de la Siléſie, George lui répondit :

» Madame, ce qui eſt bon à prendre, eſt bon » à rendre ». Cette anecdote eſt certaine, & l'auteur a vu la copie de cette lettre. Enfin l'on ſavoit que l'Angleterre & l'Autriche ſe propoſoient de forcer la France à faire ſa paix, de manière que la garantie de la Siléſie n'y fût pas inſérée. Qu'on ajoute à ces choſes la conduite du marquis de Botta à Pétersbourg, & il paroîtra clair que le roi de Pruſſe n'avoit pas tort d'être ſur ſes gardes, & de ſe préparer même à la guerre, ſi la néceſſité la rendoit néceſſaire. Comme le roi s'étoit toujours défié des ennemis avec leſquels il avoit fait la paix, il avoit eu une attention particulière à ſe préparer à tout événement. Une bonne économie avoit en quelque manière réparé les brèches de la dernière guerre, & l'on avoit amaſſé des ſommes qui pouvoient ſuffire, en les employant avec prudence, aux frais de deux campagnes. A la vérité, les fortereſſes étoient plutôt ébauchées qu'en état de défenſe; mais les augmentations dans l'armée étoient achevées, les munitions de guerre & de bouche amaſſées pour une campagne. En un mot, l'acquiſition de la Siléſie ayant donné de nouvelles forces à l'état, la Pruſſe étoit capable d'exécuter avec vigueur les deſſeins de celui qui la gouvernoit. Il reſtoit à prendre des meſures pour ne rien appréhender de ſes voiſins, ſur-tout pour ſe conſerver le dos libre, ſi l'on ſe propoſoit

d'agir d'un autre côté. De tous les voiſins de la Pruſſe, l'empire de Ruſſie mérite le plus d'attention, comme le plus dangereux : il eſt puiſſant, & il eſt voiſin. Le roi appréhendoit moins le nombre de ſes troupes, que cet eſſaim de Coſaques & de Tartares, qui brûlent les contrées, tuent les habitans, ou les amènent en eſclavage ; ils font la ruine des états qu'ils inondent. D'ailleurs à d'autres ennemis on peut rendre le mal pour le mal, ce qui devient impoſſible à l'égard de la Ruſſie, à moins d'avoir une flotte conſidérable pour protéger & nourrir l'armée qui dirigeroit ſes opérations ſur Pétersbourg même. Dans la vue de ſe concilier l'amitié de la Ruſſie, le roi mit tout en œuvre pour y parvenir ; il pouſſa même ſes négociations juſqu'en Suède. L'impératrice Eliſabeth ſe propoſoit alors de marier le grand-duc ſon neveu, afin de s'aſſurer d'une lignée. Quoique ſon choix ne fût pas fixé, ſon penchant la portoit à donner la préférence à la princeſſe Ulrique, ſœur du roi. La cour de Saxe avoit deſſein de donner la princeſſe Marianne, ſeconde fille d'Auguſte, au grand-duc, pour gagner du crédit à la faveur de cette alliance auprès de l'impératrice. Le miniſtre de Ruſſie, dont la vénalité auroit mis ſa maîtreſſe à l'enchère, s'il avoit trouvé quelqu'un d'aſſez riche pour la lui payer, vendit aux Saxons un contrat de mariage précoce. Le roi de Pologne le paya, & n'eut

n'eut que des paroles pour ſon argent. Rien n'étoit plus contraire au bien de l'état de la Pruſſe, que de ſouffrir qu'il ſe formât une alliance entre la Saxe & la Ruſſie, & rien n'auroit paru plus dénaturé, que de ſacrifier une princeſſe du ſang royal pour débuſquer la Saxonne. On eut recours à un autre expédient. De toutes les princeſſes d'Allemagne en âge de ſe marier, aucune ne convenoit mieux à la Ruſſie & aux intérêts pruſſiens, que la princeſſe de Zerbſt. Son père étoit maréchal des armées du roi, & ſa mère princeſſe de Holſtein, ſœur du prince ſucceſſeur au trône de Suède, & tante du grand-duc de Ruſſie. Nous n'entrons pas dans les détails minutieux de cette négociation ; il ſuffit de ſavoir qu'il fallut employer plus de peine pour lui faire prendre de la confiſtance, que s'il ſe fût agi de la choſe du monde la plus importante. Le père de la princeſſe même y répugnoit : luthérien comme on l'étoit du temps de la réforme, il ne voulut conſentir à voir ſa fille ſe faire ſchiſmatique, qu'après qu'un prêtre plus traitable lui eut démontré que la religion grecque étoit à peu près la même que la luthérienne. En Ruſſie, Mr. de Mardefeld cacha ſi bien au chancelier Beſtuchew les reſſorts qu'il mettoit en jeu, que la princeſſe de Zerbſt arriva à Pétersbourg au grand étonnement de l'Europe, & que l'impératrice la reçut

à Moſcow avec de ſenſibles marques de ſatisfaction & d'amitié. Tout n'étoit pas applani ; il reſtoit encore une difficulté à vaincre : c'étoit que les jeunes promis étoient parens au degré de couſinage. Pour lever cet empêchement, on gagna les *popes* & les évêques, qui décidèrent que ce mariage étoit très-conforme aux loix de l'égliſe grecque. Le baron de Mardefeld, non content de ce premier ſuccès, entreprit de transférer la priſon de la famille malheureuſe, de Riga, dans quelqu'autre lieu de la Ruſſie, & il y réuſſit. La ſûreté de l'impératrice demandoit qu'elle éloignât du voiſinage de Pétersbourg ces perſonnes, qu'une révolution avoit fait deſcendre du trône, & qu'une autre révolution pouvoit y replacer. On les mena au-delà d'Archangel, dans un lieu ſi barbare, que le nom même en eſt inconnu. Dans le temps que nous écrivons ces mémoires, le prince Antoine-Ulric de Brunswick s'y trouve encore. Mr. de Mardefeld & le marquis de la Chétardie, qui ſe crurent forts après l'arrivée de la princeſſe de Zerbſt, voulurent couronner l'œuvre en faiſant renvoyer le grand chancelier Beſtuchew, ennemi de la France par caprice, & attaché à l'Angleterre. C'étoit un homme ſans génie, peu habile dans les affaires, fier par ignorance, faux par caractère, double même avec ceux

qui l'avoient acheté. Les intrigues de ces miniſtres eurent aſſez d'influence pour ſéparer les deux frères. Le grand maréchal Beſtuchew fut envoyé à Berlin en qualité de miniſtre plénipotentiaire de la Ruſſie ; mais le chancelier, trop bien ancré à la cour, ſe ſoutint contre tous les aſſauts qu'on lui donna. Mr. de Mardefeld fut aſſez habile pour ne point paroître mêlé dans ces intrigues. Mr. de la Chétardie, moins prévoyant, s'y montra à découvert. Dès-lors, ſans que la cour eût d'égard pour ſon caractère ni pour les ſervices qu'il avoit rendus, on l'obligea de quitter la Ruſſie avec précipitation, & d'une manière peu honorable. Après que l'impératrice ſe fut déterminée au choix de la princeſſe de Zerbſt pour le mariage du grand-duc, on eut moins de peine à la faire conſentir à celui de la princeſſe de Pruſſe Ulrique, avec le nouveau prince royal de Suède. C'étoit ſur ces deux alliances que la Pruſſe fondoit ſa ſûreté. Une princeſſe de Pruſſe près du trône de Suède ne pouvoit être l'ennemie du roi ſon frère, & une grande ducheſſe de Ruſſie, élevée & nourrie dans les terres pruſſiennes, devant au roi ſa fortune, ne pouvoit le deſſervir ſans ingratitude. Quoiqu'on ne pût alors rendre l'alliance de la Ruſſie plus ſolide, ni remplacer le chancelier Beſtuchew par un miniſtre mieux intentionné, on

eut recours à d'autres moyens pour ouvrir un cœur à portes de fer : ce fut là la rhétorique dont Mr. de Mardefeld ſe ſervit juſqu'à l'année 1745, pour tempérer la mauvaiſe volonté d'un homme auſſi mal diſpoſé. Tous ces faits que nous venons de détailler, montrent bien que le roi de Pruſſe n'avoit pas parfaitement réuſſi dans ſes intrigues, & que ce qu'il put obtenir de la Ruſſie, ne répondoit pas entiérement à ſes eſpérances. C'étoit toujours beaucoup que d'avoir aſſoupi pour un temps la mauvaiſe volonté d'une puiſſance auſſi dangereuſe ; & qui gagne du temps, a tout gagné. On fit encore un eſſai pour une aſſociation des princes de l'Empire. On pouvoit compter ſur le landgrave de Heſſe, ſur le duc de Wurtemberg, ſur l'électeur de Cologne & l'électeur Palatin ; on avoit ébranlé l'évêque de Bamberg : mais il falloit acheter leur aſſiſtance ; point d'argent, point de prince d'Allemagne. La France ne voulut point conſentir aux ſubſides qu'il lui en eût coûté, & la choſe manqua une troiſième fois. Il auroit été à ſouhaiter qu'on eût pu s'entendre avec la cour de Saxe ; mais on y rencontra plus d'obſtacles que par-tout ailleurs. Le roi de Pologne étoit mécontent de ce que la paix de Breslau ne l'avoit pas mis en poſſeſſion de la Moravie ; il croyoit conquérir des provinces à coups de plume. Il

étoit jaloux de ce que la maiſon de Brandebourg avoit acquis la Siléſie, & de ce qu'il n'avoit rien gagné à cette guerre : il croyoit ſes prétentions ſur la ſucceſſion de Charles VI les mieux fondées : il envioit la couronne impériale à l'électeur de Bavière, & déteſtoit les François, qu'il accuſoit de l'avoir trompé. Des diſpoſitions auſſi favorables n'échappèrent pas à la cour de Vienne. Ce négociateur féminin, la vieille demoiſelle Kling, étoit toujours à Dresde ; elle ménagea ſi bien l'eſprit du roi, de la reine, du comte de *** & du confeſſeur, qu'elle les amena à la réſolution de s'allier avec la reine de Hongrie. Bientôt la négociation ne rencontra plus d'obſtacles. On conclut une alliance défenſive entre l'Autriche, l'Angleterre & la Saxe, dont les articles ſecrets furent ſignés à Varſovie. Les parties contractantes ſe gardèrent bien de les publier. Cela n'empêcha pas que le roi de Pruſſe ne s'en procurât une copie ; & comme ce traité fut une des cauſes principales de la guerre, que le roi déclara dans la ſuite à la reine de Hongrie, il ſera néceſſaire que nous en rapportions quelques articles qui juſtifieront aux yeux de la poſtérité, la guerre qu'elles produiſirent. Art. 2. » Pour cet effet, les alliés s'engagent » derechef à une garantie toute expreſſe de » tout royaume, états, pays & domaines qu'ils

» poſsèdent actuellement, *ou doivent poſſéder* » *en vertu du traité d'alliance fait à Turin en* » *1703* ; des traités de paix d'Utrecht & de » Bréda ; du traité de paix & d'alliance, com- » munément appellé la quadruple alliance ; » du traité de pacification & d'alliance, con- » clu à Vienne, le 10 mars 1731 ; de l'acte » de garantie donné en conſéquence & paſſé » en loi de l'Empire, le 11 février 1732 ; de » l'acte d'acceſſion ſigné pareillement en con- » ſéquence à La Haye, le 20 février 1732 ; » du traité de paix ſigné à Vienne, le 18 no- » vembre 1738 ; de l'acceſſion qui y a été » faite & ſignée à Verſailles, le 3 février 1739 : » tous leſquels traités ſont pleinement rappel- » lés & confirmés ici, autant qu'ils peuvent » concerner les alliés, & qu'ils n'y ont pas » dérogé ſpécialement par le préſent traité ». Quiconque lit cet article avec impartialité, doit y trouver le germe d'une alliance offenſive, préparée contre le roi de Pruſſe. La reine de Hongrie ſe fait garantir des états qu'elle poſſé- doit du temps de ces traités allégués, & qu'elle a perdus par la ſuite. Si cette princeſſe & le roi d'Angleterre avoient agi de bonne foi, ne de- voient-ils pas rappeller également dans cette alliance le traité de Breslau ? Si nous dépouil- lons cet article du ſtyle énigmatique dont il eſt enveloppé, on y voit une garantie formelle

des états que l'impératrice-reine doit posséder conformément à la Pragmatique-Sanction, & par conséquent de la Silésie. Mais l'article 13 de ce traité de Worms, auquel le roi de Pologne avoit accédé, explique même les moyens, dont la cour de Vienne se servira pour récupérer ses provinces perdues; le voici. Art. 13. » Et aussi-tôt que l'Italie sera » délivrée d'ennemis & hors de dangers appa» rens d'être envahie derechef, non-seulement » sa majesté la reine de Hongrie pourra en » retirer une partie de ses troupes, mais si » elle le demande, le roi de Sardaigne lui » fournira ses propres troupes pour les em» ployer à la sûreté des états de sa majesté la » reine en Lombardie, afin qu'elle puisse se » servir d'un plus grand nombre des siennes » *en Allemagne*; tout comme à la réquisition » du roi de Sardaigne, la reine de Hongrie » fera passer ses troupes dans les états dudit » roi, s'il le falloit pour en défendre les pas» sages qu'une armée ennemie entreprendroit » de forcer, & pour délivrer d'ennemis tous » les états du roi de Sardaigne, & les mettre » hors de danger d'être envahis derechef ». Voilà donc la reine de Hongrie qui veut retirer ses troupes d'Italie pour les employer en Allemagne. Contre qui sera-ce? Contre la Saxe? elle a fait une alliance avec le roi électeur

de ce pays. Contre la Bavière ? elle a ſi bien humilié l'empereur, qu'elle poſsède ſon patrimoine. Ce ne peut donc être que contre le roi de Pruſſe qu'elle médite une nouvelle guerre. Le roi d'Angleterre, ſelon les engagemens qu'il avoit pris par le traité de Breslau, devoit communiquer fidellement à celui de Pruſſe tous les traités qu'il feroit. Il ſe garda bien de rien dire de celui-ci. La raiſon en étoit claire. Ce qui s'étoit forgé à Worms, & ce qui fut ratifié à Turin & à Varſovie, renverſoit tout ce que le roi d'Angleterre même avoit ſtipulé par le traité de Breslau. Ces nouvelles alliances furent communiquées aux Etats-Généraux, & ce fut de La Haye qu'on apprit ce qui en faiſoit la teneur. Selon les règles de la ſaine politique, les cours de Vienne & de Londres n'auroient pas dû démaſquer ſi vîte leurs deſſeins. Ces cours avoient encore les armes à la main, & combattoient contre la France & l'Eſpagne, de la Lombardie au Rhin, & même en Flandre. Ne pouvoit-on pas prévoir, à moins que le roi de Pruſſe ne fût devenu entiérement ſtupide, qu'il n'attendroit pas de ſang-froid qu'on prît des meſures pour l'accabler, & que plutôt il feroit les derniers efforts pour prévenir les deſſeins de ſes ennemis ? Il eſt évident que la Pruſſe ne trouvoit plus de ſûreté dans la paix de Breslau ; il falloit donc en chercher ailleurs.

La ſituation étoit critique. Il falloit, ou que le roi s'abandonnât au haſard des événemens, ou qu'il prît un parti violent, ſujet aux plus grandes viciſſitudes. Les miniſtres repréſentoient à ce prince, que quiconque ſe trouve bien, ne doit pas ſe mouvoir; que c'eſt une mauvaiſe aſſertion en politique de faire la guerre pour l'éviter, & qu'il falloit tout attendre du bénéfice du temps. Le roi leur répondoit que leur timidité les aveugloit; que c'étoit une grande imprudence de ne pas prévenir à temps un malheur, quand on a les moyens de s'en garantir; qu'il ſentoit qu'en faiſant la guerre, il expoſoit ſa nobleſſe, ſes ſujets, ſon état & ſa perſonne à des haſards inévitables; mais que cette criſe demandoit une déciſion, & qu'en pareils cas le plus mauvais parti étoit celui de n'en prendre aucun.

Pour voir d'un coup-d'œil les raiſons que le roi crut avoir de déclarer la guerre à la reine de Hongrie, & les raiſons que lui oppoſoient ſes miniſtres, nous ferons uſage d'un mémoire qu'il leur envoya écrit de ſa main, dont voici la copie: » Pour prendre un parti judicieux, » il ne faut point ſe précipiter. J'ai mûrement » réfléchi ſur la ſituation où nous nous trou- » vons, & voici les remarques que je fais ſur » la conduite de mes ennemis, en la réſumant » pour mieux conſtater leurs deſſeins. 1°. Pour-

» quoi par la paix de Breslau la reine de
» Hongrie s'est-elle si obstinément opiniâtrée
» à se réserver les hautes montagnes de la haute
» Silésie, qui sont d'un si modique rapport ?
» Certainement l'intérêt n'y a aucune part.
» J'y découvre un autre dessein ; c'est de se
» conserver, par la possession de ces montagnes,
» des chemins avantageux pour s'en assurer
» l'entrée lorsqu'elle le jugera à propos. 2°.
» Quelle raison a obligé les Autrichiens & les
» Anglois à s'opposer sous main à la garantie
» du traité de Breslau, que Mardefeld négo-
» cioit à Pétersbourg, si ce n'est que cette
» garantie empêchoit ces puissances de rompre
» le traité ? Vous répondez que la politique
» des Anglois est simple ; qu'ils veulent m'iso-
» ler, afin que n'ayant d'autre garantie que la
» leur, je dépende uniquement d'eux. J'ose
» demander à messieurs les ministres, si sup-
» posant aux Anglois l'une ou l'autre de ces
» intentions, elles nous sont favorables ou
» désavantageuses ? 3°. Pourquoi le lord
» Carteret ne se hâte-t-il pas de terminer
» les petits différens au sujet de quelques
» frontières litigieuses, entre le pays de Minden
» & celui de Hanovre, pour un péage des
» Hanovriens sur l'Elbe, enfin pour les bail-
» liages qui nous sont hypothéqués dans le
» Mecklenbourg ? C'est qu'il ne se soucie

» point du tout d'établir une bonne harmonie
» entre nos deux cours. Le comte de Podewils
» ſuppoſe que la maiſon de Hanovre a autant
» d'intérêt que celle de Brandebourg à ter-
» miner ces différens. Pourquoi donc ne le
» fait-elle pas ? Mais le roi d'Angleterre vou-
» droit envahir le Mecklenbourg, Paderborn,
» Oſnabruck, & l'évêché de Hildesheim, & il
» voit que ces vues d'agrandiſſement ſont in-
» compatibles avec une étroite liaiſon entre la
» Pruſſe & l'Angleterre. 4°. Peut-on compter
» ſur les promeſſes d'un prince qui manque à
» ſes engagemens ? Le roi d'Angleterre promit,
» lorſqu'il aſſembla l'année 1743 ſon armée
» ſur le Rhin, de ne rien entreprendre, ni
» contre les états héréditaires de l'empereur ;
» ni contre ſa dignité ; & à préſent, conjoin-
» tement avec la reine de Hongrie, il prend des
» meſures pour le forcer à l'abdication. 5°.
» Rappellez-vous les intrigues du marquis de
» Botta à la cour de Pétersbourg ; ne tendoient-
» elles pas à remettre la famille exilée ſur le
» trône ? Pourquoi ? Parce qu'il ſavoit que
» l'impératrice Éliſabeth étoit dans nos in-
» térêts, & qu'il s'attendoit que le prince An-
» toine devant le rétabliſſement de ſa famille
» à la cour de Vienne, il lui ſeroit à jamais
» dévoué, & partageroit ſa haine pour tout ce
» qui eſt Pruſſien. De plus, à quel deſſein fit-il

» uſage de mon nom dans cette abominable
» conjuration, ſi ce n'étoit pour me brouiller
» avec l'impératrice, au cas que ſa trame fût
» découverte ? C'étoit, dites-vous, par un
» effet de la tendreſſe que la reine de Hongrie
» a pour ſes parens. Hélas ! trouvez-moi de
» grands princes qui reſpectent les liens du
» ſang. 6°. Vous croyez qu'on ne doit pas
» mépriſer la garantie du traité de Breslau
» qu'a donnée le roi d'Angleterre. Et je vous
» réponds que toutes les garanties ſont comme
» des ouvrages de filigrane, plus propres à ſatis-
» faire les yeux, qu'à être de quelque utilité.
» 7°. Mais je veux bien vous abandonner tout
» ce que je viens de vous marquer. Vous ſera-
» t-il poſſible de donner une bonne interpré-
» tation au traité de Worms & à celui de
» Varſovie ? Le langage des miniſtres Autri-
» chiens eſt que ce traité n'a pour objet que
» l'Italie. Liſez les deux articles que j'ai cités,
» & vous verrez clairement qu'ils regardent
» en général l'Allemagne, & qu'en particulier
» ces articles m'ont directement en vue. 8°.
» Cette alliance avec la Saxe eſt encore moins
» innocente ; elle livre aux Autrichiens un
» paſſage & des ſecours pour m'attaquer dans
» mes propres foyers. Vous ſoutenez que cette
» alliance ne s'eſt faite que pour procurer des
» préſens réciproques aux miniſtres qui ſont

» à la tête des affaires dans les deux cours.
» En vérité je ne m'y attendois pas ; il faut
» avouer que vous avez l'eſprit tranſcendant.
» 9°. Voici une autre queſtion : Attendra-
» t-on que la reine de Hongrie ſoit délivrée de
» tous ſes embarras, qu'elle ait la paix avec
» les François, qu'elle force l'empereur à l'abdi-
» cation? Attendra-t-on, dis-je, qu'elle puiſſe
» ſe ſervir de toutes ſes forces, de celles des
» Saxons & de l'argent de l'Angleterre, pour
» nous attaquer avec tous ces avantages au
» moment que nous ſerons dépourvus d'alliés,
» & que nous n'aurons d'autres reſſources
» que celles de nos propres forces? Vous ſou-
» tenez que la reine de Hongrie ne terminera
» pas cette guerre dans une ſeule campagne,
» que ſes pays ſont ruinés, ſes revenus arriérés
» de dix ans, & qu'elle ne ſentira ſon épuiſe-
» ment qu'après la paix. Je réponds que tout
» le monde ne convient pas que ſes finances
» ſoient auſſi épuiſées que vous le ſuppoſez.
» De vaſtes états lui fourniſſent de grandes
» reſſources. Qu'on ſe ſouvienne qu'à la fin de
» la guerre de ſucceſſion, guerre qui avoit
» englouti des tréſors, l'empereur Charles VI
» ſoutint encore toute une campagne contre
» les François ſans ſubſides étrangers, lorſque
» la reine Anne fit la paix d'Utrecht ſéparé-
» ment. Faut-il attendre qu'Annibal ſoit aux

» portes pour ſe déclarer contre lui ? Qu'on
» ſe ſouvienne qu'en l'année 1733, le comte
» Zintzendorff parioit que les François ne
» paſſeroient pas le Rhin, pendant qu'ils bom-
» bardoient & prenoient Kehl. La ſécurité
» ajoute que lorſque le feu roi acquit la
» Poméranie ultérieure, tout le monde crut
» que la Suède feroit revivre tôt ou tard ſes
» droits ſur cette province, & cependant cela
» n'arriva pas. Cette comparaiſon eſt fauſſe ;
» & ce raiſonnement tombe de lui-même.
» Comment mettre en parallèle un royaume
» ruiné, épuiſé & démembré comme la Suède,
» avec la puiſſante maiſon d'Autriche, qui loin
» d'avoir fait des pertes, médite actuellement
» des conquêtes ? Les partiſans outrés de la
» reine de Hongrie, ſoutiennent qu'il n'y a
» point d'exemple que la maiſon d'Autriche ait
» commencé une guerre pour récupérer des
» provinces perdues. Il ne faut citer de tels
» faits qu'à des ignorans. Cette maiſon n'a-
» t-elle pas voulu reconquérir la Suiſſe ? Com-
» bien de guerre n'a-t-elle pas faites pour
» rendre la Hongrie héréditaire ? Et quelle
» étoit cette guerre entrepriſe par Ferdinand II
» pour chaſſer Fréderic V, électeur Palatin, de
» la Bohème, dont il avoit été élu roi par les
» vœux des peuples ? Ne fut-ce pas une guerre
» ſanglante que la maiſon d'Autriche fit à Beth-

» lem Gabor pour lui ravir la Transylvanie ?
» Enfin qu'eſt-ce qui excite à préſent la reine
» de Hongrie à preſſer les François avec tant
» d'ardeur, ſi ce n'eſt l'eſpérance de recon-
» quérir l'Alſace, la Lorraine, & de détrôner
» l'empereur ? Raiſonnoit-on bien à Vienne,
» quand on diſoit : Il eſt impoſſible que le roi de
» Pruſſe nous attaque, car aucun de ſes aïeux
» ne nous a fait la guerre ? Ne nous trompons
» point : les exemples du paſſé, fuſſent-ils
» même vrais, ne prouvent rien pour l'avenir.
» Cette aſſertion-ci eſt plus ſûre : tout ce qui
» eſt poſſible peut arriver. 10°. Pour fortifier
» tous ces argumens par des preuves plus pal-
» pables, je n'ai qu'à vous rappeller un propos
» que Mr. de Molé, général Autrichien paſ-
» ſant par Berlin, tint à Mr. de Schmettau :
» *Ma cour n'eſt pas aſſez mal aviſée pour atta-*
» *quer la Siléſie ; nous ſommes alliés avec la cour*
» *de Dresde ; le chemin de la Luſace mène à*
» *Berlin le plus directement ; c'eſt là où il nous*
» *convient de faire la paix.* Vous direz que
» Molé parloit au haſard. Mais voyez ce qui
» confirme que le deſſein de faire la paix à
» Berlin étoit celui de la cour de Vienne. Le
» prince Louis de Brunſwick avoit entendu
» parler de ce même plan à la reine de Hongrie,
» au ſervice de laquelle il étoit ; il en avoit
» fait confidence à ſon frère le duc régnant, &

» celui-là me l'avoit communiqué. Un aveu
» de la bouche de l'ennemi tient lieu d'une
» démonſtration. Je conclus que nous n'avons
» rien à gagner en attendant, mais tout à per-
» dre ; qu'il faut donc faire la guerre, & qu'il
» vaut mieux, s'il le faut, périr avec honneur,
» que de ſe laiſſer accabler avec honte, quand
» on ne peut plus ſe défendre ».

Cependant le roi ne ſe précipita point. Le temps n'étoit pas encore venu d'éclater ; il attendoit des conjonctures favorables, pour le faire avec tout l'avantage poſſible. Dans ce temps là l'empereur croyant ſes affaires déſeſpérées, envoya le comte de Seckendorff à Berlin, pour engager le roi de Pruſſe à le ſoutenir. Seckendorff ſe croyoit aſſez fort pour obliger la Saxe à changer de parti. Il aſſura que les François agiroient avec vigueur, que leurs intentions étoient ſincères : il preſſa beaucoup le roi de ſe déclarer ; l'heure n'en étoit pas encore venue, & il lui fit la réponſe contenue dans ces points :

1°. Avant de s'engager avec l'empereur & la France, ſa majeſté regarde comme un préalable que l'alliance du roi avec la Ruſſie & la Suède ſoit conclue. 2°. La Suède promettra de faire une diverſion dans le pays de Brême, en même temps qu'une armée Françoiſe attaquera le pays de Hanovre. 3°. La France promettra d'agir offenſi-

offenſivement ſur le Rhin, & de pourſuivre vivement les Autrichiens, lorſque la diverſion que le roi ſe propoſe de faire les attirera en Bohème. 4°. La Bohème ſera démembrée des états de la reine de Hongrie, & le roi en poſſédera les trois cercles les plus voiſins de la Siléſie. 5°. Les puiſſances alliées ne feront point de paix ſéparée, mais reſteront conſtamment unies pour travailler à l'abaiſſement de la nouvelle maiſon d'Autriche. L'article des conquêtes n'étoit ajouté à ce projet qu'à tout haſard, au cas que la fortune favoriſât cette entrepriſe. Il étoit prudent de s'accorder d'avance ſur un partage qui dans la ſuite auroit pu brouiller les alliés.

Ces meſures ſe prenoient cependant avec beaucoup de circonſpection. Le roi connoiſſoit la molleſſe des François dans leurs opérations de guerre, & le peu d'attachement qu'ils avoient montré pour les intérêts de leurs alliés; il n'y avoit que la néceſſité qui pût amener cette nouvelle liaiſon. Il falloit ſe préparer aux oppoſitions qu'on éprouveroit de la part de l'Angleterre, gouvernée par un roi vindicatif & un miniſtre fougueux. Le parlement avoit accordé au roi toutes les ſommes qu'il lui avoit demandées: ſoutenu de ces richeſſes, le roi pouvoit faire ſortir des armées de terre, & porter la guerre juſqu'au bout du monde. Cependant ces premières propoſitions d'alliance ne furent pas re-

çues à Verſailles avec l'accueil auquel on devoit s'attendre. On continua néanmoins à négocier, pour conduire cette criſe politique à une heureuſe fin. Deux pédans, l'un François & l'autre Allemand, s'étoient aviſés de former un projet d'aſſociation pour les cercles de l'Empire; l'un étoit le ſieur de Chavigni, & l'autre le ſieur de Bunau; ils y procédèrent avec toutes les reſtrictions des formalités, ſelon les loix de l'Empire & la bulle d'or: cet ouvrage lourd & peſant fut auſſi-tôt oublié que lu. Au-lieu de penſer à cette aſſociation, la cour de Verſailles prit, moyennant des ſubſides, les troupes Heſſoiſes au ſervice de l'empereur. Cela dérangea les meſures du roi d'Angleterre, qui comptoit de les joindre à ſon armée. On eſſaya encore de diſſuader le duc de Gotha de donner ſes troupes aux puiſſances maritimes; cela ne réuſſit pas, car le duc avoit déjà reçu des ſubſides. Le miniſtère de Verſailles étoit nouveau; il s'étoit peu mis au fait des affaires, de ſorte qu'il attribuoit la paix ſéparée que le roi avoit faite avec la reine de Hongrie à la légéreté de ſon eſprit. Un préalable néceſſaire, dès qu'on vouloit ſe lier avec la France, étoit de rectifier les idées des miniſtres ſur ce point. Le baron de Chambrier, depuis vingt ans miniſtre de Pruſſe à la cour de Verſailles, étant âgé, & n'ayant pas aſſez de liaiſons avec les gens en place, pour ſe ſervir auprès

du roi de leur crédit, avoit d'ailleurs peu traité de grandes choſes, & étoit ſcrupuleuſement circonſpect. Cela fit juger au roi qu'il falloit envoyer quelqu'un à cette cour qui fût plus délié & plus actif, pour ſavoir à quoi s'en tenir avec elle. Son choix tomba ſur le comte de Rottembourg. En 1740, il avoit paſſé du ſervice de France à celui de Pruſſe; il étoit en liaiſon de parenté avec tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre à la cour; il pouvoit par ces raiſons ſe procurer des connoiſſances qui auroient échappé à d'autres, & par conſéquent informer le roi de la façon de penſer de Louis XV, de ſes miniſtres & de ſes maîtreſſes; car il falloit une bouſſole pour s'orienter. Le trop grand feu du comte de Rottembourg étoit tempéré par le flegme de Mr. de Chambrier; tous deux pouvoient rendre des ſervices utiles à l'état. Le comte de Rottembourg partit donc pour Verſailles. Il fit faire ſes premières inſinuations par le duc de Richelieu & par la ducheſſe de Châteauroux: on l'envoya à Mr. Amelot, miniſtre des affaires étrangères, qui ne paſſoit pas pour partiſan de la Pruſſe. Mais le cardinal Tencin, le maréchal de Belle-Isle, d'Argenſon, miniſtre de la guerre, Richelieu, & la maîtreſſe du roi ſe déclarèrent pour le comte de Rottembourg. Les articles propoſés au maréchal de Seckendorff ſervirent de baſe à la négociation qui s'entama avec la France.

On insistoit le plus sur ce que l'armée Françoise de l'Alsace poursuivît les Autrichiens & leur reprît la Bavière, & qu'une autre armée Françoise entrât en même temps en Westphalie. Le roi de son côté se réservoit de n'entrer en jeu qu'après avoir conclu son alliance avec la Suède & la Russie. Ce dernier article lui laissoit la liberté d'agir ou de n'agir pas, selon que les événemens lui paroîtroient favorables ou contraires. Il se flattoit de suspendre encore le moment de la rupture ; mais la tournure que prirent les affaires générales, ainsi que les succès des armées Autrichiennes en Alsace, l'obligèrent bientôt à se déclarer contre la reine de Hongrie. L'alliance des Prussiens étoit tout ce qui pouvoit arriver alors de plus avantageux à la France. Son propre intérêt devoit le plus fortement l'animer à faciliter ces arrangemens; mais qui peut compter sur le système d'une cour gouvernée & balottée par des intrigues, & sur la vigueur & l'activité des troupes, lorsque des généraux timides & sans nerf les commandent? Vers l'été de la même année, le comte de Tessin vint à Berlin, en qualité d'ambassadeur de Suède, demander la princesse de Prusse Ulrique en mariage pour le prince de Holstein, élu successeur au trône de Suède. Il étoit suivi par la fleur de la noblesse ; il avoit toutes les qualités qu'il faut pour la représen-

Mai 1744.

tation, de la dignité, même de l'éloquence, mais l'esprit frivole & superficiel. Les nôces se célebrèrent à Berlin avec magnificence. Le Août. prince Guillaume, frère du roi, épousa la princesse par procuration du prince royal. On remarqua plus de magnificence dans ces fêtes que dans les précédentes; tenir un juste milieu entre la frugalité & la profusion, est ce qui convient à tous les princes. Mais pendant qu'on dansoit & se réjouissoit à la cour, on travailloit aux préparatifs de la campagne, qu'on étoit sur le point d'ouvrir.

CHAPITRE IX.

Campagnes d'Italie, en Flandre, sur le Rhin, & enfin celle du Roi.

LA campagne d'Italie s'ouvrit au mois d'avril 1744. par le passage du Tanaro, & la prise de Nice & de Villefranche. Les généraux François & Espagnols ne purent s'accorder sur leurs opérations ultérieures. Le prince de Conti prétendoit que les passages qui conduisent de Nice en Piémont n'étoient pas praticables, & qu'il falloit chercher d'autres chemins pour y pénétrer. Dans cette vue il enfile le col de Tende;

attaque les troupes Savoyardes à Montalbon, force leurs barricades & la nature même, prend d'assaut le fort Dauphin, & pénètre ainsi en Piémont. Il faut avouer que ce début de campagne est un des plus brillans qu'on ait vus dans cette guerre. Le prince de Conti avance; il assiège Coni. Le roi de Sardaigne, pour faire lever ce siège, marche à lui. Conti le bat; mais la crue des eaux, la vigoureuse résistance des assiégés, & le manque de subsistances, obligent ce prince à lever le siège & à se retirer en Savoie, après avoir fait sauter les fortifications de Démont. Cette campagne fit plus d'honneur à ses talens qu'elle ne fut utile à la France. Le prince de Lobkowitz, qui alors étoit en pleine marche pour attaquer le roi de Naples, informé des succès du prince de Conti, se décontenance: il désespère de sa fortune, se retire à Monte Rotondo, & delà à Florence, toujours talonné par Dom Carlos & le marquis de Gages. Nous supprimons les petits avantages que les François & les Espagnols eurent sur les Autrichiens, pour en venir aux expéditions maritimes. Les flottes Françoises & Espagnoles sortirent au commencement du printemps de la rade de Toulon: elles attaquèrent dans la Méditerranée la flotte Angloise commandée par l'amiral Matthews. Après la bataille, les François & les Espagnols se retirèrent à

Carthagène, & les Anglois à Port-Mahon. L'action fut ſans doute indéciſe, puiſque les deux flottes ſe retirèrent; cependant elle ne laiſſa pas de faire honneur à l'amiral Eſpagnol Navaro & au capitaine François. La cour de France envoya l'amiral Court en exil, & en puniſſant différens officiers qui avoient ſervi ſur cette flotte, elle témoigna ſon mécontentement. De leur côté, les Anglois traduiſirent l'amiral Matthews devant le conſeil de guerre; le vice-amiral fut conduit en priſon : les deux partis étoient donc auſſi peu ſatisfaits l'un que l'autre d'une bataille indéciſe, dont les François & les Anglois eurent la honte, & les Eſpagnols la réputation. Ces actions de mer n'étoient que le prélude des grands coups que la cour de Verſailles ſe propoſoit de frapper dans cette campagne. Son objet capital étoit d'obliger les Anglois à rappeller dans leur isle les troupes qu'ils avoient en Flandre. Pour cet effet, avant même l'ouverture de la campagne, le comte de Saxe conduiſit à Dunkerque 10,000 hommes; le fils du prétendant, nommé le prince Édouard, s'y rendit auſſi. On fit des préparatifs pour un embarquement. L'Angleterre alarmée appella des ſecours étrangers; 6,000 Hollandois & 6,000 Anglois des troupes du lord Stairs furent tranſportés dans ce royaume. Les Hollandois, qui manquoient de vaiſſeaux de guerre, armèrent

des vaiſſeaux marchands, & les envoyèrent à leurs alliés pour remplir leurs engagemens. Le roi de la Grande-Bretagne, ſaiſi d'épouvante, réclama même le contingent pruſſien. Le roi répondit qu'il ſe mettroit à la tête de 30,000 hommes pour paſſer dans cette iſle, ſi le roi étoit attaqué. George trouva ce ſecours trop fort & ſe déſiſta de ſes pourſuites. C'étoit pour l'Europe un problême politique que les intentions du conſeil de Verſailles dans cette entrepriſe. Vouloit-il établir le prince Édouard en Angleterre, ou étoit-ce un leurre pour affoiblir les troupes alliées en Flandre? Ces ſimples préparatifs d'une deſcente produiſirent aux François, pour le commencement de la campagne, tout ce qu'auroit produit une diverſion réelle. Pour ce qui regarde le projet d'établir le prince Édouard en Angleterre, il avoit été formé par le cardinal Tencin; il tenoit ſon chapeau de la nomination du prétendant, & pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, il eſſaya, autant qu'il étoit en lui, de procurer à ſon fils la couronne d'Angleterre. L'expédition manqua, parce que les vents furent contraires: excuſe banale de tous les marins. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que l'amiral de cette flotte, nommé Roquefeuille, n'oſa tenter le paſſage de la Manche en préſence d'une flotte ſupérieure. Les troupes Françoiſes n'avoient point vu de roi à leur tête depuis

que Louis XIV avoit ceſſé d'y paroître. Quelques campagnes malheureuſes avoient découragé les armées : on crut que la préſence du maître ſeroit le ſeul aiguillon capable de réveiller dans les troupes l'inſtinct de l'honneur & de la gloire. Une femme, par amour pour la patrie, entreprit de tirer Louis XV de la vie oiſive qu'il menoit, pour l'envoyer commander ſes armées : elle ſacrifia à la France les intérêts de ſon cœur & de ſa fortune ; c'étoit madame de Châteauroux. Elle parla avec tant de force, elle exhorta, elle preſſa ſi vivement le roi, que le voyage de Flandre fut réſolu. Une action auſſi généreuſe & même héroïque, mérite d'autant plus d'être inſérée dans les faſtes de l'hiſtoire, que les maîtreſſes qui l'ont précédée, n'ont employé leur crédit que pour le malheur du royaume. Louis XV ouvrit la campagne en Flandre par le ſiège de Menin. Le gouverneur de la place, peu verſé dans ſon métier, la rendit après une légère réſiſtance. Immédiatement après, les François entreprirent le ſiège d'Ypres, qui quoique mieux défendue, eſſuya le même deſtin. La force des armes Françoiſes conſiſte dans les ſièges ; ils ont les plus habiles ingénieurs de l'Europe ; l'artillerie nombreuſe qu'ils emploient dans leurs opérations, les aſſure de la réuſſite de leurs entrepriſes. Le Brabant & la Flandre

ſont le théâtre de leurs exploits, parce qu'ils y peuvent étaler tout l'art de leurs ingénieurs. Quantité de canaux & de rivières facilitent le tranſport de leurs munitions de guerre, & ils ont leurs frontières à dos. Ils réuſſiſſent mieux dans la guerre de ſièges que dans celle de campagnes.

Mais revenons aux alliés que nous avons quittés pour un temps. Les troupes que le roi d'Angleterre avoit commandées l'année précédente, avoient hiverné, comme nous l'avons dit, dans le Brabant & en Weſtphalie. Les troupes du prince de Lorraine avoient pris leurs quartiers dans le Brisgau & dans la Bavière. Le maréchal de Coigni commandoit en Alſace. Les débris des troupes impériales étoient diſtribués chez des amis de l'empereur, la plupart cependant aux environs d'Oettingen. La cour de Vienne perdit cet hiver le maréchal de Khevenhuller : la reine de Hongrie honora ſa mémoire de quelques larmes. Le maréchal Traun le remplaça, & reçut le commandement de la grande armée, qui portoit le nom du prince de Lorraine, mais dont en effet il étoit le chef. Comme ce prince de Lorraine jouera un grand rôle dans cette hiſtoire, nous croyons qu'il ne ſera pas inutile de le faire connoître. Il étoit brave, aimé des troupes, poſſédoit bien le détail des vivres, étoit peut-être trop facile à ſuivre les impreſ-

ſions que ſes favoris lui donnoient, & ſe livrant aux charmes de la ſociété, paſſoit pour boire quelquefois avec excès. Ce prince épouſa à Vienne l'archiducheſſe Marianne, ſœur cadette de la reine ; il conduiſit ſa nouvelle épouſe dans le Brabant, dont on l'avoit fait gouverneur ; après quoi il revint à Vienne recevoir les ordres de la cour, pour la campagne qui alloit s'ouvrir. Le deſſein des Autrichiens étoit de reprendre la Lorraine, & de porter l'empereur à l'abdication de l'Empire, pour recouvrer par ce ſacrifice ſes pays héréditaires. Leur armée s'aſſembla à Heilbronn ; delà elle s'avança ſur Philipsbourg, où Seckendorff s'étoit réfugié avec les débris des troupes Bavaroiſes. A la nouvelle de l'approche du prince de Lorraine, Mr. de Coigni renforça les troupes impériales de tous les régimens Allemands qui ſervoient dans ſon armée. Tous les préparatifs du prince de Lorraine annonçoient qu'il avoit intention de paſſer le Rhin ; ce paſſage lui étoit facilité par le traité que le roi d'Angleterre venoit de conclure avec l'électeur de Mayence. La partialité de ce prince pour la cour de Vienne étoit trop marquée, pour qu'on s'y trompât, & les ſubſides qu'il tiroit des Anglois ne laiſſoient aucun doute, que, malgré ſa neutralité, il n'accordât aux troupes de la reine le paſſage par Mayence, ſi on l'exigeoit de lui.

Les Autrichiens, qui jouiſſoient déjà en imagination de leur fortune, ne pouvoient s'empêcher de laiſſer échapper de temps en temps des traits de fierté & d'arrogance. Ils faiſoient conſtruire un pont à Manheim, & agiſſoit deſpotiquement dans le Palatinat. L'électeur s'en trouva offenſé, comme de raiſon. Cela donna lieu à des brouilleries, & finit par un meſſage du prince de Lorraine à l'électeur, pour lui ſignifier que s'il ne donnoit pas ſon pont de Manheim ſur le champ, il le lui feroit enlever de force. En attendant le maréchal de Coigni, dont l'intention étoit de défendre les bords du Rhin, depuis Mayence juſqu'à Fort-Louis, s'étoit poſté avec ſes forces principales ſur les bords de la Queich, d'où il s'avança vers Spire, & pouſſa ſes détachemens juſqu'à Worms, & même juſqu'à Oppenheim. Ce mouvement ſe fit ſur ce qu'il apprit que Mr. de Bærenklau, avec un détachement de l'armée de la reine, avoit marché à Germersheim, vers Fribourg. Bærenklau fit jeter un pont ſur un bras du Rhin, près de Stockſtadt, pour donner le change aux François, & les attirer de ce côté là. En même temps le prince de Lorraine fit un mouvement avec ſon armée, comme s'il avoit intention de paſſer le Necker avec ſa droite, pour ſe joindre à Bærenklau. Le maréchal de Coigni, trop cré-

dule, se laissa abuser par ces vaines démonstrations, & commit deux fautes tout de suite ; l'une en faisant passer le Rhin à Seckendorff, qu'il chargea de défendre la partie de ce fleuve, qui coule entre Spire & Lauterbourg ; l'autre en se portant avec son armée vers Worms & Frankenthal. Il lui étoit facile de juger que le prince de Lorraine avoit résolu de pénétrer en Alsace, & d'user de toutes les ruses de la guerre pour l'en éloigner le plus qu'il lui seroit possible. Il devoit savoir d'ailleurs que ce prince pouvoit disposer du pont de Mayence, à quoi l'armée Françoise n'étoit en état de porter aucun obstacle. Il semble que son projet de défense étoit défectueux en tout point. Son armée étoit séparée par corps, qui n'occupoient pas même les vrais postes d'où ils auroient pu disputer aux ennemis le passage du Rhin. Les experts ont été de l'opinion qu'il auroit dû rassembler en un corps les troupes tant impériales que Françoises ; qu'il devoit se camper entre la Queich & le Speyerbach, garnir de petits détachemens les bords du Rhin, depuis Fort-Louis jusqu'à Philipsbourg, faire battre l'estrade par cette cavalerie, pour être averti à temps de l'endroit où les ennemis se préparoient à passer, tenir ses troupes prêtes à marcher au premier ordre, & attaquer sans balancer avec toutes ses forces le premier corps Autrichien

qui auroit paſſé le Rhin. Si le prince Charles paſſoit ce fleuve à Mayence, il reſtoit à Mr. de Coigni à choiſir les poſtes de la Queich ou du Speyerbach, que le prince n'auroit oſé attaquer. De plus, Mr. de Coigni couvroit également par cette poſition la baſſe Alſace & la Lorraine. Ce maréchal, dont l'armée n'étoit pas auſſi forte que celle des ennemis, & qui avoit des ordres trop reſtreints, prit des meſures bien différentes. Dès que le prince de Lorraine & Traun furent informés des fauſſes démarches des François, ils détachèrent Mr. de Nadaſti par leur gauche, avec tous les bateaux qu'ils avoient aſſemblés à la ſourdine, pour jeter des ponts ſur le Rhin à un village appellé Schreck. Nadaſti fit auſſi-tôt paſſer le Rhin en bateau à 2,000 pandours, ſous les ordres du partiſan Trenck; ils ſurprirent & défirent un détachement de trois régimens impériaux, qui par une négligence impardonnable, ne s'étoient en aucune manière précautionnés contre les ſurpriſes.

1 Juillet 1744. Nadaſti lui-même avoit déjà paſſé le Rhin à la tête de 9,000 houſards, tandis que l'on achevoit tranquillement derrière lui la conſtruction des ponts. Au bruit de ce paſſage, Seckendorff avec 20,000 hommes ſe joignit à un corps de François que le jeune Coigni commandoit; ils volèrent au ſecours de ces trois régimens impériaux dont nous avons fait mention, avant que le

prince de Waldeck eût levé ſon camp de Retingheim pour joindre Nadaſti. Tous les officiers de cette armée conjurèrent Seckendorff d'attaquer Nadaſti, qu'il auroit pu facilement culbuter dans le Rhin; par ce ſeul coup, il auroit anéanti les deſſeins du prince de Lorraine. Seckendorff ne voulut jamais s'y prêter; il ſe contenta d'engager une légère eſcarmouche avec les Hongrois; & comme il apprit que le maréchal de Coigni s'étoit retiré à Landau, il marcha par Germersheim pour le joindre au plûtôt. Dès le 2 de juillet, le prince de Lorraine ſe vit maître du cours du Rhin, depuis Schreck juſqu'à Mayence. Nadaſti & le prince de Waldeck étoient déjà à l'autre bord. Bærenklau avoit de même paſſé ce fleuve du côté de Mayence. Le prince de Lorraine employa trois jours à paſſer ſes ponts avec la grande armée. A peine y eut-il une tête ſur l'autre bord, qu'il envoya un détachement pour prendre Lauterbourg, & s'emparer de ſes lignes. Nadaſti pouſſa juſqu'à Weiſſenbourg; il le prit de même, & ſe poſta dans ſes lignes; les Autrichiens firent 1600 priſonniers dans cette expédition. Mr. de Coigni s'apperçut alors combien il lui importoit de gagner la baſſe Alſace avant le prince de Lorraine, & il le prévint en prenant Weiſſenbourg par eſcalade, & en forçant les retranchemens, où il éprouva une réſiſtance vigoureuſe. Na-

dasti, délogé de ce poste, se retira sur la grande armée qui campoit auprès de Lauterbourg, & qui n'osa secourir Weissenbourg, parce que les détachemens de Bærenklau & de Léopold Daun ne l'avoient pas encore jointe. Mr. de Coigni tira parti de ces délais, & de la crue du Rhin qui empêchoit la jonction des corps ennemis; il passa la Motter auprès de Haguenau, & se campa à Bischweiler. L'éloignement de Mr. de Coigni fit naître l'idée au prince de Lorraine de bloquer Fort-Louis, qu'on disoit mal-approvisionné. En conséquence, Nadasti & Bærenklau prirent poste à Wœrd, à Beinheim, & sur les isles qui entourent Fort-Louis. La crue du Rhin sauva cette place: la garnison regagna la communication de Strasbourg; on la renforça, & on la pourvut de vivres. Ce coup manqué, le prince de Lorraine porta ses troupes légères sur les ailes de l'armée Françoise & dans le bois de Haguenau, ce qui empêchoit celle-ci d'envoyer des partis au-delà de la Motter. Le maréchal de Coigni embarrassé de la situation où il se trouvoit, en avoit informé la cour. Louis XV, pour sauver l'Alsace, résolut de mener lui-même 40,000 hommes de l'élite de son armée de Flandre, au secours de Mr. de Coigni, à qui l'on ordonna de temporiser, & sur-tout de conserver ses troupes. Ce fut ce qui détermina Mr. de Coigni à changer de mesures, &

12 Juillet.

& à éviter tout engagement. Nadasti, renforcé de troupes réglées, commençoit à s'étendre vers les hauteurs de Reichshofen & Wasenbourg, comme s'il avoit dessein de tourner le camp François par Lichtenberg & Buchsweiler; sur quoi Mr. de Coigni se retira par Brumat à Strasbourg. Il se posta sur le canal de Molsheim, qu'il abandonna bientôt pour gagner les défilés de Pfalzbourg & de Ste-Marie-aux-Mines. Il fit ces mouvemens pour empêcher le prince de Lorraine, qui étoit à Brumat & qui faisoit construire des ponts sur la Motter, d'occuper les gorges des montagnes par lesquelles l'armée du roi devoit passer pour le joindre. Le roi de France étoit arrivé le 4 d'août à Metz, où il attendoit les troupes de Flandre, pour fondre à leur tête sur l'armée du prince de Lorraine & la détruire s'il étoit possible. Le maréchal de Schmettau avoit été envoyé par le roi de Prusse auprès de Louis XV, tant pour rendre compte des mouvemens de l'armée Françoise, que pour presser le roi de remplir ses engagemens, en poursuivant jusqu'en Bavière les troupes de la reine, lorsqu'elles repasseroient le Rhin. Schmettau apprit au roi très-chrétien que le roi de Prusse entreroit en campagne le 17 d'août, & qu'il employeroit 100,000 hommes à la diversion qu'il alloit faire en faveur de l'Alsace. Ce maréchal mit tout en usage pour 31 Juillet.

donner aux armées Françoiſes plus d'activité & de vigueur ; & peut-être y ſeroit-il parvenu, ſi Louis XV ne fût pas tombé malade à Metz. Cette maladie commença par des maux de tête, que ſes médecins & chirurgiens crurent provenir d'un abcès dans le cerveau ; ils déclarèrent le mal ſans reſſource. Auſſi-tôt on entoura le roi de confeſſeurs, de prêtres, & de tout l'attirail dont ſe ſert l'Égliſe Romaine pour envoyer les moribonds dans l'autre monde. L'évêque de Soiſſons, fanatique imbécille, ne vendit ſes Huiles & ſes Sacremens à ſon maître qu'à condition qu'il ſacrifieroit madame de Châteauroux. La ducheſſe fut obligée de partir de Metz, ayant reçu l'ordre rigoureux de ne jamais reparoître devant le roi. Ce ne fut ni l'Extrême-Onction ni les Sacremens qui ſauvèrent la vie à ce prince. Un chirurgien très-ordinaire ſe préſenta, & aſſura qu'il le tireroit d'affaire, pourvu qu'on lui donnât la liberté d'agir ; il ne trouva point de concurrent, & moyennant une bonne doſe d'émétique, ce prince releva de cette maladie, qui n'avoit été cauſée que par une indigeſtion. Les médecins de la cour perdirent leur réputation ; mais les affaires générales en ſouffrirent davantage. Pendant la maladie du roi, le duc de Harcourt étoit arrivé à Pfalzbourg. Nadaſti avoit déjà pris Saverne, & ſe diſpoſoit à pénétrer par les gorges que

le duc occupoit, mais infructueuſement : quoique ſouvent attaqué, le duc y tint juſqu'au 16, que le ſecours de Flandre s'approcha pour joindre l'armée. Le prince de Lorraine avoit déjà reçu l'ordre de ſe retirer ; il prenoit des meſures pour l'exécuter, & il ne tenoit qu'au maréchal de Noailles d'en profiter ; mais ſa circonſpection outrée gâta tout ; Schmettau perdoit ſa peine & ſon temps à l'encourager. Et quel riſque couroit la France ? Quand Mr. de Noailles auroit été battu, les troupes de la reine étoient également obligées de quitter l'Alſace, & ſi les François étoient victorieux, ils détruiſoient l'armée Autrichienne, qui vivement pourſuivie, au-lieu de repaſſer ſes ponts du Rhin, ſe ſeroit noyée dans ce fleuve. Alors les François & les Bavarois s'avancèrent à pas lents vers Hochfeld, où Nadaſti s'étoit déjà retiré. Noailles fit trois détachemens ſur la Motter, & il apprit par Mr. de Lœwendahl, qui avoit marché vers Druſenheim, que les Autrichiens avoient abandonné leur camp de Brumat, pour s'approcher de leurs ponts de Beinheim. Le comte de Belle-Isle fut alors envoyé de Suffelsheim avec un corps ; les François paſsèrent la Motter & ſuivirent les Autrichiens. Mr. de Belle-Isle obligea l'ennemi à quitter le village de Suffelsheim avec perte, & Mr. de Noailles ſe mit en marche pour joindre

Mr. de Lœwendahl. Le ſoir même les grenadiers François attaquèrent le village d'Achenheim, défendu par des grenadiers Autrichiens & des troupes Hongroiſes. Les François emportèrent le village & s'amusèrent à des formalités ſuperflues, tandis que le prince de Lorraine mit ce temps à profit pour repaſſer le Rhin ſur ſes ponts de Beinheim, qu'il rompit avant l'aube du jour. Les François firent ſonner cette affaire fort haut : c'étoient des rodomontades ; la perte de part & d'autre ne monta pas à 600 hommes, & le prince de Lorraine continua paiſiblement ſa marche par la Souabe & le haut Palatinat, pour entrer en Bohème. Schmettau, qui étoit auprès de la perſonne du roi, étoit déſeſpéré de la molleſſe des François. Il préſentoit des mémoires au roi, il preſſoit les miniſtres, il écrivoit aux maréchaux ; mais il eût plutôt tranſporté des montagnes que de tirer cette nation de ſon engourdiſſement. Le moment déciſif où les François pouvoient ruiner l'armée de la reine étant paſſé ſans qu'ils daignaſſent en profiter, Schmettau tâcha de diſſuader les maréchaux du deſſein qu'ils avoient de mettre le ſiège devant Fribourg ; ce fut encore en vain. Tout ce qu'il put obtenir, ce furent quelques renforts de troupes Allemandes, qu'on s'engagea de donner aux troupes impériales, pour que Mr. de Seckendorff pût déloger les

Autrichiens de la Bavière. La cour promit qu'au printemps de l'année 1745 on porteroit ces troupes au nombre de 60,000 hommes. Ainſi dès le commencement de l'alliance des Pruſſiens & des François, ces derniers manquèrent aux deux articles principaux de leur traité. Ils laiſsèrent échapper le prince de Lorraine ſans le pourſuivre, & cette armée qu'ils devoient envoyer en Weſtphalie, n'y parut point. Cependant Mr. de Seckendorff marcha peſamment & à pas comptés pour s'approcher du Lech, & Louis XV, à la tête de 70,000 François, fit le ſiège de Fribourg, prit cette place à la fin de la campagne, & en fit raſer les fortifications.

Les avantages du prince de Lorraine en Alſace engagèrent le roi de Pruſſe à ſe déclarer plutôt qu'il ne l'avoit projeté. Il étoit fort à craindre que l'aſcendant des troupes Autrichiennes ne forçât les François à en paſſer par les conditions que l'arrogance de ces ennemis leur voudroit preſcrire ; & dans ce cas il n'étoit pas douteux que la reine n'eût employé toutes ſes forces pour reprendre la Siléſie. Cependant les arrangemens politiques que la cour de Berlin s'étoit propoſé de prendre, étoient encore bien éloignés de ſe réaliſer. Le comte de Beſtuchew, qui ſe crut affermi depuis qu'il avoit fait chaſſer de Ruſſie Mr. de la Chétardie,

engagea l'impératrice Élisabeth à faire le voyage de Moscow pour s'y faire couronner, & ensuite à entreprendre le pélerinage de Kiowie en faveur de je ne sais quel saint. L'impératrice avoit des favoris, Bestuchew voulut leur susciter des rivaux. Une nouvelle occupation rendit l'impératrice invisible à sa cour : c'étoit le triomphe du ministre. Bientôt les ordres furent donnés que ceux qui avoient à négocier avec la Russie, au-lieu de s'adresser à l'impératrice, s'adressassent dorénavant à son ministre. Ce nouvel arrangement valut de grosses sommes au comte de Bestuchew ; & Mr. de Mardefeld s'apperçut à regret que les guinées angloises commençoient à prévaloir chez ce ministre sur les écus prussiens. Dans tous les projets que l'on forme, il faut se contenter des à peu près. L'alliance de la Russie n'étoit pas telle qu'on auroit pu la désirer ; mais en poussant la guerre avec vigueur, le roi pouvoit espérer de la finir, avant que la Russie, lente dans ses résolutions, en eût pris d'assez décisives pour le gêner dans ses opérations de campagne.

Voici l'arrangement général qui fut pris pour entrer en Bohème, & pour forcer la reine à rappeller ses troupes de l'Alsace. La grande armée Prussienne devoit entrer sur trois colonnes en Bohème. Celle que le roi voulut conduire, devoit longer la rive gauche de l'Elbe,

en la remontant jusqu'à Prague; la seconde, sous la conduite du prince Léopold d'Anhalt, devoit traverser la Lusace, & gardant l'Elbe à droite, se rendre en même temps à Prague: ces colonnes couvroient l'artillerie & des vivres pour trois mois, qu'on avoit embarqués sur l'Elbe, afin de les conduire à Leutmeritz. Le maréchal de Schwérin, avec une troisième colonne, devoit déboucher de la Silésie par Braunau & se joindre au reste de l'armée, pour former en même temps l'investissement de Prague. Outre cette armée, le vieux prince d'Anhalt avoit un corps de 17,000 hommes, dont il couvroit l'électorat, & Mr. de Marwitz commandoit 22,000 hommes, destinés à la défense de la haute Silésie. L'empereur avoit fait expédier des lettres réquisitoriales au roi de Pologne, électeur de Saxe, par lesquelles il lui demandoit le passage par ses états pour ses troupes auxiliaires de Prusse qui devoient entrer en Bohème. Auguste étoit alors à Varsovie. Ces lettres furent insinuées à ses ministres, qui gouvernoient la Saxe en son absence, par ce Winterfeld, qui avoit négocié à Pétersbourg, & s'étoit si fort distingué dans les premières campagnes. Les Saxons furent étourdis de cette proposition; ils vouloient gagner du temps, mais les Prussiens étoient déjà sur leur territoire. Ils protestèrent & se récrièrent inutile-

ment contre une démarche, dont le but principal étoit d'empêcher que l'Empire ne reçût l'affront de voir opprimer & détrôner ſon empereur. Pendant qu'on murmuroit à Dresde, qu'on étoit furieux à Varſovie, qu'à Londres on ſe voyoit prévenu, & que la crainte ſe répandoit à Vienne, le roi marcha droit ſur Pirna, où les régimens du duché de Magdebourg, qui avoient pris leur route par Leipſick, le joignirent. Toute la Saxe étoit en mouvement. Les troupes s'aſſembloient par pelotons aux environs de Dresde: l'on ſe hâtoit de fortifier cette capitale; les bras des artiſans mêmes furent employés pour faire des coupures dans le quartier qu'on appelle la Nouvelle-Ville. Les miniſtres Saxons vouloient marquer de la fierté, & ils étoient en même temps ſaiſis de crainte; ils accordoient trop d'un côté, & refuſoient obſtinément des bagatelles. Si le roi avoit voulu s'emparer de ce pays, cette beſogne auroit été expédiée en huit jours. Enfin ils donnèrent des ſubſiſtances, ils prêtèrent des bateaux pour traverſer l'Elbe, ils laiſsèrent paſſer la flotte chargée de vivres au milieu de Dresde; mais on y doubla la garniſon, les canons furent mis en batterie, les portes fermées & barricadées, & l'on en refuſa l'entrée aux officiers Pruſſiens. Cette conduite des Saxons annonçoit clairement leur mauvaiſe volonté. On les jugea de mau-

vais voiſins, capables de profiter des malheurs qui pourroient arriver aux Pruſſiens dans cette guerre ; mais on ne les crut pas aſſez téméraires pour ſe ſacrifier en faveur de la reine de Hongrie, d'autant plus que le corps qui étoit à la diſpoſition du vieux prince d'Anhalt, devoit leur inſpirer une conduite plus prudente.

On fit précéder la marche des troupes d'un manifeſte qui contenoit en gros les motifs de la ligue de Francfort, formée entre l'empereur, la Pruſſe, l'électeur Palatin & le landgrave de Heſſe, pour le ſoutien du ſyſtême & des libertés de l'Empire, & pour maintenir ſon chef : l'on publia en même temps des lettres-patentes en Bohème, par leſquelles on avertiſſoit les ſujets de ce royaume de ne point prendre fait & cauſe contre les troupes auxiliaires de l'empereur, lequel ils devoient déſormais conſidérer comme leur ſouverain légitime.

Ce fut le 23 d'août que le roi arriva ſur les frontières de la Bohème : quatre régimens de houſards & quatre bataillons précédoient d'un jour la marche de l'armée, pour amaſſer les vivres néceſſaires aux troupes. Le margrave, qui commandoit la ſeconde ligne, entra dans le camp que le roi venoit de quitter ; aucun ennemi ne s'oppoſa aux opérations des troupes. La petite flotte chargée des magaſins fut la première qui rencontra des obſtacles en entrant

en Bohème ; elle étoit obligée de paſſer au pied d'un rocher, ſur lequel eſt ſitué le château de Tetſchen : les ennemis qui l'occupoient, roulèrent de groſſes pierres dans l'Elbe, & y ajoutèrent une eſtacade pour en rendre la navigation impraticable. On fut obligé de détacher avec quelques troupes le général Bonin, qui attaqua & fit priſonnier un capitaine Hongrois avec 70 hommes. La rivière fut promptement déblayée, & la navigation redevint libre : cet incident retarda la marche de deux jours. L'armée ſe porta ſur la rivière d'Éger. Les houſards ſurprirent auprès d'un bourg, nommé Murzifai, des troupes de l'ennemi ; ils en défirent 300, & en amenèrent 50 priſonniers. On apprit par leur dépoſition, que Mr. de Bathyani étoit venu de Bavière ſur la Béraun avec un corps de 12,000 hommes ; on ſut auſſi qu'il avoit jeté 3,000 hommes dans Prague, auxquels on avoit joint un corps de milice de 12,000 combattans. Le roi arriva le 2 de ſeptembre auprès de Prague avec tous les corps qui compoſoient ſon armée ; il ſe campa près de la chapelle de la Victoire ; le maréchal de Schwérin & le prince Léopold inveſtirent ce qu'on appelle le grand côté de la ville. Il fallut 8 jours pour tranſporter de Leutmeritz au camp la groſſe artillerie & les vivres. Leutmeritz reçut un bataillon en garniſon, pour veiller à la ſûreté

des magasins, qu'on ne pouvoit pas faire avancer faute de chevaux; car la Muldau, qui se jette à Melnick dans l'Elbe, n'est point navigable; ce temps fut employé à faire tous les préparatifs du siège. Dans cet intervalle on fut informé par des espions, que Mr. de Bathyani rassembloit un gros magasin dans la ville de Béraun; des houssards qu'on détacha pour reconnoître les chemins qui mènent à cette ville, confirmèrent le rapport. Le roi fut tenté d'enlever ce magasin; il détacha le général Haake avec 5 bataillons & 600 houssards, pour s'en emparer. Mr. de Bathyani en eut vent, quoiqu'on eût pris toutes les précautions possibles, pour que le secret fût gardé. Bathyani renforça ce poste, & lorsque Mr. de Haake passa le pont de Béraun, & qu'il eut forcé la porte de la ville, il apperçut deux gros corps de cavalerie qui passoient la rivière à sa droite & à sa gauche pour tomber sur ses deux flancs. Il abandonna aussi-tôt l'attaque, & se posta sur des hauteurs, où il forma un quarré de son infanterie. Ayant été vivement attaqué par cette cavalerie, & par un gros corps d'infanterie Hongroise, il trouva le moyen de faire savoir au camp de Prague le danger qui le menaçoit. Le roi vola à son secours avec 80 escadrons & 16 bataillons; mais Mr. de Haake avoit vaillamment repoussé les ennemis, & s'étoit dégagé lui-même avant que le

ſecours pût le joindre. Le projet ſur Béraun manqua ainſi, & Mr. de Bathyani fit tranſporter en hâte ſon magaſin de cette ville à Pilſen. Il auroit fallu ſans doute retourner à Béraun, chaſſer Mr. de Bathyani de Pilſen, & lui enlever ſon magaſin ; c'étoit le moyen d'empêcher l'armée Autrichienne de profiter des vivres qu'il avoit eu le temps d'amaſſer, de rejeter le prince de Lorraine dans la haute Autriche, & de gagner la fin de cette campagne, en demeurant en poſſeſſion de la Bohème ; mais les vivres de l'armée étoient mal adminiſtrés, & les Pruſſiens manquoient d'un Mr. de Sechelles.

Le 10 au ſoir on ouvrit la tranchée devant Prague à trois endroits différens ; ſavoir, au plateau de St-Laurent, à Bubenitz, vis-à-vis du moulin de la baſſe Muldau, & à la montagne de Ziska. Le comte de Truchſes commandoit la première attaque, le margrave Charles la ſeconde ; la troiſième étoit ſous la direction du maréchal de Schwérin. On ne perdit rien la première nuit. Le lendemain le maréchal fit attaquer le fort de Ziska en plein jour, l'emporta après y avoir fait jeter des bombes, & prit tout de ſuite deux petites redoutes qui étoient derrière le premier, & que les François qui les avoient conſtruites appelloient des nids d'hirondelles. Le roi ſe trouvoit préciſément à la tranchée de Bubenitz ; il en ſortit avec

beaucoup d'officiers, pour voir comment tourneroit l'attaque du Ziska. Les ennemis apperçurent cette foule de monde, tournèrent leur canon de ce côté, & un malheureux coup emporta le prince Guillaume, frère du margrave Charles, le même qui avoit ſi vaillamment combattu à Molwitz pour la gloire de ſa patrie. On fit avancer incontinent les batteries, de ſorte qu'elles battoient en brèche la courtine qui eſt entre le baſtion de St-Nicolas & St-Pierre. Le 15, les batteries du margrave Charles, à force de jeter des bombes, mirent le feu au moulin à eau, & détruiſirent les écluſes de la Muldau. Les eaux en devinrent ſi baſſes, qu'elles étoient par-tout guéables, & qu'on pouvoit prendre la ville d'emblée, y ayant de ce côté-là un aſſez grand eſpace ſans rempart & ſans muraille. Mr. de Harſch, qui commandoit dans la ville, commença à déſeſpérer de ſon ſalut: ce gouverneur s'apperçut que le 16 de grand matin, un gros corps de grenadiers défiloit du côté de Bubenitz; il prévit l'aſſaut qu'on ſe préparoit à lui donner, demanda de capituler, & ſe rendit priſonnier de guerre avec ſa garniſon, qui conſiſtoit en 12,000 hommes. Ce ſiège ne dura que 6 jours; il coûta aux aſſiégeans 40 morts & 80 bleſſés. Le même jour les portes furent conſignées, & la garniſon fut conduite en Siléſie, où elle fut diſtribuée dans les places. La priſe de Prague faiſoit un beau

commencement de campagne. On devoit ſuppoſer qu'il feroit impreſſion ſur les Saxons, & qu'ils ſe déclareroient moins que jamais pour la reine de Hongrie; il étoit à préſumer qu'en dégarniſſant leur électorat, ils ne le livreroient pas eux-mêmes au prince d'Anhalt, qui pouvoit ruiner Leipſick, le ſiège de leur commerce, le nerf de leur état, & la reſſource de leur crédit; mais l'or des Anglois l'emporta à Dresde ſur des intérêts plus durables. Il ſe préſentoit alors pour l'armée Pruſſienne le choix de deux opérations. L'une, que le roi préféroit, étoit de paſſer la Béraun, de chaſſer Mr. de Bathyani de la Bohème, de s'emparer de Pilſen, & du magaſin conſidérable qu'on y formoit pour l'armée du prince de Lorraine, & de pouſſer juſques aux gorges de Com & de Fort, qui ouvroient les chemins de la Bohème aux Autrichiens du côté du haut Palatinat. Il eſt ſûr que le prince de Lorraine pouvoit ſe jeter ſur Éger, où les Saxons l'auroient joint; qu'il pouvoit ſuivre, en longeant l'Éger, le chemin que le maréchal de Belle-Isle avoit pris dans ſa retraite de Prague; mais d'où ſeroient venues les ſubſiſtances pour cette armée? Le margraviat de Bareuth étoit trop ſtérile pour en fournir, & de plus, qui auroit défendu l'Autriche, dont Mr. de Marwitz étoit en état de faire ſeul la conquête, ne trouvant rien devant lui qui pût l'arrêter?

C'étoit donc ſans contredit le projet qu'on auroit dû exécuter. L'empereur, le roi de France, particuliérement le maréchal de Belle-Isle, inſiſtèrent pour que les Pruſſiens ſe portaſſent du côté de Tabor, de Budweis, de Neuhaus, afin d'établir une communication avec la Bavière, & de donner au prince de Lorraine de la jalouſie au ſujet de l'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle ſoutenoit que la faute de n'avoir pas occupé ces poſtes l'année 1741, avoit été cauſe de tous les malheurs que les François & les Bavarois avoient eſſuyés; mais ce qui eſt bon dans une conjoncture, l'eſt-il de même dans une autre? Sans doute que ces poſtes étoient néceſſaires en 1741 aux alliés, qui poſſédoient encore la Bavière, & même la haute Autriche; mais en 1744, il n'y avoit que des Autrichiens dans ces provinces; d'ailleurs c'étoit donner beau jeu aux ennemis, que de pouſſer une pointe, qui éloignant l'armée du roi de Pruſſe de ſes frontières, donnoit aux Saxons la liberté de ſe joindre au prince de Lorraine, ou de faire même quelque entrepriſe ſur Prague. De tous les partis, le plus ſage auroit été de ne point trop s'éloigner de Prague, d'amaſſer dans cette capitale, ainſi qu'à Pardubitz & dans d'autres villes, des vivres pour les troupes, & de voir venir les ennemis. Le roi marqua dans ce moment trop de foibleſſe; par condeſcendance pour ſes alliés, il déféra trop à

leurs ſentimens, & craignant d'être accuſé, s'il tenoit ſon armée clouée à Prague, de n'avoir d'autre objet que de s'aſſurer des trois cercles qu'on lui avoit promis, il entreprit cette malheureuſe expédition. On ne fit pas moins de fautes dans l'exécution de ce projet.

On négligea le tranſport des farines de Leutmeritz à Prague ; on ne renvoya point en Siléſie l'artillerie qui avoit ſervi au ſiège de Prague, & l'on ne laiſſa en garniſon dans cette ville immenſe que ſix bataillons, qui ne ſuffiſoient pas pour en défendre la moitié. Quand vous remontez à la droite de la Muldau, laiſſant Prague derrière vous, vous trouvez un pays montueux & difficile, auſſi mal peuplé qu'aride. Si vous avancez onze milles en tirant vers l'Orient, vous découvrez la ville de Tabor, ſituée ſur un rocher, bâtie au quinzième ſiècle par Ziska, ce fameux brigand huſſite, qui ravagea ſa patrie en combattant pour elle. Dans ces temps reculés, Tabor paſſoit pour imprenable ; de nos jours elle ſe prendroit d'emblée. La ſituation eſt avantageuſe ; mais la ville eſt petite, & n'a pour défenſe qu'une mauvaiſe muraille. Delà, en tirant vers le midi, vous trouvez la Luſchnitze, petite rivière guéable de toute part, mais dont les bords dans beaucoup d'endroits ſont eſcarpés ; après l'avoir paſſée, vous traverſez dans l'eſpace de trois milles des bois & des rochers, au ſortir

deſquels

desquels vous entrez dans une plaine abondante, & trouvez Budweis à deux milles devant vous. Cette ville est située sur la Muldau, fortifiée d'ouvrages de terre, & d'une enveloppe que d'un côté l'on avoit commencée vis-à-vis de Budweis vers le sud. A trois quarts de mille de l'autre côté de la Muldau se trouve Frauenberg. Ce château occupe le haut d'une colline, & est devenu fameux par un siège de 6 mois que les François y ont soutenu. Tel étoit le pays où l'armée Prussienne alloit agir.

Comme les Saxons ne s'étoient point encore déclarés, l'armée se mit en marche le 17 septembre pour Conraditze. Delà le général de Nassau fut détaché avec 10 bataillons & 40 escadrons pour faire l'avant-garde de l'armée, & celle-ci fut partagée en deux colonnes; la droite, sous les ordres du prince Léopold, côtoyoit la Mulda, & fut obligée de se faire des chemins; la colonne de la gauche, conduite par le maréchal Schwérin, enfiloit le grand chemin de Prague à Tabor, en suivant pied à pied l'avant-garde. On avoit réglé de plus que ces colonnes ne laisseroient entre leurs camps, qu'une étendue au plus d'un demi-mille d'Allemagne; derrière la colonne de la gauche suivoient les caissons de farine couverts par 1500 hommes, sous la direction du général

Posadowsky. Tabor, Budweis & Frauenberg se rendirent presque sans se défendre au général Nassau. L'armée arriva le 26 à Tabor, où les colonnes se rejoignirent ; mais Posadowsky n'amena que la moitié de ses caissons, c'est-à-dire pour 15 jours de farine ; les chevaux & les bœufs de cet attirail avoient été négligés au point, que la moitié en avoit péri, sans cependant qu'on eût vu d'ennemi pendant toute la marche. Ce fut là le principe de tous les malheurs qui arrivèrent depuis. A peine l'armée étoit-elle à deux marches de Prague, que Mr. de Bathyani envoya un détachement de quelques milliers de Croates & de housards à Béraun & à Kœnigsaal ; cette dernière ville est située au confluent de la Béraun dans la Muldau, à deux milles au-dessus de Prague. Ces troupes légères infestèrent tellement les avenues, qu'elles interceptèrent toutes les livraisons que le plat pays devoit faire, & que les communications étant coupées, l'armée Prussienne fut quatre semaines sans recevoir de nouvelles, ni de Prague, ni de ce qui se passoit dans le reste de l'Europe. On enleva deux malles destinées pour le roi ; de sorte qu'il ignoroit non-seulement la marche des Saxons, mais encore où pouvoit être l'armée du prince de Lorraine. Il doit paroître étrange qu'une armée aussi forte que la Prussienne n'ait

pu tenir le plat pays en reſpect, le contraindre aux livraiſons néceſſaires, ſe procurer des ſubſiſtances, & avoir des eſpions en abondance, pour être informée du moindre mouvement des ennemis ; mais il faut ſavoir qu'en Bohème la grande nobleſſe, les prêtres & les baillis ſont très-affectionnés à la maiſon d'Autriche ; que la différence de religion inſpiroit une averſion invincible à ce peuple auſſi ſtupide que ſuperſtitieux, & que la cour avoit ordonné aux payſans, qui tous ſont ſerfs, d'abandonner leurs chaumières à l'approche des Pruſſiens, d'enfouir leurs bleds, & de ſe réfugier dans les forêts voiſines ; elle avoit ajouté la promeſſe de réparer tout le dommage qu'ils pourroient ſouffrir de la part des Pruſſiens. L'armée ne trouvoit donc que des déſerts ſur ſon paſſage, des villages vuides : perſonne n'apportoit au camp des denrées à vendre, & le peuple, qui craignoit les punitions rigoureuſes des Autrichiens, ne pouvoit être engagé par quelque ſomme que ce fût à donner les nouvelles qu'on lui demandoit des ennemis. Ces embarras furent encore augmentés par un corps de 10,000 houſards, que les Autrichiens avoient fait venir de Hongrie, & qui coupèrent les communications à l'armée, dans un pays qui n'étoit qu'un compoſé de marais, de bois, de rochers, & de tous les défilés qu'un terrein

peut renfermer : l'ennemi avoit, avec cette ſupériorité en troupes légères, l'avantage de ſavoir tout ce qui ſe faiſoit dans le camp du roi, & les Pruſſiens n'oſoient aventurer leurs batteurs d'eſtrade, à moins de les compter pour perdus, vu la ſupériorité de ceux des ennemis ; de ſorte que l'armée du roi, toujours retranchée à la romaine, étoit réduite à l'enceinte de ſon camp. Le manque de vivres joint à cette gêne où ſe trouvoient les Pruſſiens, les obligea de retourner ſur leurs pas. Le maréchal de Schwérin étoit d'avis de ſe porter ſur Neuhaus, pour augmenter la jalouſie que les ennemis pouvoient avoir à l'égard de l'Autriche. Le prince Léopold ſoutenoit qu'il falloit ſe porter ſur Budweis, qui étoit occupé par Mr. de Naſſau. Sur ces entrefaites un eſpion apporte la nouvelle, que l'armée du prince de Lorraine étoit à Protiwin. Cet avis décida ſur le parti qu'il y avoit à prendre. L'armée repaſſa la Muldau, & ſe campa ſur les hauteurs de Wodnian ; mais à peine y fut-on arrivé, qu'on reconnut la fauſſeté de l'avis : cela mit de la méſintelligence entre Mr. de Schwérin & le prince Léopold, & le roi fut ſouvent dans le cas d'interpoſer ſon autorité, pour empêcher que la jalouſie de ces deux maréchaux ne nuisit au bien général. Mr. de Janus, lieutenant-colonel dans les hou-

ſards de Thierry, avoit été détaché pour preſſer les livraiſons que les habitans de ces contrées devoient faire à Tabor : le beſoin en étoit d'autant plus preſſant, que les farines de l'armée tiroient vers leur fin. Janus marcha avec 200 houſards à un village nommé Muhlhauſen, ſitué au bord de la Muldau. L'ennemi en fut informé ; un corps conſidérable de houſards tomba ſur lui ; c'étoit un brave homme, & il perdit la vie pour ne point avoir la réputation d'avoir été battu : tout ſon corps fut diſſipé. Nadaſti fit des ponts à cet endroit même, & s'avança droit à Tabor pour l'attaquer. Le prince Henri, frère du roi, qui y étoit tombé malade, & le colonel Kalnein qui y commandoit, lui firent comprendre qu'on ne s'empare pas d'une ville défendue par des Pruſſiens, avec de la cavalerie légère. Ce fut alors qu'on apprit que le prince de Lorraine occupoit un camp fort, derrière la Wotawa, à deux milles de Piſek ; que les Saxons l'avoient joint, & que ſon intention étoit de couper les Pruſſiens de la Saſawa, & par conſéquent de Prague ; en paſſant la Muldau derrière l'armée. Le manque de ſubſiſtances, l'obſtacle que Nadaſti mettoit à en amaſſer, la poſſibilité pour les Autrichiens de faire ce mouvement, détermina les Pruſſiens à s'approcher de Tabor ; ils paſsèrent le 8 d'octobre la Mul-

dau, ſur le pont de Teyn. L'arrière-garde fut vivement harcelée par des pandours & des houſards ; ils ne réuſſirent point à l'entamer comme ils s'y étoient attendus. Le brave colonel Rouch des houſards leur prit un bataillon de Dalmatiens, qui s'aventura trop, & rejoignit l'armée, triomphant d'un corps bien ſupérieur au ſien, qui l'avoit attaqué. L'armée reprit le camp de Tabor, pour donner au général Du Moulin, qui étoit détaché à Neuhaus, le temps de la rejoindre. Les Autrichiens étoient ſi ſûrs de couper l'armée Pruſſienne de Prague, que par leurs ordres on amaſſoit des magaſins pour eux à Beneſchau, & même dans le cercle de Chrudim. Le roi ſe repentit trop tard de n'avoir pas mieux garni la ville de Prague de troupes. Le projet de prendre des quartiers d'hiver entre Tabor, Neuhaus, Budweis & Frauenberg étoit mal conçu ; il n'y avoit delà à Prague aucune ville qui eût ſeulement des murailles, & dont on pût par conſéquent ſe ſervir pour établir la communication avec la capitale. La Muldau étoit par-tout guéable, & couverte à ſa rive gauche de forêts impénétrables, dont des troupes légères pouvoient tirer parti pour harceler ſans ceſſe les quartiers des Pruſſiens. Si cependant les vivres n'euſſent pas manqué, le roi auroit pu ſe ſoutenir entre la Sazawa & la

Luſchnitz ; mais le manque de vivres eſt le plus fort argument à la guerre, & le danger de perdre Prague s'y joignant, l'armée Pruſſienne fut obligée de rétrograder. On étoit encore irréſolu ſi l'on abandonneroit ou conſerveroit les poſtes de Tabor & de Budweis, en s'en éloignant entiérement avec l'armée. On avoit ſans doute à craindre que l'ennemi ne forçât ces villes ; d'autre part il falloit conſidérer qu'on avoit été obligé de laiſſer à Tabor 300 malades ou bleſſés, qu'on n'avoit pu tranſporter faute de voitures. On ne vouloit pas abandonner ces braves gens ; on réſolut donc de laiſſer garniſon dans ces deux endroits, & l'on eſpéroit que ſi l'on en venoit à une bataille avec les Autrichiens, comme cela paroiſſoit probable après leur jonction avec les Saxons, les ennemis battus trouveroient ces poſtes ſur leur chemin, & ſeroient contraints de ſe rejeter vers Pilſen. Ce raiſonnement étoit entiérement faux ; car dans un cas preſſant, il vaut mieux perdre 300 malades, que de haſarder quelques milliers d'hommes dans des villes où ils ne peuvent ſe défendre. Au contraire, ſi l'on ſe propoſoit de ſe battre, il falloit raſſembler toutes ſes forces, pour être mieux en état de battre l'ennemi, & ces deux miſérables trous ne pouvoient pas empêcher le prince de Lorraine de faire ſa retraite comme

il le jugeroit à propos. Mais, disoit-on, le maréchal de Seckendorff étoit déjà arrivé en Bavière ; il avoit rejeté Bærenklau en Autriche, il avoit nettoyé d'ennemis tout cet électorat, à la réserve d'Ingolstadt, de Braunau & de Straubingen. Soit, mais les succès des impériaux ne devoient pas empêcher les Prussiens de se conduire prudemment, & ces avantages n'étoient pas assez forts pour qu'on pût impunément commettre des fautes. Dans cette situation, le poste de Beneschau devenoit de la dernière importance ; il falloit l'occuper avant le prince de Lorraine, parce qu'il étoit inattaquable, & qu'il pouvoit décider entre les mains des ennemis du destin de l'armée : la seule ressource qu'on auroit eue encore, auroit été de passer la Sasawa à Rattay, pour tirer des vivres de Pardubitz. Le maréchal de Schwérin se mit pour cet effet à la tête de 15,000 hommes ; il prit non-seulement le camp de Beneschau, mais il s'empara encore des magasins considérables qu'on y avoit amassés pour les Autrichiens. Le roi le joignit le 14 d'octobre ; l'avant-garde de l'ennemi étoit déjà en marche pour s'y rendre. L'armée séjourna huit jours entre Beneschau & Konopitz. On y apprit la nouvelle désagréable, à laquelle cependant on devoit s'attendre, qu'un détachement de 10,000 Hongrois avoit fait prisonnier à

Budweis le régiment de Creutz, & à Tabor celui des pionniers. Ainſi, pour ſauver 300 malades, on perdit 3,000 hommes. Le roi, qui ſe repentoit d'avoir, pour ainſi dire, abandonné ces régimens, envoya ordre par huit perſonnes différentes au général Creutz, qui commandoit dans Budweis, d'évacuer la ville & de ſuivre l'armée; mais aucune n'arriva juſqu'à lui. Budweis ſe rendit, après avoir conſommé toutes les munitions que les circonſtances avoient permis d'y laiſſer. Tabor fut pris à tranchée ouverte, par une brèche que l'ennemi avoit faite à la muraille. La première de ces villes ſoutint un ſiège de huit jours, Tabor un de quatre, & Frauenberg ſe rendit, parce que les Autrichiens avoient coupé le ſeul canal par lequel la garniſon recevoit ſes eaux. Comme il étoit à craindre que les vivres ne manquaſſent à l'armée, Mr. de Winterfeld fut détaché, avec quelques bataillons & un régiment de houſards, pour aſſurer la communication avec le magaſin de Leutmeritz. Mais l'avant-garde du prince de Lorraine, dont nous avons parlé, s'étant apperçue que les Pruſſiens les avoient prévenus à Beneſchau, ſe retira ſur Neweclow, & delà ſur Marſchowitz, où elle fut jointe par l'armée combinée des Autrichiens & des Saxons. Le roi apprit cette nouvelle avec plaiſir, dans l'eſpérance que le moment

de venger les affronts qu'il avoit reçus à Tabor & à Budweis étoit arrivé. Dans cette vue, le 24 d'octobre après-midi, il mit l'armée en marche ſur huit colonnes, pour attaquer l'ennemi, après avoir paſſé des chemins que jamais troupes n'avoient traverſés; il arriva au déclin du jour ſur une hauteur qui n'étoit qu'à un quart de mille de l'armée Autrichienne; les Pruſſiens s'y formèrent & y paſsèrent la nuit. Le lendemain le roi & les principaux officiers allèrent reconnoître l'ennemi dès la pointe du jour. On trouva qu'il avoit changé de camp & qu'il s'étoit poſté vis-à-vis du flanc droit des Pruſſiens, ſur une hauteur eſcarpée, au pied de laquelle, dans un terrein marécageux, couloit une eau bourbenſe; ce fond ſéparoit les deux armées. Ce côté étoit entiérement inattaquable. On plaça quelques bataillons de grenadiers dans un taillis, d'où la droite de l'ennemi pouvoit être vue; on la trouva auſſi avantageuſement placée que ſa gauche. L'impoſſibilité de réuſſir dans une telle attaque en fit abandonner le deſſein, & l'on réſolut de retourner au camp de Beneſchau. Les grenadiers qui avoient ſervi à reconnoître l'ennemi, firent l'arrière-garde. Les Autrichiens, qui s'attendoient à être attaqués, ne s'apperçurent pas de la retraite de leurs ennemis, dont une montagne leur déroboit les mouvemens: il n'y

eut qu'une légère eſcarmouche à l'arrière-garde, & les Pruſſiens reprirent paiſiblement leur poſte de Beneſchau. Lorſqu'une armée où il ſe trouve 150 eſcadrons ſéjourne au-delà de huit jours dans le même camp, il n'eſt pas étonnant que les fourrages viennent à lui manquer, ſur-tout lorſque c'eſt un pays de montagnes & de bois, & qu'il eſt impoſſible d'obliger le plat pays à livrer des ſubſiſtances. C'eſt ce qui força le roi à choiſir un autre camp, où il pût trouver des fourrages, & qui en même temps le rapprochât de ſa boulangerie. L'armée décampa donc le lendemain, paſſa la Saſawa à Borſchitz, & vint ſe poſter auprès de Pyſcheli. En même temps Mr. de Naſſau fut détaché avec 10 bataillons & 30 eſcadrons, pour déloger de Kamerbourg un corps ennemi de 10,000 hommes, tant troupes réglées que Hongroiſes. Mr. de Naſſau l'attaqua ſur une hauteur avantageuſe qu'il occupoit; quelques coups de canon mirent l'ennemi en déſordre; il abandonna ſon poſte pour repaſſer la Saſawa à Rattay. Mr. de Naſſau les cotoya, & s'appercevant qu'ils vouloient gagner Kolin avant lui, il les prévint, & s'empara de ce poſte. Depuis l'eſcarmouche de Kamerbourg, perſonne n'eut des nouvelles de Mr. de Naſſau, qui de ſon côté ne put en faire parvenir aucune, tant les troupes légères des Autrichiens avoient par leur nombre la ſupé-

riorité ſur celles des Pruſſiens : ils étoient dans un terrein fourré, avoient la faveur du pays, étoient informés de tout, tandis que les Pruſſiens n'étoient inſtruits de rien. Les Autrichiens agiſſoient de tous les côtés pour ſe procurer cette ſupériorité ſur les Pruſſiens ; ils pensèrent ſurprendre à Pardubitz avec ſon régiment le colonel Zimernau, qui avoit dans ce fort la garde du magaſin : 1500 grenadiers & 600 houſards, venus de la Moravie, ſe déguisèrent en payſans, & ſous prétexte de livrer au magaſin, ils eſſayèrent de s'introduire dans la ville au moyen de leurs chariots. La trame fut découverte par un Autrichien qui lâcha imprudemment un coup de piſtolet ; les gardes des portes & des ravelins firent feu ſur cette troupe, qui perdit ſoixante hommes. Cette défenſe fit beaucoup d'honneur à la vigilance de Mr. de Zimernau, & laiſſa aux ennemis le regret d'avoir inutilement perdu du monde. Peu après que le roi eut pris le camp de Pyſcheli, le prince de Lorraine prit celui de Beneſchau : il avoit le pays à ſa dévotion, les cercles lui livroient ſes vivres, & il parvint à ſubſiſter quelques jours encore là, où les Pruſſiens auroient péri de faim s'ils y fuſſent reſtés : il ſe porta enſuite ſur Kamerbourg, où il paſſa la Saſawa, dirigeant ſa marche ſur Janowitz, en gardant ces marais à dos. Le deſſein du prince, ou pour mieux

dire du vieux maréchal Traun, étoit d'obliger le roi d'opter entre la Siléſie ou la Bohème. Si le roi reſtoit auprès de Prague, les ennemis lui coupoient la communication avec la Siléſie, & ſi le roi tiroit vers Pardubitz, Prague & la Bohème étoient perdus. Ce projet étoit beau & digne d'admiration : le maréchal Traun y ajoutoit la ſage précaution de choiſir toujours des camps inattaquables, pour ne point être obligé de combattre malgré lui. Si le roi avoit pu aller aux ennemis au moment où ils décampèrent, il auroit pu les forcer au combat, ou il auroit gagné ſur eux le poſte de Kuttenberg, ce qui auroit ruiné tous leurs deſſeins. Le manque de pain, raiſon ſi ſouvent alléguée dans le récit de cette campagne, empêcha cette opération. Cependant, pour tenter l'impoſſible, le roi avança le lendemain avec l'aîle de l'armée ; le prince Léopold devoit ſuivre avec le pain qu'on attendoit de Prague. Le bonheur voulut qu'à Koſteletz, où le roi prit ſon camp, il trouvât pour trois jours du pain, du vin & des viandes deſtinées aux ennemis ; il fit diſtribuer ces proviſions à ſes troupes. Son intention étoit de gagner le lendemain Janowitz ; mais il fut trompé par des eſpions qui aſſurèrent que le prince de Lorraine y étoit déjà. On tourna donc ſur la gauche, & l'armée ſe campa à Kaurzim, à un mille de l'Elbe. Ce ne fut

qu'alors qu'on apprit que Mr. de Naſſau étoit à Kolin, & qu'un convoi de pain arriveroit inceſſamment de Leutmeritz à l'armée ; pour en faciliter le tranſport, on garnit de grenadiers Brandeis & Nienburg. Le lendemain le prince Léopold rejoignit l'armée ; le jour d'après on ſe porta ſur Planiany. L'ennemi avoit eu deſſein d'y venir ; auſſi y trouva-t-on d'abondantes ſubſiſtances. L'aîle droite des Pruſſiens étoit au couvent de Zasmuky, éloigné d'un quart de mille de la gauche des Autrichiens : des marais & des bois ſéparoient les deux armées. Cependant il y avoit tout à craindre pour Pardubitz ; les Autrichiens en étoient plus près d'une demi-marche que les Pruſſiens. On y envoya avec 8 bataillons & 10 eſcadrons Mr. Du Moulin, qui paſſa par Kolin, & couvrit Pardubitz & les magaſins. Le point principal alors étoit de gagner Kuttenberg : il n'y avoit point de temps à perdre, ſi l'on y vouloit devancer les ennemis. Quoique les troupes fuſſent fatiguées de trois marches conſécutives, il fut réſolu que par un effort on arriveroit le lendemain à Kuttenberg, ou que l'on forceroit le prince Charles au combat. Ni l'un ni l'autre n'arriva. Un brouillard épais qui dura depuis 6 heures du matin juſqu'à midi, fit perdre la moitié de cette journée, & quelque diligence qu'on fit dans la ſuite, il fut im-

poſſible d'arriver à la fin du jour plus loin qu'à Groſs-Gubel, où l'on dreſſa les tentes. L'armée avoit la ville de Kolin & l'Elbe à dos à la diſtance d'un demi-mille ; ſes deux ailes étoient appuyées à des villages ; une petite plaine étoit devant le front bornée par un bois touffu, où campoit le prince de Lorraine : ce prince ſe ſervit de l'avance que ſa poſition lui donnoit ſur celle des Pruſſiens, & dès le ſoir il envoya un gros détachement pour occuper la hauteur de Jean-Baptiſte, fort eſcarpée, & qui domine ſur tous les environs. Le roi auroit voulu ſe battre avant d'avoir conſommé ſes magaſins ; une affaire générale convenoit à ſes intérêts ; mais elle ne convenoit pas à ceux des Autrichiens, & ils l'évitèrent toujours ſoigneuſement. Tandis que le prince de Lorraine & Traun s'établiſſoient ſur la cime des rochers, Nadaſti vint ſe placer ſur la droite des Pruſſiens avec 6,000 Hongrois ; Guilan, avec un corps de la même force, ſe mit dans le bois qui bornoit le front de la plaine ; Trenck & Moratz ſe mirent ſur la gauche avec leurs troupes légères, pour reſſerrer l'armée dans ſon camp, & l'empêcher d'en ſortir pour aller fourrager. Il paroîtra peut-être étrange que les Pruſſiens n'aient rien tenté pour déloger ces corps de leur voiſinage ; mais ces corps avoient des défilés devant eux, & on ne pouvoit venir à eux qu'avec déſavantage. La

mauvaise nourriture des troupes, la misère & les fatigues qu'elles avoient souffertes, occasionnèrent un grand nombre de maladies ; il n'y avoit pas 100 hommes par régiment exempts de la dyssenterie ; les officiers n'étoient pas mieux ; les fourrages du camp étoient consommés ; on ne pouvoit avoir des vivres que de l'autre côté de l'Elbe ; la saison devenoit plus rude de jour en jour ; toutes ces raisons obligèrent à repasser l'Elbe à Kolin, & à cantonner les troupes pour conserver & rétablir les malades. L'armée décampa le 9 de novembre, & fit sa retraite en si bon ordre, que quand même le prince de Lorraine auroit voulu l'entamer, on auroit pu sur ce terrein engager avec avantage une affaire générale. Dix bataillons garnirent la ville de Kolin, postés derrière des murailles qui formoient un retranchement naturel ; on plaça les batteries sur des éminences plus près de la ville, d'où elles dominoient sur tout le terrein : Kolin & Pardubitz devenoient alors des postes importans, parce qu'ils assuroient la communication avec la Siléfie comme avec Prague. Entre ces deux têtes, on établit des postes le long de la rivière, & derrière cantonnoient les troupes. A peine les Prussiens eurent-ils passé l'Elbe, que les pandours attaquèrent Kolin ; mais ils y furent si mal reçus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. La nuit du 12, les grenadiers de la reine avec toutes

toutes les troupes Hongroiſes tentèrent une nouvelle attaque, & furent par-tout repouſſés vigoureuſement; ils y perdirent 300 ſoldats tués; Trenck, ce fameux pillard, y fut bleſſé. Le prince de Lorraine croyoit la campagne finie, & auroit voulu donner aux troupes un repos qu'elles avoient bien mérité par les fatigues qu'elles avoient eſſuyées en Alſace & en Bohème: la cour de Vienne penſa autrement, & elle donna des ordres exprès au prince de Lorraine de continuer les opérations. Le roi ſe flattoit de l'idée que l'ennemi prendroit ſes quartiers entre l'Elbe & la Saſawa; dans le deſſein où il étoit de tomber deſſus par Pardubitz & Kolin, & de nettoyer d'Autrichiens les cercles de Czaslau & de Chrudim. Il avoit pris ſon quartier à Turnow, proche de Pardubitz; celui du prince Léopold étoit peu éloigné de Kolin. L'ennemi fit dans ce temps-là des mouvemens qui ſembloient dénoter qu'il avoit quelque deſſein ſur Pardubitz; ce qui engagea ce prince à s'approcher davantage des quartiers de la gauche. Sur ces entrefaites, on intercepta des lettres de Vienne; elles annonçoient un grand deſſein, qui devoit s'exécuter le 18 de novembre. Le général d'Einſiedel, qui commandoit à Prague, mandoit que l'ennemi faiſoit travailler à des échelles dans tous les villages voiſins, & le général Naſſau avertiſſoit qu'il s'attendoit dans quelques jours à

être attaqué à Kolin ; il n'y avoit rien à craindre pour Pardubitz, où ſe trouvoit l'aîle gauche de l'armée.

De mille en mille le long de l'Elbe il y avoit des poſtes d'infanterie, & 40 eſcadrons de houſards étoient diſtribués entre deux, pour veiller aux patrouilles & ſur les moindres mouvemens des troupes de la reine. Par ces précautions, le roi devoit toujours être averti d'avance, au cas que l'ennemi tentât le paſſage de l'Elbe ; il n'y avoit donc proprement que la ville de Prague pour laquelle il y eût à appréhender. Le roi y envoya Mr. de Rottembourg avec ſes dragons & trois bataillons, pour en renforcer la garniſon. Ce jour critique, le 18, arriva enfin, & ne produiſit de la part de l'ennemi que beaucoup de marches & de contremarches ; le 19 parut plus déciſif. On entendit dès les 5 heures du matin des décharges du gros canon & un feu d'infanterie aſſez vif. Le roi envoya de tous côtés pour ſavoir où l'on tiroit ; tout le monde étoit dans la prévention que c'étoit quelque nouvelle tentative ſur Kolin. Les coups qu'on entendoit, ſe tiroient à la droite de l'armée, & comme le général Naſſau s'étoit attendu à quelque entrepriſe du prince de Lorraine ſur ſon poſte, & qu'on ne recevoit point d'autre nouvelle, on ajouta trop légérement foi à ces appareu-

ces. On demeura dans cette incertitude jusqu'à midi, qu'un officier de housards fit au roi le rapport, que pendant la nuit les troupes de la reine avoient fait des ponts auprès de Solnitz; que la négligence des patrouilles avoit été cause qu'on ne s'en étoit apperçu qu'à la pointe du jour; que le lieutenant-colonel de Wédel, dont le bataillon se trouvoit le plus proche, y avoit marché; que malgré le feu de 50 canons, il avoit repoussé trois fois les grenadiers Autrichiens; que pendant 5 heures il avoit disputé ce passage au prince de Lorraine; que les housards qu'il avoit envoyés à l'armée pour l'avertir de sa situation, ayant été tués en chemin par des ulans qui s'étoient glissés dans les bois voisins, faute de secours il s'étoit retiré en bon ordre par la forêt de Wischenjowitz pour rejoindre l'armée. Ce passage de l'Elbe étoit fâcheux, soit que la négligence des housards en fût cause ou non, & cette entreprise décidoit de toute la campagne. Le temps employé à se plaindre du destin auroit été perdu; on ne songea qu'à remédier au mal autant que les circonstances le permettoient. L'armée reçut d'abord ordre de se rassembler à Wischenjowitz, qui étoit au centre de ses cantonnemens; on ne laissa à Pardubitz que 3 bataillons sous les ordres du colonel Retzow. L'armée se trouva à son rendez-vous le soir, à 9 heures, campée

en front de bandière, à l'exception du corps de Mr. de Naſſau qui étoit à Kolin, & de 2 bataillons détachés, l'un à Brandeis & l'autre à Nienbourg. Le bataillon de Wédel perdit 2 officiers, & 100 hommes, tant morts que bleſſés, à l'affaire de Solnitz, qui ſera à jamais mémorable dans les faſtes pruſſiens. Cette belle action valut à Wédel le nom de Léonidas. Le prince de Lorraine, ſurpris qu'un ſeul bataillon Pruſſien lui eût diſputé pendant 5 heures le paſſage de l'Elbe, dit aux officiers qui l'accompagnoient: La reine ſeroit trop heureuſe ſi elle avoit dans ſon armée des officiers comme ce héros.

La ſituation critique où ſe trouvoient les affaires, porta le roi à raſſembler les principaux officiers de ſes troupes, pour délibérer avec eux ſur le parti qu'il y avoit à prendre. La queſtion rouloit ſur deux objets: marcheroit-on à Prague pour ſe maintenir dans ce royaume, ou évacueroit-on Prague & la Bohême pour ſe retirer en Siléſie. Chacun de ces partis avoit des inconvéniens. Le prince Léopold étoit d'avis de marcher à Prague, puiſqu'il y avoit encore quelqu'amas de farine à Leutmeritz, & qu'en abandonnant Prague, on ſeroit en même temps obligé d'abandonner la groſſe artillerie, que les chemins ne permettroient pas de traîner avec ſoi, outre le riſque

que la garniſon avoit à courir par une retraite, au moins de 30 milles, juſqu'à ce qu'elle pût regagner par Leutmeritz & la Luſace les frontières de la Siléſie. Le roi étoit du ſentiment qu'il falloit marcher en Siléſie, parce que c'étoit le parti le plus ſûr. Le projet de ſe maintenir à Prague donnoit à l'ennemi la facilité de couper à l'armée toute communication avec la Siléſie. Les Saxons en auroient fait autant ſur leurs frontières; de ſorte que cette armée auroit été ruinée avant le printemps, faute de vivres, de recrues, d'armes, de munitions de guerre, & de chevaux de remonte pour la cavalerie. D'ailleurs les communications fermées, d'où ſeroient venues les ſommes pour payer les troupes, acheter des magaſins, &c.? Comment le général de Marwitz avec 22,000 hommes pouvoit-il couvrir les deux Siléſies contre l'armée du prince de Lorraine? Ces raiſons décidèrent pour le retour en Siléſie, où l'armée trouvoit toutes les reſſources dont elle avoit beſoin pour ſe rétablir, où les places fortes étoient remplies de magaſins, le pays de ſubſiſtances, où l'on regagnoit la communication avec le Brandebourg, où enfin ni argent, ni chevaux, ni reſſources ne pouvoient manquer. Et pour prendre les choſes réellement telles qu'elles étoient, le roi ne faiſoit de perte en ſe retirant de la Bohème, que celle de ſa

groſſe artillerie. Tous les généraux ſe rangèrent de cet avis.

La réſolution qui avoit été priſe ſur le champ, devoit être exécutée de même. Le roi fit partir un homme de confiance & de reſſource, nommé Bulow, ſon aide-de-camp, pour porter à tous les corps détachés, ainſi qu'à la garniſon de Prague, l'ordre d'évacuer la Bohème. Mr. de Naſſau fut inſtruit de prendre le chemin de Chlumetz ou de Néchanitz pour rejoindre l'armée, tandis que le roi feroit vis-à-vis du prince de Lorraine les mouvemens les plus convenables pour faciliter cette jonction. Bulow fut aſſez heureux pour traverſer des détachemens de houſards ennemis, & pour porter ſes ordres à ceux auxquels il devoit les rendre. Ce parti devenoit d'autant plus néceſſaire, que la garniſon de Prague n'avoit de ſubſiſtances que pour ſix ſemaines, & que la faim l'auroit contrainte de ſe rendre, ſi l'on avoit attendu ce terme. Le 20. de novembre le roi s'approcha de Chlumetz, afin de ſeconder les mouvemens de Mr. de Naſſau; il demeura dans ce poſte, pour laiſſer à ce détachement le temps de gagner Bitſchow & Néchanitz. Le 22, l'armée ſe mit entre Pardubitz & Koenigsgrætz, au village de Woititz, qui couvroit le défilé de Néchanitz. Les malades & le bagage ſous une bonne

eſcorte, prirent les devans pour la Siléſie, afin d'alléger la marche des troupes. Mr. de Retzow évacua Pardubitz ; le 24, toute la cavalerie marcha à la rencontre de Mr. de Naſſau, & l'amena rejoindre l'armée. On fit défiler l'infanterie par Kœnigsgrætz, pour ſe cantonner dans les villages qui ſont en deça de l'Elbe. On reſta le 25 & le 26 dans cette poſition. Le 27, l'armée ſe partagea en trois colonnes, dont l'une prit le chemin du comté de Glatz ; la ſeconde, que le roi conduiſoit, paſſa par les gorges de Braunau ; & la troiſième, conduite par Mr. Du Moulin, enfila le chemin de Trautenau à Schatzlar. La première colonne ne fut point inquiétée dans ſa marche. La brigade de Truchſes, qui étoit à la ſeconde colonne, & qui en faiſoit l'arrière-garde, fut attaquée en paſſant le ruiſſeau de la Métau, proche du village de Pleſs. Truchſes s'amuſa mal-à-propos à eſcarmoucher avec les pandours, & il eut 40 hommes tant morts que bleſſés. Ce qui caractériſe bien l'eſprit hongrois, c'eſt qu'au milieu de cette eſcarmouche, quelques cochons ſe mirent à crier dans le village de Pleſs ; ce fut le ſignal de la trève, les pandours abandonnèrent les Pruſſiens, & coururent tous au village égorger des bêtes, qu'ils aimoient mieux manger que de ſe battre : il y a ſûrement dans l'hiſtoire peu d'exemples d'eſ-

carmouches auſſi vives, qui aient eu un dénouement auſſi groteſque. La colonne de Mr. Du Moulin fut attaquée au village d'Elſe, mais avec ſi peu de vigueur, que cela ne mérite aucune conſidération. La colonne où étoit le roi, arriva le 4 décembre à Tannhauſen; le vieux prince d'Anhalt y arriva preſque en même temps. Le prince Léopold étoit attaqué d'une maladie qui faiſoit craindre pour ſes jours. Le maréchal de Schwérin avoit pris de l'humeur, & quitta l'armée avant le retour en Siléſie. Le roi fut obligé de ſe rendre à Berlin, afin d'y prendre les arrangemens néceſſaires pour la campagne prochaine, & de préparer en même temps les voies à quelques négociations, que l'on pouvoit rendre plus vives, au cas que les circonſtances l'exigeaſſent. Voici ce qui arriva aux autres corps dans leur retraite. Mr. de Winterfeld ramena heureuſement ſon détachement de Leutmeritz en Siléſie; il fut harcelé en chemin, mais ſes bonnes diſpoſitions tinrent les Hongrois en reſpect. La garniſon de Prague ne ſuivit pas littéralement les ordres qu'elle avoit reçus. Mr. de Einſiedel devoit faire ſauter les ouvrages du Wiſcherad & de St-Laurent, il devoit faire crever les canons de la groſſe artillerie, & en brûler les affuts, jeter dans l'eau les fuſils, dont la garniſon de la reine avoit

été armée. Mr. de Einſiedel crut fauſſement que ce premier ordre ſeroit révoqué ; il en ſuſpendit l'exécution juſqu'au moment de ſon départ : il fut trop tard alors. Lorſqu'il vit que le moment d'évacuer la ville approchoit, il raſſembla tous les chevaux qu'il put trouver, pour amener avec lui 42 pièces de campagne autrichiennes, à la place du gros canon qu'il falloit abandonner. Ce fut le 26 de novembre que la garniſon ſortit de Prague. Mr. de Einſiedel avoit ſi mal pris ſes précautions, que ſes troupes défiloient encore par la porte St-Charles, que déjà 400 pandours s'étoient d'un autre côté introduits dans la ville. Ces Hongrois attaquèrent l'arrière-garde. Mr. de Rottembourg, qui s'y trouvoit, fit tirer ſur eux quelques canons chargés à mitraille, qui les continrent. Cette garniſon arriva le 30 à Leutmeritz. On s'y arrêta quelques jours, afin de s'y pourvoir de pain & de proviſions. Quand Mr. de Einſiedel arriva à Leipe, il apprit que les Saxons vouloient lui diſputer le chemin de la Siléſie ; car le prince de Lorraine n'avoit ſuivi le roi que juſqu'à Nachod, d'où il avoit pris la route de la Moravie, & les Saxons celle des cercles de Buntzlau & de Leutmeritz. Il y eut quelques eſcarmouches en chemin avec les troupes légères des ennemis, mais peu importantes. Comme il arriva

à Hochwald, bourg situé à deux milles de Friedland, & à trois des frontières de la Siléſie, il apperçut un gros corps, & apprit par des transfuges & des eſpions, que c'étoit une partie du corps Saxon aux ordres du chevalier de Saxe, auquel 2,000 grenadiers Autrichiens s'étoient joints. Mr. de Einſiedel, qui ne s'étoit jamais trouvé en pareil cas, perdit entiérement contenance; il fut long-temps indécis s'il attaqueroit ces Saxons qui s'étoient fait des retranchemens avec de la neige entaſſée, ou s'il traverſeroit la Luſace pour rentrer en Siléſie. Les ennemis avoient fait de ſi grands abatis ſur le chemin de Friedland, qu'il étoit devenu impraticable dans cette ſaiſon. Mr. de Rottembourg voyant que l'incertitude de Mr. de Einſiedel laiſſeroit périr les troupes de froid & de misère, fit reconnoître les chemins de la Luſace, & prit en même temps la réſolution d'attaquer le chevalier de Saxe, en ſe chargeant de l'événement. Un capitaine, nommé Cottwitz, Saxon de naiſſance, déſerta la nuit, & avertit le chevalier des deſſeins de Rottembourg. Rottembourg ſe voyant trahi, profita de la trahiſon même. Il ſe mit le lendemain de bon matin en marche par ſa gauche, & entra en Luſace. Les Saxons n'étoient occupés qu'à leur défenſe, & ils furent inſtruits en même temps qu'un gros corps Pruſſien, aux

ordres de Mr. de Naſſau, défiloit par la Siléſie pour leur tomber à dos ; ils étoient ſi occupés de ces nouvelles, que la garniſon de Prague leur échappa heureuſement. Mr. de Rottembourg cheminoit toujours ; un colonel Vitzthum, qui commandoit ſur la frontière de la Luſace, voulut s'oppoſer à ſon paſſage ; mais lorſqu'il vit le nombre des Pruſſiens auquel il auroit à faire, il ſe déſiſta de ſon oppoſition. Le général Saxon Arnheim, ſous les ordres duquel il étoit, envoya un autre officier pour interdire le paſſage aux Pruſſiens ; mais Rottembourg en l'accablant de politeſſe, pourſuivit ſa route, & arriva le 13 décembre aux frontières de la Siléſie, où ces troupes furent employées à former la chaîne des quartiers, depuis la Luſace juſqu'au comté de Glatz. Telle fut la fin de cette campagne, dont les préparatifs annonçoient de plus heureux ſuccès. Ce grand armement, qui devoit engloutir la Bohème, & même inonder l'Autriche, eut le ſort de cette flotte, nommée l'Invincible, que Philippe II d'Eſpagne mit en mer pour conquérir l'Angleterre.

Il faut convenir qu'il eſt plus difficile de faire la guerre en Bohème que par-tout ailleurs. Ce royaume eſt environné d'une chaîne de montagnes, qui en rendent l'entrée & la ſortie également dangereuſes. Prit-on même la

ville de Prague, il faudroit une armée pour la garder ; ce qui affoiblit trop le corps qui doit agir contre l'ennemi. On n'y peut aſſembler des magaſins qu'en hiver, où les habitans ſont contraints par la rigueur de la ſaiſon de demeurer dans leurs villages. Quelques contrées fertiles peuvent fournir des ſubſiſtances pour de grandes armées ; les fourrages ſecs & le fourrage verd ne ſauroient y manquer : mais d'autres cercles montueux & chargés de bois, ſont trop ſtériles pour qu'une armée y ſéjourne long-temps. D'ailleurs, on n'y trouve aucune place tenable, & ſi les Autrichiens veulent chaſſer l'ennemi de ce royaume ſans en venir à une bataille, ils ſont maîtres de l'affamer en lui coupant ſes communications, à quoi cette chaîne de montagnes, dont la Bohème eſt environnée, fournit tout ce qu'un officier intelligent peut déſirer en fait de gorges & de poſtes propres à intercepter les convois. Il n'y a qu'une ſeule méthode à ſuivre pour prendre ce royaume.

Aucun général ne commit plus de fautes que n'en fit le roi dans cette campagne. La première fut certainement de ne s'être pas pourvu de magaſins aſſez conſidérables, pour ſe ſoutenir au moins ſix mois en Bohème. On ſait que pour bâtir l'édifice d'une armée, il faut ſe ſouvenir que le ventre en eſt le fondement ; mais ce n'eſt pas tout. Il entre en Saxe, ſans ignorer que les

Saxons avoient accédé au traité de Worms : ou il falloit les forcer à changer de parti, ou il falloit les écraſer avant de mettre le pied en Bohème. Il fait le ſiège de Prague, & envoie un foible détachement à Béraun contre Mr. de Bathyani ; ſi les troupes n'avoient pas fait des prodiges de valeur, il auroit été cauſe de leur perte. Prague priſe, il étoit certainement de la bonne politique de marcher avec la moitié de l'armée droit à Mr. de Bathyani, de l'écraſer avant l'arrivée du prince de Lorraine ; & de prendre le magaſin de Pilſen, la perte duquel auroit empêché les Autrichiens de retourner en Bohème : ils auroient été obligés d'amaſſer de nouveau des ſubſiſtances, ce qui demande du temps ; de ſorte que cette campagne auroit été perdue pour eux. Si l'on ne s'y eſt pas pris avec aſſez de zèle pour remplir les magaſins Pruſſiens, il ne faut point l'imputer au roi, mais aux commis des vivres, qui ſe faiſoient payer les livraiſons, & laiſſoient les magaſins vuides. Mais comment ce prince eut-il la foibleſſe d'adopter le projet de campagne du maréchal de Belle-Isle, qui le mena à Tabor & à Budweis, lorſqu'il convenoit lui-même que ce projet n'étoit conforme ni aux conjonctures, ni à ſes intérêts, ni aux loix de la guerre ? Il n'eſt pas permis de pouſſer la condeſcendance auſſi loin. Cette faute en entraîna une foule d'autres à ſa ſuite. Enfin

étoit-il bien permis de mettre ſon armée en cantonnemens, l'ennemi ne campant qu'à une marche de ces quartiers ? Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. Mr. de Traun y joua le rôle de Sertorius, & le roi, celui de Pompée. La conduite de Mr. de Traun eſt un modèle de perfection, que tout militaire, qui aime ſon métier, doit étudier, pour l'imiter, s'il en a les talens. Le roi eſt convenu lui-même qu'il regardoit cette campagne comme ſon école dans l'art de la guerre, & Mr. de Traun comme ſon précepteur. La fortune eſt ſouvent plus funeſte aux princes que l'adverſité : la première les enivre de préſomption ; la ſeconde les rend circonſpects & modeſtes.

CHAPITRE X.

Les Autrichiens font une invaſion dans la haute Siléſie & dans le comté de Glatz ; ils ſont repouſſés par le Prince d'Anhalt & le Général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigues des François en Saxe. Autres négociations avec les François. Négociations avec les Anglois pour la paix : difficulté qu'y met le traité de Varſovie. L'Angleterre promet ſes bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le roi part pour la Siléſie. Le jeune Électeur de Bavière fait en 1745 *la paix de Fuſſen avec l'Autriche.*

A Peine le roi eut-il quitté l'armée, que les Autrichiens voulurent profiter de ce qu'ils appelloient la terreur des Pruſſiens. Ils entrèrent 1745.
dans la haute Siléſie & dans le comté de Glatz. Mr. de Marwitz, dont le corps cantonnoit aux environs de Troppau, ſe retira avant l'approche de l'ennemi à Ratibor, où il mourut. Le prince Thierry reconduiſit ce corps par Coſel & Brieg, pour joindre l'armée aux environs de Neiſſe. Mr. de Lehwald, qui commandoit dans le comté de Glatz, ſe retira de même vers la capitale, avant que l'ennemi

fût à portée. Ces retraites se firent sans perte, parce qu'en rétrogradant à propos, on fit manquer aux Autrichiens l'occasion d'en profiter. Le roi se vit alors obligé de retourner en Siléfie, pour prendre avec le vieux prince d'Anhalt des mesures capables de déranger les projets du prince de Lorraine. Le prince d'Anhalt amassa un gros corps auprès de Neisse. Le 7 janvier 1745, il passa la rivière & marcha droit à l'ennemi; ses troupes s'assembloient à la pointe du jour, & passoient les nuits en cantonnemens resserrés. A son approche, Traun abandonna le poste de Neustadt & reprit le chemin de la Moravie. Dans cette retraite, les Autrichiens couchèrent cinq jours sur la neige; il en périt beaucoup de froid; & beaucoup désertèrent. Le prince d'Anhalt ne put entamer qu'une partie de leur arrière-garde, sur laquelle il fit quelques prisonniers, après quoi il prit poste à Jægerndorff & à Troppau. Mr. de Nassau, avec un corps de 6,000 hommes, nettoya la haute Siléfie, vers Ratibor & de l'autre côté de l'Oder, des Hongrois qui l'infestoient; Mr. de Lehwald, avec un nombre pareil de troupes, revint à Glatz, pour chasser de ce comté les Autrichiens qui vouloient s'y établir. Nassau délogea sans peine les Hongrois de Troppau, & fondit brusquement sur Oderberg, & delà sur Ratibor, dès que Mr. de Traun fut

de

de retour en Moravie : 3,000 ennemis furent ſurpris dans Ratibor ; les Hongrois ayant vainement tenté de s'ouvrir un paſſage à la pointe de l'épée, voulurent ſe ſauver par le pont de l'Oder ; mais la foule qui ſe preſſoit d'y paſſer, le fit rompre ; en même temps les Pruſſiens forcèrent la ville, & ce qu'ils ne paſsèrent pas au fil de l'épée, ſe noya ou fut pris. Un autre corps Hongrois, commandé par le général Caroli, n'attendit pas l'approche de Mr. de Naſſau, & ſe retira de Pleſſe dans la principauté de Teſchen. Dans ce temps là Mr. de Lehwald s'avançoit vers Wenzel-Wallis, qui s'étoit porté ſur Habelſchwerd. Cette ville eſt ſituée dans une vallée qui confine à la Moravie. Lehwald entra par Johannesberg, dans le pays de Glatz, & ſe trouva bientôt vis-à-vis des ennemis, poſtés dans un terrein avantageux auprès du village de Plomnitz ; devant leur front ſerpentoit un ruiſſeau, dont les bords en bien des endroits étoient d'un accès difficile. Rien n'arrêta Mr. de Lehwald ; il attaqua les Autrichiens, les troupes ſurmontèrent tous les obſtacles, elles franchirent le ruiſſeau, gravirent la montagne, & fondirent ſi bruſquement & avec tant d'audace ſur l'ennemi, qu'ils le chaſsèrent de ſon poſte. Les Autrichiens tentèrent de ſe reformer dans un bois qui étoit derrière le champ de bataille ; mais ils en furent empêchés par 13 Fév. 1745.

les grenadiers Prussiens, qui les poursuivirent la baïonnette au bout du fusil. Derrière ce bois il y avoit une petite plaine, puis un taillis, dont l'ennemi tenta pour la seconde fois de profiter; mais on l'attaqua si impétueusement, que la confusion devint entière & la fuite générale. Lehwald n'avoit que 400 housards, qu'on crut suffire dans un pays montueux & difficile; s'il avoit eu plus de cavalerie, peu d'ennemis auroient échappé. Ce corps, qui s'enfuit en Bohème, perdit 900 hommes à cette affaire. Les Prussiens prirent trois canons, & firent 100 hommes prisonniers; il ne leur en coûta que 30 soldats tant morts que blessés. On regretta beaucoup le brave colonel Gaudi, officier de réputation; il avoit rendu un service important au feu roi au siège de Stralsund; il indiqua un passage par lequel on se rendit maître du retranchement des Suédois, en le tournant du côté de la mer, qui alors étoit basse. Tant de succès aussi rapides encouragèrent les Prussiens, & ôtèrent aux troupes de la reine l'envie de prolonger davantage cette campagne. Chacun retourna de son côté dans les quartiers d'hiver, & demeura tranquille chez soi.

La fortune avoit encore marqué sa faveur aux Prussiens, par la naissance d'un fils dont la princesse de Prusse étoit accouchée; ce qui assuroit la succession à la branche régnante,

Le 25 septemb. 1744.

qui jusqu'alors ne s'étoit étendue qu'aux trois frères du roi. A Berlin, la cour attendoit l'arrivée du maréchal de Belle-Isle, que Louis XV envoyoit à ses alliés, pour concerter avec eux les mesures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Le maréchal s'étoit rendu à Munich, delà à Caffel, où il fut averti d'éviter, pour se rendre à Berlin, le chemin par le pays de Hanovre. On lui indiqua une route plus sûre qui menoit par le Eichsfeld à Halberstadt. Le maréchal, imbu de son caractère d'ambassadeur & du titre de prince d'Allemagne, rejeta cet avis, & par une suite de cet aveuglement, prit le chemin ordinaire. A peine arrive-t-il à Elbingerode, que des dragons Hanovriens l'arrêtent; il a la présence d'esprit de déchirer tous ses papiers. On le mène en triomphe à Hanovre; où le conseil s'applaudit d'avoir pris un maréchal de France, l'homme de confiance de la ligue de Francfort, enfin un homme qui jouoit un si grand rôle en Europe: il est transféré en Angleterre; on lui donne pour prison le château de Windsor, où il reste quelques mois, & il n'est échangé qu'après la bataille de Fontenoy. La fierté du roi de France souffroit de l'affront que les Hanovriens lui faisoient dans la personne de son ambassadeur. On disoit à Versailles que les Hanovriens avoient manqué dans cette occasion au respect dû à la majesté

impériale & au droit des gens, en arrêtant ſur les grands chemins, & comme un voleur, un homme revêtu d'un caractère public. On diſoit à Londres, qu'après la déclaration de guerre, tout officier François qui paſſoit ſans paſſeport ſur les terres du roi d'Angleterre, pouvoit être arrêté de bon droit: qu'on regardoit le maréchal de Belle-Isle comme officier & non comme ambaſſadeur, ce caractère n'étant point indélébile, & n'étant valable qu'à la cour où le miniſtre eſt accrédité. Il n'y avoit proprement que la vengeance du roi d'Angleterre d'intéreſſée à l'humiliation du maréchal de Belle-Isle. George le regardoit comme l'auteur de la guerre d'Allemagne, comme un homme qui l'avoit forcé à donner ſa voix à l'empereur Charles VII, & qui l'avoit contraint en 1741 d'accepter la neutralité, lorſque le maréchal de Maillebois menaçoit l'électorat de Hanovre. Le maréchal de Belle-Isle étoit donc regardé comme l'ennemi juré de la maiſon de Brunswick. A ces déſagrémens publics qu'eſſuyoit Louis XV, il s'en joignoit de particuliers. La ducheſſe de Châteauroux, exilée de Metz, mourut de douleur d'avoir eſſuyé un traitement ſi rigoureux. La convaleſcence du roi réveilla ſes premiers feux; l'amour que la religion avoit offenſé, s'en vengea à ſon tour, en ranimant plus vivement

que jamais dans le cœur du roi sa passion pour sa maîtresse. Dans le temps qu'on négocioit son retour, il apprend qu'elle est morte. Jamais Sacrement ne causa tant de remords que celui que Louis XV avoit reçu à Metz ; il se reprocha la mort d'une personne qu'il avoit tendrement aimée ; des désirs qu'il ne pouvoit plus satisfaire, & des regrets inutiles émurent si violemment sa sensibilité, qu'il se retira pour quelque temps du monde. La maladie de ce prince, funeste à ses alliés & à sa maîtresse, lui procura au moins la satisfaction la plus douce qu'un souverain puisse avoir, celle d'obtenir le nom de Louis le Bien-Aimé, désignation préférable au titre de Saint & de Grand, que la flatterie & rarement la vérité donne aux rois.

Si le roi de France éprouvoit des contre-temps, la Prusse étoit exposée à des malheurs plus réels, depuis la fâcheuse campagne de 1744 en Bohême : d'auxiliaire elle étoit devenue partie belligérante, & le théâtre de la guerre, qui avoit été en Alsace, s'étoit transporté sur les frontières de la Silésie. La mauvaise volonté des Saxons s'étoit manifestée assez ouvertement pour qu'on pût prévoir que si cela dépendoit d'eux, ils tâcheroient d'attirer la guerre au cœur des anciens états Prussiens. Il falloit, pour résister à ces ennemis, des dépenses exorbitantes ; & avec cela même il

auroit été presque impossible d'éviter la ruine du plat pays. Ces considérations faisoient envisager la paix comme l'unique moyen de se tirer d'une situation aussi critique. La France s'étoit engagée d'assister efficacement les Prussiens. Le roi écrivit une lettre pathétique à Louis XV, pour lui rappeller ses engagemens ; il parut par sa réponse qu'il étoit aussi froid pour l'intérêt de ses alliés que sensible aux siens propres ; cependant la guerre de Bohème ne s'étoit faite que pour sauver l'Alsace.

Il ne manquoit plus pour embrouiller davantage la politique des puissances Européennes, que la mort de l'empereur Charles VII. Ce prince décéda le 18 janvier de l'année 1745. Il ponssa la bienfaisance à l'excès, & la libéralité à un tel point, qu'il fut réduit lui-même à l'indigence : il perdit deux fois ses états, & sans sa mort, qui prévint les malheurs qui l'attendoient, il seroit sorti pour la troisième fois de sa capitale en fugitif. Ce fut là le moment de la dissolution de la ligue de Francfort, à laquelle les François avoient déjà porté atteinte, en ne remplissant aucun des articles de cette alliance. Le nom de l'empereur avoit légitimé l'association des princes qui avoient pris sa défense ; toutes leurs démarches avoient été conformes aux loix de l'Empire ; dès qu'il ne fut plus, l'objet de cette liaison étoit détruit. Les princes de l'Empire

n'avoient plus un but commun, & les mêmes intérêts ne les attachoient plus à ceux de la Pruſſe. Il étoit facile de prévoir que la nouvelle maiſon d'Autriche tenteroit l'impoſſible pour faire rentrer dans ſa maiſon la couronne impériale. A Verſailles on regardoit en ſecret la mort de l'empereur comme un heureux dénouement, qui alloit terminer les embarras de la France. On étoit las de lui payer des ſubſides conſidérables, & l'on ſe flattoit de faire avec la reine de Hongrie un troc de la couronne impériale contre une bonne paix. Ce qui donnoit le plus d'avantage à la cour de Vienne pour l'élection, c'étoit que le tiers des électeurs étoit aux gages du roi d'Angleterre, & que l'électeur de Mayence, dont l'influence avoit du poids dans les délibérations de l'Empire, étoit dévoué à la reine de Hongrie. De plus, quel candidat pouvoit-on oppoſer au grand-duc de Toſcane? L'électeur Palatin étoit trop foible, le jeune électeur de Bavière n'avoit point encore l'âge preſcrit par la bulle d'or pour être éligible. Le trône impérial étoit regardé comme incompatible avec celui de la Pologne; ce qui ſembloit exclure l'électeur de Saxe; il ne reſtoit donc que le grand-duc de Toſcane, ſoutenu par les armées de la reine de Hongrie, par l'argent des Anglois, & par les intrigues du clergé. La cour de Verſailles ſentoit les difficultés qu'elle ren-

contreroit cette fois à exclure le grand-duc du trône ; elle voulut cependant lui ſuſciter des rivaux, pour rendre les conditions de ſon accommodement plus avantageuſes. Le comte de Saxe contribua le plus à faire tomber le choix de la cour ſur Auguſte III, roi de Pologne. Mr. d'Argenſon ſaiſit vivement cette idée, dans la vue de brouiller par cette rivalité le roi de Pologne & la reine de Hongrie : il ne crut trouver d'oppoſition à l'exécution de ce projet, que de la part de la Pruſſe, étant exactement informé des ſujets de mécontentement qui ſubſiſtoient entre ces deux princes.

En effet, le roi de Pologne n'avoit rien négligé pour rendre le roi de Pruſſe irréconciliable. Dès le commencement de l'année 1744, Auguſte avoit eſſayé de faire accéder la république de Pologne à l'alliance qu'il venoit de conclure avec la maiſon d'Autriche, & qui n'étoit proprement qu'un renouvellement de garantie de la Pragmatique-Sanction. Il repréſenta à la diète de Varſovie la néceſſité d'augmenter l'armée de la couronne de 20,000 hommes, pour réſiſter aux deſſeins d'un voiſin ambitieux, qui alloit incontinent fondre ſur la république : il conclut une alliance offenſive & défenſive avec la Ruſſie ; tout le monde ſe diſoit à l'oreille que c'étoit contre la Pruſſe. Le roi de Pologne ayant paſſé par la Siléſie pour ſe rendre à la diète de Po-

logne, il n'y eut point d'impostures qu'il ne débitât, tant à Varsovie qu'aux autres cours de l'Europe, sur le peu d'égards qu'on avoit eus pour sa famille & pour sa personne, quoique tous les respects qu'on doit aux têtes couronnées lui eussent été rendus. Le passage des troupes Prussiennes par la Saxe fit crier encore plus fort : on leur alléguoit comme exemple pareil, qu'en l'année 1711 les Saxons avoient passé par le Brandebourg pour attaquer les Suédois ; ils trouvoient ces exemples bons pour eux & mauvais pour les autres. On avoit offert au roi de Pologne d'avoir soin de ses intérêts, de marier la princesse Marianne sa fille au fils de l'empereur. Les ministres François & Prussiens n'épargnèrent pas même des offres considérables pour gagner le comte de ***, & pour lui persuader de prendre le parti de l'empereur : le tout en vain. La place étoit déjà prise & occupée par les Anglois, les Autrichiens & les Russes. Tant de traits de mauvaise volonté de la part des Saxons, n'empêchèrent pas qu'avant la guerre, le roi ne permît à 6 régimens qu'ils avoient en Pologne, de traverser la Silésie pour se rendre en Lusace.

Selon le traité du roi de Pologne avec la reine de Hongrie, il ne devoit en cas de guerre lui fournir que 6,000 hommes. Dès que les Prussiens furent en Bohême, 22,000 Saxons

se joignirent aux Autrichiens, & la Saxe interdit aux Prussiens le passage des vivres & des munitions de guerre ; cela étoit équivalent à une déclaration de guerre dans les formes. Le roi de Prusse crut devoir avertir ces voisins si acharnés contre lui, des mauvaises affaires qu'ils alloient s'attirer à eux-mêmes : cette déclaration, peut-être faite à contre-temps, révolta leur amour-propre, & augmenta encore la haine qu'ils avoient pour les Prussiens. Lorsque ceux-ci abandonnèrent la Bohême, le comte de *** attribua leur malheur à son habileté ; il dit que la reine de Hongrie devoit la Bohême à la valeur des troupes Saxonnes, & se vanta d'en avoir chassé les Prussiens.

De ***, non content de ces fanfaronnades, avoit sur-tout à cœur de brouiller le roi de Prusse avec la république de Pologne. Il faut se rappeller qu'il y a une loi sévère dans cette république contre ceux qui corrompent un membre de la diète. De ***, à force de récompenses, engagea un staroste, nommé Wilczewsky, à déclarer en pleine diète, que le ministre Prussien l'avoit corrompu, moyennant la somme de 5,000 ducats ; ce qu'il fit d'un air repentant, & d'un ton de vérité qui auroit pu séduire ; mais il fut sévérement examiné & confondu par ses propres dépositions. La diète de Grodno fut rompue incontinent, après qu'elle eut rejeté l'alliance de

l'Autriche & l'augmentation de l'armée. La Pologne fourmilloit alors de mécontens, comme c'eſt l'ordinaire dans les états républicains, où la liberté ne ſubſiſte que par les partis différens qui contiennent alternativement l'ambition des factions contraires. Ces mécontens offrirent au roi de Pruſſe de faire une confédération contre les Czartorinsky, les Potocky, ou proprement contre Auguſte III. C'auroit été le moyen de ſuſciter bien des embarras au roi de Pologne; mais le roi de Pruſſe, qui loin de vouloir attiſer le feu de la guerre, déſiroit de l'éteindre, eut aſſez de modération pour conſeiller à ces Palatins de ne point troubler la tranquillité de leur patrie; il fit même offrir à ce prince qui l'avoit ſi vivement offenſé, & qui vouloit retourner en Saxe, toutes les ſûretés qu'il pouvoit ſouhaiter pour ſon paſſage par la Siléſie. Les refus d'Auguſte III ne ſe reſſentirent pas de la politeſſe qui régnoit autrefois à ſa cour; il prit le chemin de la Moravie, province dont il méditoit la conquête en 1742. Il s'aboucha avec l'empereur à Olmutz, d'où il pourſuivit ſon chemin par Prague pour ſe rendre à Dresde. De*** & ſon épouſe ſe rendirent à Vienne, où ils recueillirent les fruits de leur politique.

Dès que de*** fut de retour à Dresde, il expédia ſon premier commis, ſon homme de confiance, un certain Saul, à la cour de

Vienne, pour régler avec Bartenſtein, miniſtre de la reine, le partage de la Siléſie. Ce fut un article ſecret, qu'on ajouta au traité de Varſovie. On promettoit au roi de Pologne la principauté de Glogau & celle de Sagan; il s'engageoit à faire agir offenſivement ſes troupes en Siléſie, à renoncer à ſes prétentions à la couronne impériale, & à donner ſa voix au grand-duc de Toſcane; il offroit de plus de porter ſon corps d'auxiliaires à 30,000 hommes. On diffère ſur les avantages que la reine de Hongrie promit au roi de Pologne; quelques perſonnes prétendent que la cour de Vienne ſe chargea ſimplement d'avoir ſoin de ſes intérêts à la pacification générale; & qu'elle promit au comte de * * * la principauté de Teſchen avec la dignité de prince de l'Empire. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas naturel que le roi ait été ſéduit par ces dernières conditions: la vraiſemblance donne du poids au partage de la Siléſie ſtipulé par le traité; & ce qui augmente les apparences, c'eſt que le comte de St-Séverin, qui étoit pour lors ambaſſadeur de France en Pologne, crut avoir découvert cette particularité, dont le bruit étoit aſſez généralement répandu.

Tant de traités entre la cour de Vienne & celle de Dresde, augmentoient les ombrages que la Pruſſe en devoit prendre. Le temps

d'ouvrir la campagne approchoit. Cagnoni, chargé des affaires de la Pruſſe à Dresde, reçut ordre de faire expliquer le comte de *** ſur l'uſage auquel il deſtinoit les troupes Saxonnes qui étoient en Bohème, & en un mot, de tirer de lui une déclaration cathégorique, ſi ces troupes attaqueroient les provinces de la domination Pruſſienne ou non. De *** battit la campagne, & crut diſſimuler ſes intentions, qui étoient connues à toute l'Europe. Ces deux cours étoient en ces termes, lorſque la France fit propoſer au roi de mettre la couronne impériale ſur la tête d'un ennemi qui l'avoit ſi griévement offenſé. Si ce prince n'avoit conſulté que ſon reſſentiment, il auroit rejeté bien loin une ſemblable propoſition. Il prit un parti plus modéré. La ſaine politique demandoit qu'il employât tous les moyens poſſibles de déſunir deux cours qui s'étoient liguées contre lui : au cas que le titre d'empereur flattât le roi de Pologne, ſes prétentions & celles de la reine de Hongrie devoient les rendre irréconciliables ; alors le roi avoit beau jeu, car en s'accommodant avec la maiſon d'Autriche, il pouvoit fruſtrer Auguſte III du trône qu'il briguoit. Mais ce qui rendoit ce projet de la France impoſſible dans l'exécution, c'eſt que la couronne impériale & celle de Pologne, ne pouvant pas ſe réunir ſur la même

rête, il auroit fallu préalablement qu'Auguſte abdiquât celle de Pologne, ce qui ne lui étoit pas permis ſelon les loix de ce royaume. Le roi de Pruſſe ne fit donc point le difficile, ſe prêtant à tout ce que la France exigeoit de lui pour travailler conjointement avec elle à ce projet chimérique. Mr. le chevalier de Court avoit été chargé de cette négociation à Berlin : il s'étoit attendu à trouver de la part du roi, plus de réſiſtance à conſentir à l'élévation de ſon ennemi, & il regarda ſon conſentement comme une marque de la condeſcendance de ce prince pour ſa cour.

Mais le roi n'eut pas lieu d'être auſſi ſatisfait des plans que ce miniſtre propoſoit pour la campagne prochaine. Malgré ſes paroles emmiellées, on s'appercevoit que le deſſein de la France n'étoit point de faire des efforts en faveur de ſes alliés. On ne vouloit prendre aucun arrangement pour les ſubſiſtances de l'armée de Bavière ; on vouloit différer le plus que l'on pourroit l'ouverture de la campagne. Les Allemands devoient aſſiéger Paſſau, les François Ingolſtadt, & perſonne ne penſoit aux entrepriſes que les Autrichiens pouvoient tenter dans cet intervalle. L'armée de Mr. de Maillebois s'étoit retirée de la Lahn derrière le Mein ; les François vouloient la renforcer & la laiſſer dans l'inaction.

Les principales forces de cette monarchie devoient se porter en Flandre, où Louis XV avoit résolu de faire une seconde campagne ; & la diversion dans le pays de Hanovre, stipulée par le traité de Versailles, fut absolument rejetée alors par le ministère. Après que le roi eut épuisé toutes les raisons qui auroient pu faire changer de sentiment le ministre de France, il dressa une espèce de mémoire, qu'il envoya à Louis XV, dans lequel les opérations militaires des armées étoient adaptées aux vues politiques des deux cours, & leurs mouvemens compassés d'après la situation actuelle où elles se trouvoient, d'après les conjonctures présentes, & la possibilité de l'exécution. Il y étoit proposé de porter l'armée de Maillebois au-delà de la Lahn, entre la Franconie, la Westphalie & le bas Rhin, afin de brider l'électeur de Hanovre par ce voisinage, & de l'empêcher d'envoyer des secours en Bohême pour favoriser l'élection du grand-duc. Cette armée servoit de plus à tenir tous ces cercles en respect, de même qu'à protéger l'électeur Palatin, le landgrave de Hesse, & tous les alliés du défunt empereur. Quand même ce moyen n'auroit pas été suffisant pour exclure entiérement le grand-duc du trône impérial, il rendoit toujours les François maîtres de traîner en longueur cette élection, & qui gagne

du temps, a tout gagné. Le roi inſiſtoit également pour qu'on pourvût l'armée de Bavière de ſubſiſtances, ainſi que d'un bon général, & qu'elle s'aſſemblât auſſi-tôt que les Autrichiens commenceroient à ſe remuer dans leurs quartiers, afin que les Pruſſiens & les Bavarois fiſſent leurs efforts en même temps contre leurs communs ennemis. Il avertiſſoit auſſi ſes alliés, que la campagne de 1744 l'ayant fait revenir de la maxime de pourſuivre avec ardeur ſa pointe, il ne s'enfonceroit plus dans le pays de la reine, qu'autant qu'il pourroit être ſuivi de ſes ſubſiſtances ; qu'ayant les Autrichiens & les Saxons ſur les bras, étant de plus menacé des Ruſſes, il avoit beſoin de redoubler de prudence ; & que ſi les François ne prenoient pas de bonnes meſures pour traverſer l'élection impériale, il ſe trouveroit néceſſité à faire ſa paix avec la reine de Hongrie. Les François envoyèrent ſur cela Mr. de Valori à Dresde, pour perſuader au roi de Pologne de briguer le trône impérial ; mais le traité de Varſovie, l'aſcendant des Ruſſes à cette cour, & les guinées angloiſes lioient les mains aux Saxons.

Ce prélude confirmoit la cour de Berlin dans l'opinion que le grand-duc deviendroit empereur, que l'armée des alliés ſeroit malheureuſe en Bavière, que les François n'auroient

roient à cœur que leur campagne de Flandre, & que leurs alliés feroient ſagement de penſer à eux-mêmes. Il auroit été à ſouhaiter qu'on eût pu parvenir à pacifier tous ces troubles, afin de prévenir une effuſion de ſang inutile ; mais les tiſons de la diſcorde jetoient de nouvelles étincelles ſur toute l'Europe, & la bourſe des grandes puiſſances n'étoit pas encore épuiſée. Les Pruſſiens entamèrent à tout haſard une négociation avec les Anglois ; ils ſe fondoient ſur l'eſpérance de trouver alors les eſprits plus enclins à la paix, & ſur une révolution qui venoit d'arriver dans le miniſtère anglois. Depuis que le lord Carteret avoit fait le traité de Worms, la nation Angloiſe avoit changé de diſpoſitions à ſon égard. On lui reprochoit d'être emporté & fougueux, & d'outrer tout par un effet de ſa vivacité. Un mécontentement général obligea le roi à renvoyer un miniſtre qui étoit entré dans toutes ſes vues, & qui couvroit ſous l'apparence de l'intérêt national, tous les pas que George faiſoit en faveur de ſon électorat ; ce prince eut la mortification de ne pas pouvoir diſpoſer des ſceaux, & fut obligé de les remettre au duc de Newcaſtle. Le lord Harrington devint miniſtre ; le peuple appella ce nouveau conſeil, la faction des Pelhams, parce que ceux qui le compoſoient, étoient de cette famille. Ces

nouveaux ministres écartèrent toutes les créatures de Carteret ; mais ils ne pouvoient rompre les traités qu'il avoit conclus, ni changer subitement le mouvement impulsif qu'il avoit donné aux affaires générales de l'Europe. Carteret étoit faux, sans garder les ménagemens que les caractères les plus malhonnêtes emploient pour déguiser leurs vices. Harrington avoit la réputation d'homme de probité ; plus timide que son prédécesseur, il réparoit ce défaut par toutes les qualités d'une ame bien née. Prévenu par le caractère personnel du ministre, on tenta par son moyen de trouver quelqu'acheminement à la paix générale. Voici quelques idées esquissées qu'on lui communiqua : On pourvoira Dom Philippe d'un établissement en Italie ; la France gardera de ses conquêtes, Ypres & Furnes, moyennant quoi l'Espagne prolongera pour 20 années, ou plus, la contrebande des Anglois ; tous les alliés reconnoîtront empereur le grand-duc de Toscane ; la Prusse demeurera en possession de la Silésie, selon la teneur du traité de Breslau. Les ministres Anglois déclinèrent la négociation sur ces articles ; c'est que le roi désiroit la continuation de la guerre, & qu'il contrecarra toutes les mesures des Pelhams pour la terminer. La cause de ces refus obstinés fut enfin découverte à La Haye. Le plus beau génie, & en même temps

l'homme le plus éloquent de l'Angleterre, le lord Chesterfield, étoit alors ambassadeur en Hollande; il ne cacha point au comte de Podewils, ministre de Prusse auprès des États Généraux, que le traité de Varsovie mettoit des entraves à la bonne volonté des Pelhams; que par conséquent le roi de Prusse ne pouvoit point se flatter de réussir par des négociations, mais devoit s'opposer vigoureusement aux desseins de ses ennemis, qui tramoient sa perte. Cela n'empêcha pas que les fréquentes insinuations du ministre Prussien à Londres, ne conciliassent entiérement au roi de Prusse l'affection du nouveau ministère, qui fit assurer ce prince qu'il n'attendoit que les occasions pour le servir. Le conseil de milord Chesterfield étoit le meilleur qu'on pût suivre.

On continua de négocier, mais l'attention principale du roi se tourna sur tous les objets qui pouvoient lui assurer d'heureux succès pour la campagne prochaine. Un des plus importants sans doute étoit de former en Silésie de gros magasins; rien ne fut épargné pour les rendre considérables. On fit des efforts pour recompléter les troupes. Le soldat étoit largement entretenu dans les quartiers d'hiver, la cavalerie étoit remontée & complète; plus de 6,000,000 furent tirés du trésor pour fournir à tant de frais; outre cela les états avancèrent à titre d'emprunt

1,500,000 écus. Toutes ces ſommes furent dépenſées pour que le roi pût réparer en 1745 les fautes qu'il avoit faites en Bohème en 1744. Après avoir mis la dernière main à ces préparatifs, le roi partit de Berlin pour ſe rendre en Siléſie.

15 Mars.

Il apprit en chemin que l'électeur de Bavière avoit ſigné avec la reine de Hongrie le traité de Fuſſen. Voici comment cette paix fut amenée. Immédiatement après la mort de l'empereur, Seckendorff s'étoit démis du commandement de l'armée; mais il en avoit ſi mal diſpoſé les quartiers, que ces troupes étoient toutes éparpillées; le terrein qu'elles occupoient étoit trop vaſte. Les Autrichiens, maîtres des places fortes & du cours du Danube, voyoient de quelle importance il étoit pour eux de finir d'un côté, avant de commencer leurs opérations d'un autre, & jugèrent par la poſition des Bavarois & de leurs alliés, qu'ils en auroient bon marché. Mr. de Bathyani prévint ſes ennemis, qui étoient trois fois plus forts que lui, mais qui ne vouloient ſe raſſembler qu'à la fin de mai. A la tête de 12,000 hommes, qui faiſoient toutes ſes forces, il paroît entre Braunau & Scharding, fond ſur les quartiers diſperſés des alliés, & leur prend Pfarrkirchen, Wilshofen & Landshut, avec le peu de magaſins que les Bavarois y avoient amaſſés; en même temps qu'un autre détache-

ment d'Autrichiens paſſe le Danube à Deckendorff, coupe les Heſſois des Bavarois, les oblige à paſſer l'Inn, enſuite à mettre les armes bas, & chaſſe les Bavarois fugitifs au-delà de Munich. Le jeune électeur, à peine ſouverain, eſt obligé de quitter ſa capitale à l'exemple de ſon père & de ſon grand-père; il ſe retire à Augsbourg. Mr. de Ségur, avec les François & les Palatins qu'il avoit ſous ſon commandement, n'éprouva pas un ſort plus favorable: il fut battu en ſe retirant auprès de Pfaffenhofen; les Autrichiens occupèrent en même temps le pont du Rhin, ce qui le mit dans la néceſſité de gagner Donawert avant l'ennemi. Tandis que les Bavarois, fuyant comme un troupeau ſans berger, ſe ſauvoient à Friedberg, Seckendorff reparut à la cour de l'électeur de Bavière dans ce bouleverſement total, non point comme un héros qui trouve des reſſources dans ſon génie lorſque le vil peuple déſeſpère, mais comme une créature de la cour de Vienne, & avec l'intention de ſéduire un jeune prince ſans expérience & accablé de malheurs. Les François avoient déjà dès la campagne précédente, ſoupçonné ce maréchal de s'être laiſſé corrompre, parce qu'en Alſace il n'avoit pas agi contre les Autrichiens conformément à ce qu'on devoit attendre de lui; on l'avoit trouvé ſans énergie lorſqu'il attaquoit l'ennemi, & mou dans la pourſuite lorſqu'il

pouvoit le détruire. On l'accuſoit d'avoir exprès ſéparé les quartiers des alliés, pour les livrer pieds & poings liés à leurs ennemis. On avançoit même qu'il avoit reçu de la reine de Hongrie 300,000 florins des arrérages qui lui étoient dûs par l'empereur Charles VI, pour décider l'électeur de Bavière à faire ſa paix. Il y a apparence que la cour de Vienne lui avoit fait entrevoir des avantages ; on pouvoit lui avoir promis cette ſomme ; mais alors la cour de Vienne n'étoit guère en état de l'acquitter. Ce qui dépoſe le plus contre lui, ce ſont les mouvemens qu'il ſe donna pour accélérer ce traité de Fuſſen. Il produiſit de fauſſes pièces au jeune électeur ; il lui montra des lettres ſuppoſées du roi de Pruſſe, dans leſquelles celui-ci lui faiſoit part de la paix qu'il alloit conclure avec la reine de Hongrie ; il releva des avantages imaginaires que les armes de cette princeſſe avoient remportés en Flandre & en Italie ; enfin il le conjura de terminer ſes différends avec elle, pour éviter ſa ruine totale. L'électeur, jeune & ſans expérience, ſe laiſſa entraîner par les créatures de la cour de Vienne, dont Seckendorff l'avoit environné. L'empereur ſon père lui avoit dit en mourant : » N'oubliez jamais les ſervices que le » roi de France & le roi de Pruſſe vous ont » rendus, & ne les payez pas d'ingratitude ». Ces paroles, qu'il avoit dans l'eſprit, rendirent

un moment sa plume immobile entre ses doigts ; mais l'abyme où il se trouvoit, les impostures de Seckendorff, & l'espérance d'une meilleure fortune, le déterminèrent à signer le traité de Fussen le 22 avril de l'année 1745. Par ce traité, la reine de Hongrie renonça à tout dédommagement, & promit de rétablir l'électeur dans la possession entière de ses états ; de son côté, l'électeur renonça pour lui & pour sa postérité, à toutes les prétentions que la maison de Bavière avoit aux états de la maison d'Autriche ; il adhéra à l'activité de la voix de Bohème, & engagea la sienne pour l'élection du grand-duc à la dignité impériale ; il promit de plus de renvoyer ses auxiliaires, à condition qu'ils ne seroient point inquiétés dans leur retraite, & que la reine de Hongrie s'engageroit à ne plus tirer de contributions de la Bavière. Ces derniers articles furent si mal observés par les Autrichiens, qu'ils désarmèrent les Hessois, & les menèrent comme prisonniers en Hongrie, & que sous prétexte d'arrérages, ils tirèrent encore de grosses contributions de la Bavière. C'est ainsi que finit la ligue de Francfort, & que les Autrichiens firent voir, que lorsqu'ils sont soutenus par sa prospérité, rien n'est plus dur que le joug qu'ils imposent. Mais quel spectacle plus instructif pour les *bisognosi di gloria*, & pour les politiques qui se flattent de déterminer les futurs

contingens ; que le résumé de ce qui arrive au commencement de cette année ? L'empereur décède, son fils fait la paix avec la reine de Hongrie, le grand-duc de Toscane va devenir empereur, le traité de Varsovie ligue la moitié de l'Europe contre la Prusse, l'argent prussien retient la Russie dans l'inaction ; l'Angleterre commence à pencher pour la Prusse. Le roi avoit bien pris ses mesures pour se défendre ; c'étoit donc de la campagne qui alloit s'ouvrir, qu'alloient dépendre la réputation & la fortune des Prussiens.

CHAPITRE XI.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Événemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745.

POur ne point interrompre dans la suite le fil de notre narration, nous croyons qu'il est à propos de rapporter en abrégé ce qui se passa en Italie, en Flandre & sur le Rhin, avant que d'en venir aux opérations des troupes Prussiennes en Silésie. Il faut se rappeller que Mr. de Gages avoit pris son quartier à Terny, & qu'il établit ses Espagnols & ses Napolitains des

deux côtés du Tibre. Mr. de Lobkowitz avoit ſon quartier à Imola ; l'armée de Dom Philippe étoit en partie en Savoie & en partie dans le comté de Nice. Les Eſpagnols ouvrirent la campagne par la priſe d'Oneglia. L'armée Françoiſe & Eſpagnole s'aſſembla aux environs de Nice. Le prince de Lobkowitz s'avança alors juſqu'à Céſène ; Mr. de Gages marcha à lui, le battit le 31 mars auprès de Rimini, lui prit 700 priſonniers, le pourſuivit juſqu'à Lugo; le prince Lobkowitz ſe retira delà par Boulogne, paſſa le Panaro, & ſe poſta à Campo-Santo. Mr. de Gages paſſa preſque en même temps le Panaro auprès de Modène, & s'avança ſur les bords de la Trébie, d'où il s'ouvrit une communication avec l'infant par l'état de Gènes. Mr. de Lobkowitz marcha à Parme, où il aſſembla 15,000 hommes, dans l'eſpérance d'empêcher la jonction des deux armées ; mais Mr. de Gages paſſa l'Apennin & la rivière de Magra, ſans s'embarraſſer des troupes qui harceloient ſon arrière-garde ; il défila ſous les murs de Gènes, & gagna la vallée de Polſevero ; ce qui engagea les Autrichiens à ſe porter ſur Tortone. Dom Philippe & Maillebois quittèrent les environs de Nice le 1 de juin, marchèrent le long de la mer en remontant la rivière de Gènes, & continuèrent leur route, ſans s'inquiéter de 12 vaiſſeaux de guerre Anglois qui

leur lâchèrent de grandes bordées de canon à leur paſſage, & leur tuèrent quelque monde. Les Eſpagnols éprouvèrent alors à la fois les effets de la bonne & de la mauvaiſe fortune. Les Piémontois furent aſſez ruſés pour leur brûler huit magaſins aux environs de Ventimiglia ; dans ce temps même les Génois ſe déclarèrent contre le roi de Sardaigne, & joignirent leurs troupes, conſiſtant en 10,000 hommes, à celles de l'infant. Les Autrichiens, qui ne connoiſſoient ni le mérite, ni le prix des bons généraux, avoient renvoyé le maréchal Traun, qui s'étoit ſurpaſſé l'année précédente, tant en Alſace qu'en Bohème : ils choiſirent le prince Lobkowitz, pour le placer à côté du prince de Lorraine. Lobkowitz fut donc rappellé d'Italie, & le comte de Schulenbourg prit ſon poſte juſqu'à l'arrivée du prince de Lichtenſtein, auquel la cour avoit déféré le commandement de ſon armée d'Italie. Schulenbourg ne fut pas plus heureux contre Mr. de Gages, que ne l'avoit été ſon prédéceſſeur, tant le génie de cet Eſpagnol avoit d'aſcendant ſur celui des généraux Autrichiens. De Gages pouſſa ſon nouvel adverſaire, de Novi juſqu'à Rivalta, tandis que Dom Philippe pénétra dans le Montferrat par Cairo, s'empara d'Aqui, & ſe joignit avec l'armée Napolitaine & Eſpagnole à Aſti. Schulenbourg paſſa le Tanaro & ſe poſta au confluent de cette rivière dans le Pô,

auprès d'un bourg nommé Baſſignano. L'infant ſaiſit cette occaſion ; il fit inveſtir Tortone & marcha aux Autrichiens, qui ſe retirèrent au-delà du Pô, brûlant & détruiſant derrière eux tous leurs ponts. Tortone avec ſa citadelle ſe rendit aux Eſpagnols. Un ſecours de 8,000 Eſpagnols & Napolitains arriva de la Romagne, ſous les ordres du duc de la Vieuxville, paſſa par le grand duché de Florence, prit Plaiſance & ſa citadelle, & contraignit les Autrichiens à quitter le territoire de Parme. De Gages paſſe auſſi-tôt le Pô à Parpanaſſo, tandis que l'infant quitte Alexandrie, franchit le Tanaro, attaque les Autrichiens le 27 ſeptembre à Baſſignano, & remporte la victoire ; il met le ſiège devant Alexandrie, qui ſe ſoumet à la citadelle près ; Valence, Vigevano, & beaucoup d'autres villes que nous ſupprimons, reçurent la loi du vainqueur. Dans ces conjonctures arrive le prince de Lichtenſtein, pour prendre le commandement d'une armée battue, affoiblie & découragée. Il ne s'agit point d'examiner ſi la cour de Vienne auroit pu faire un choix de généraux différens ; il eſt toujours ſûr que celui-ci ne porta aucun remède au délabrement des affaires : perſonne ne s'oppoſa aux progrès des vainqueurs ; ils prirent Caſal, Aſti & Lodi au roi de Sardaigne. L'infant entra victorieux dans Milan, & bloqua avec 18,000 hommes la cita-

delle de cette ville. Les Eſpagnols étoient donc à la fin de cette campagne maîtres de preſque toute la Lombardie, à l'exception de Turin, de Mantoue, & de quelques citadelles qu'ils tenoient bloquées. Ces ſuccès rapides étoient dûs au génie de Mr. de Gages, & en partie au ſecours des Génois. La proſpérité, comme nous l'avons dit, eſt confiante; elle aſſoupit ces vainqueurs de l'Italie à l'ombre de leurs lauriers. Il étoit indiſpenſable, pour aſſurer leurs quartiers, qu'ils poſſédaſſent les citadelles de Milan & d'Alexandrie : un peu d'activité auroit ſuffi pour les en rendre maîtres; mais ils manquèrent d'haleine, lorſqu'il ne leur reſtoit que quelques pas à faire pour remporter le prix de leur courſe.

Les armes des Bourbons proſpérèrent cette année en Flandre comme en Italie. Louis XV s'étoit mis à la tête de ſon armée de Flandre, compoſée de 80,000 hommes. Le maréchal de Saxe commandoit ſous lui. A l'ouverture de la campagne, les François firent de fauſſes démonſtrations ſur différentes places, & ils inveſtirent ſubitement Tournay. Cette ville, une des principales places de la barrière, étoit défendue par une garniſon de 9,000 Hollandois : la bonté de ſes ouvrages, & la force de la citadelle, que Vauban avoit conſtruite, préparoit aux aſſiégeans bien des obſtacles & des difficultés

à ſurmonter. Les alliés, ſous le commandement du duc de Cumberland & du maréchal Kœnigſeck, n'avoient que 50,000 hommes à oppoſer aux forces des François ; ils s'avancèrent cependant du côté de Tournay, & vinrent camper dans les plaines d'Anderlech. Ce voiſinage n'empêcha pas les François d'ouvrir la tranchée le 1 de mai. Les alliés ſentant de quelle importance il étoit pour eux de ſauver Tournay, réſolurent de tout haſarder pour obliger Louis XV à lever ce ſiège. Du côté du ſud, en remontant la rive droite de l'Eſcaut, eſt ſitué le village de Fontenoy, lieu juſqu'alors obſcur, mais qui eſt devenu célèbre par l'événement qui porte ſon nom. Ce fut dans cette contrée, que le maréchal de Saxe choiſit un terrein, qu'il crut aſſez avantageux pour renverſer les projets du duc de Cumberland en s'y préſentant. Il ne laiſſa au ſiège qu'un nombre ſuffiſant de troupes pour le continuer : il appuya ſa droite à l'Eſcaut, garnit d'infanterie & de canons le village d'Antoing, ſitué au bord de cette rivière, forma ſes deux lignes d'infanterie en potence vers le mont de la Trinité, qui ſe trouvoit à l'extrémité de ſa gauche ; ſa cavalerie rangée derrière ſon infanterie faiſoit ſa troiſième ligne ; de plus, le village d'Antoing étoit flanqué d'une batterie qui s'élevoit ſur l'autre rive de l'Eſcaut ; trois redoutes lardées

d'infanterie & de canon couvroient ſon front de bataille ; vers la gauche de ſon armée régnoit un bois où les François firent des abatis pour le rendre impraticable. Le 11 de mai, dès l'aube du jour, l'armée des alliés déboucha du bois de Bary, & ſe forma dans la plaine ſur deux lignes vis-à-vis de l'armée Françoiſe. La gauche des alliés engagea l'affaire. Les troupes Hollandoiſes devoient attaquer les villages de Fontenoy & d'Antoing ; elles s'y portèrent mollement, & furent deux fois de ſuite vigoureuſement repouſſées par les François. Alors les Anglois détachèrent quelques brigades pour s'emparer des redoutes qui couvroient le front de l'armée Françoiſe. Le général, qui fut chargé de cette commiſſion, la trouva peut-être dangereuſe, & ne l'exécuta pas. Mr. de Kœnigſeck, jugeant qu'il perdoit du monde en détail & qu'il n'avançoit pas, voulut bruſquer l'affaire. Il attaqua l'armée Françoiſe, en laiſſant les villages & les redoutes derrière lui. Si ce projet lui avoit réuſſi, tout ce qu'il y avoit de François enfermés dans ces poſtes, auroit été fait priſonnier après la victoire, ce qui auroit rendu cette bataille le pendant de la fameuſe bataille de Hœchſtædt ; mais l'événement ne répondit pas à ſon attente. Mr. de Kœnigſeck forma deux lignes d'infanterie vis-à-vis de la trouée qui eſt entre Antoing & le bois de Bary ; en

avançant il reçut le feu croisé qui partoit du village & des redoutes ; ses flancs en souffrirent & se rétrécirent ; son centre, qui en souffroit moins, continuoit d'avancer ; & comme ses ailes se replioient en arrière, son corps prit une forme triangulaire, qui par la continuation du mouvement du centre & par la confusion, se changea en colonne. Ce corps, tout informe qu'il étoit, attaqua & renversa les gardes Françoises, perça les deux lignes, & auroit peut-être remporté une victoire complète, si les généraux des alliés avoient mieux su profiter de la confusion où étoient leurs ennemis. Ils avoient ouvert le centre de l'armée Françoise ; il étoit aisé de séparer leurs colonnes en deux ; & par un à droit & un à gauche, ils prenoient en flanc toute l'infanterie qui leur restoit opposée ; ils auroient dû en même temps faire avancer la cavalerie pour soutenir leurs colonnes ainsi divisées ; il est probable que c'en auroit été fait des François, si les alliés avoient suivi ces idées. Mais dans le temps que ceux-ci vouloient remédier à leur propre confusion, le maréchal de Saxe les fit attaquer par la maison du roi & par les Irlandois qu'il avoit mis en réserve, & il fortifia cette attaque par les décharges de quelques batteries formées à la hâte. Les Anglois se virent ainsi assaillis à leur tour ; on les pressa de tous côtés, en front comme

ſur leurs flancs : après une vigoureuſe réſiſtance ils plièrent, ſe rompirent, & les François les pourſuivirent juſqu'au bois de Bary. Selon l'opinion commune, cette bataille coûta aux alliés 10,000 hommes, quelques canons, & une partie de leur bagage. Ils ſe retirèrent par Leuſe, ſous le canon d'Ath au camp de Leſſines, abandonnant aux François & le champ de bataille & la ville de Tournay. Louis XV & le dauphin ſe trouvèrent en perſonne à cette action. On les avoit placés auprès d'un moulin à vent qui étoit en arrière ; depuis, les ſoldats François n'appelloient leur roi que *Louis du moulin*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le lendemain de cette bataille, Louis XV dit au dauphin en paſſant ſur le champ de bataille tout enſanglanté & couvert de morts : « Vous » voyez ici les victimes immolées aux haines » politiques & aux paſſions de nos ennemis ; » conſervez-en la mémoire, pour ne point vous » jouer de la vie de vos ſujets, & pour ne pas » prodiguer leur ſang dans des guerres injuſtes ». Le maréchal de Saxe, que l'hydropiſie dont il étoit attaqué n'avoit pas empêché d'agir en général, reçut du roi les éloges les plus flatteurs ; il ſembloit qu'il s'étoit arraché aux bras de la mort pour vaincre les ennemis de la France. Le roi de Pruſſe le félicita ſur la gloire dont il venoit de ſe couvrir, regardant ſa victoire

toire comme un engagement qu'il prenoit avec le public, qui attendoit de plus grandes choſes encore du maréchal de Saxe en ſanté, que du maréchal de Saxe à l'agonie. L'Europe ſe vit inondée de gazettes verſifiées, qui annonçoient ce grand événement; mais il faut avouer qu'en cette occaſion le temple de la Victoire l'emporta ſur celui des Muſes. La priſe de Tournay atteſta la victoire des François. La garniſon, qui s'étoit réfugiée dans la citadelle, ſe rendit le 19 de juin. La capitulation fut ſignée à condition que les 4,000 hommes qui l'évacueroient, ne feroient aucun ſervice pendant l'eſpace de 18 mois contre les François.

Louis XV renforça ſon armée de Flandre par un détachement de 20,000 hommes que lui fournit l'armée du Rhin. Le prince de Conti en prit le commandement à la place de Mr. de Maillebois, qui ſervoit en Italie. Un détachement fait ſi mal à propos, choque également les règles de la guerre & de la politique; mais comme ce qui donna lieu à cette conduite demande quelque diſcuſſion, le lecteur trouvera bon, pour ſon intelligence, que nous lui en développions les motifs. La France avoit épuiſé tous les reſſorts de ſa politique, pour perſuader au roi de Pologne d'ambitionner le trône impérial. Le peu de ſuccès de ſes intrigues ne l'avoient point rebutée; au contraire, elle con-

tinuoit à négocier à Dresde. Le comte de St-Séverin, qui avoit bien ſervi la France dans cette cour, s'étoit attiré la haine du comte de * * *, parce que la fineſſe du Saxon ne s'accommodoit pas de l'eſprit clairvoyant du négociateur François. De * * * fit tant que Mr. de St-Séverin fut relevé par le marquis de Vaugrenant. Celui-ci ſe crut plus fin que de * * *; réellement ils ne l'étoient ni l'un ni l'autre; toutefois dans cette négociation, Vaugrenant fut la dupe du Saxon. De * * * lui perſuada que pour faire une paix avantageuſe avec la reine de Hongrie, l'unique parti que la France eût à prendre, étoit de ne point s'oppoſer à l'élection du grand-duc de Toſcane, & de tenir dans l'inaction l'armée que le prince de Conti commandoit ſur le Rhin; d'autant plus que la France pouvoit tirer plus d'utilité de ces troupes ſur l'Eſcaut que ſur le Mein. Les miniſtres de Louis XV donnèrent aveuglément dans ce piège; ils n'examinèrent, ni le peu de ſincérité de ce conſeil, ni, ſi le parti qu'on leur propoſoit, étoit conforme aux engagemens qu'ils avoient pris avec leurs alliés. En affoibliſſant ainſi l'armée du prince de Conti, on le mit hors d'état de s'oppoſer aux entrepriſes de la cour de Vienne. Le grand-duc fut élu malgré la France; la paix ne ſe fit point, & l'amour-propre du miniſtère de

Verſailles lui interdit juſques aux reproches.

Les troupes tirées de cette armée arrivèrent en Flandre, lorſqu'après la réduction de la citadelle de Tournay l'armée Françoiſe en décampoit Elle ſe mit en trois corps, dont l'un ſe poſta à Courtray, le ſecond à St-Guislain, & le troiſième à Condé. Mr. du Chaila battit un détachement de 5,000 hommes, ſous les ordres du général Molé, que le duc de Cumberland avoit fait partir de ſon armée pour ſe jeter dans Gand. Ce petit échec répandit la terreur dans l'armée des alliés; elle décampa de Bruxelles; Gand, Bruges & Oudenarde n'étant plus protégées, ſe rendirent aux François, & cette campagne ſe termina par la priſe de Nieuport, de Dendermonde, d'Oſtende & d'Ath; après quoi le maréchal de Saxe fit entrer ſes troupes en quartiers d'hiver derrière la Dendre. Cette campagne rendoit aux armes Françoiſes l'honneur que celle de Bohème leur avoit fait perdre. Si Louis XIV ſubjugua plus de terrein en l'année 1672, il le perdit auſſi vîte qu'il l'avoit conquis; au-lieu que Louis XV aſſura ſes poſſeſſions, & ne perdit rien de ce qu'il avoit gagné.

Les Eſpagnols & les François avoient ouvert la campagne en Italie & en Flandre plus d'un mois avant que les troupes entraſſent en action en Siléſie. L'armée Pruſſienne & celle

des Autrichiens n'avoient pris des quartiers paiſibles qu'à la fin de février, & elles avoient également beſoin de repos pour ſe remettre de leurs fatigues. Le roi pouvoit prévenir ſes ennemis, il ne dépendoit que de lui de fondre ſur les quartiers des Autrichiens en Bohème; mais il riſquoit plus en s'enfonçant dans ce royaume, qu'en voyant venir l'ennemi. Cette conſidération fit qu'il reſſerra ſes quartiers de cantonnement au centre de la Siléſie d'une manière qui l'approchoit également des gorges des montagnes par où l'ennemi pouvoit déboucher. Ç'auroit été un projet inſenſé que de vouloir diſputer quinze ou vingt mille chemins qui conduiſent de la Bohème & de la Moravie en Siléſie dans une étendue de 24 milles d'Allemagne. Le plus ſûr étoit d'attaquer le duc de Lorraine au moment qu'il ſortiroit de ces gorges, de le pourſuivre en Bohème, de fourrager le pays à 12 milles à la ronde le long des frontières de la Siléſie, & d'amener à la fin de l'arrière ſaiſon les troupes dans ce duché, pour leur procurer des quartiers tranquilles. Ce projet étoit ſimple, il étoit proportionné à ce qu'il étoit poſſible d'exécuter, il étoit adapté aux conjonctures; il y avoit donc tout lieu d'eſpérer qu'il réuſſiroit. L'armée étoit diſtribuée de façon que 10 bataillons, 10 eſcadrons & 500 houſards formoient une chaîne

depuis la Luſace juſqu'au comté de Glatz. Les patrouilles alloient vers Schatzlar, Braunau & Bœhmiſch-Friedland ; ce corps étoit ſous les ordres du lieutenant-général Truchſes. Le général de Lehwald avec 10 bataillons & 500 houſards gardoit le pays de Glatz, ſans compter 3 bataillons qui étoient en garniſon dans la forteresſe, dont Mr. de Fouquet étoit gouverneur. Le margrave Charles défendoit les frontières de la haute Siléſie avec 16 bataillons & 20 eſcadrons. Mr. de Hautcharmoy avec 5 bataillons & 16 eſcadrons occupoit & couvroit la partie de la haute Siléſie, ſituée au-delà de l'Oder. Le gros de l'armée étoit entre Breslau, Brieg, Schweidnitz, Glatz & Neiſse. Le roi établit ſon quartier dans cette dernière ville ; il y régnoit une maladie contagieuſe ; des charbons donnoient la mort en peu de jours. Si on avoit dit que c'étoit la peſte, toute communication auroit été interrompue, ainſi que la livraiſon des magaſins ; & la crainte de cette maladie auroit été plus funeſte pour l'ouverture de la campagne, que tout ce que l'ennemi pouvoit entreprendre. On adoucit donc ce nom redoutable ; on appella cette contagion une fièvre putride, & tout continua d'aller ſon train ordinaire ; tant les mots font plus d'impreſſion ſur les hommes que les choſes mêmes. Peu après l'arrivée du roi, la petite

guerre recommença avec beaucoup de vivacité. Les ennemis ſe flattoient qu'en harcelant continuellement les Pruſſiens, ils les conſumeroient à petit feu ; 10 à 12,000 Hongrois, ſous les ordres du vieux maréchal Eſterhazi, des généraux Caroli, Feſtetiſch, Spleni & Guillani, faiſoient des incurſions dans la haute Siléſie, & pénétroient le plus avant qu'il leur étoit poſſible. Un major Schafstedt, qui étoit détaché avec 200 hommes dans le petit bourg de Roſenberg, fut attaqué par eux. Les ennemis mirent d'abord le feu au bourg ; le major fit bonne contenance, mais environné de tous côtés, il ne put ſe ſauver, & obtint une capitulation pour rejoindre ſon régiment à Creutzbourg. Il falloit réparer cet affront, & rabattre la préſomption de ces troupes Hongroiſes nouvellement levées. Le roi fit donc des détachemens contre eux ; il ſe livra de petites batailles, qui ſervirent de prélude aux actions déciſives : & comme cet ouvrage eſt deſtiné à ſervir de monument à la valeur & à la gloire des officiers qui ont ſi bien mérité de la patrie, nous nous croyons, par devoir, obligé d'informer la poſtérité de leurs belles actions, pour l'engager par ces exemples de magnanimité à les imiter.

Le rare mérite de Mr. de Winterfeld le fit choiſir pour préſider à cette expédition. On lui

donna 6 bataillons & 1200 houſards, avec leſquels il paſſa l'Oder à Coſel, tandis que Mr. de Goltz avec un bataillon & 500 houſards, paſſoit la même rivière à Oppeln, pour attaquer de concert Eſterhazi & ſes Hongrois. Winterfeld tomba ſur le village de Slowentzit, où il fit 120 priſonniers ; il entendit un feu aſſez vif ſur ſa gauche, il s'y porta d'abord : c'étoient 5,000 Hongrois qui entouroient le détachement de Goltz ; ils furent attaqués, & Winterfeld remporta un avantage complet ſur eux. Spleni ſe ſauva avec ſes houſards, après avoir perdu 300 hommes & ſon bagage. Winterfeld ne crut point en avoir fait aſſez ; il continua ſa pourſuite, & rencontra le lendemain 2,000 houſards poſtés le dos contre un marais ; il les jeta dans ce marais, où la plupart périrent ou furent pris. Ces avantages commencèrent à donner aux houſards Pruſſiens un ton de ſupériorité ſur ceux de la reine. Le colonel Wartenberg des houſards, battit encore un gros d'Inſurgens auprès de Creutzbourg, & les diſſipa entiérement.

Pendant ce préambule de guerre, le printemps s'avançoit, le mois d'avril tiroit vers ſa fin, il étoit temps de raſſembler l'armée ; elle entra dans des quartiers de cantonnemens entre Patskau & Frankenſtein. On prépara des chemins pour 4 colonnes, & des cantonnemens à

Jægerndorff, à Glatz & à Schweidnitz, comme étant les lieux vers leſquels l'ennemi devoit déboucher des montagnes. Les magaſins que les Autrichiens avoient formés, les lieux où leurs troupes réglées commençoient à s'aſſembler, dénotoient aſſez leurs deſſeins ; on comprenoit que ces Inſurgens & ces Hongrois qu'ils avoient dans la haute Siléſie, devoient donner le change aux Pruſſiens, pour les attirer de ce côté, & que leur grande armée pénétreroit en Siléſie par Landshut. Ce projet n'étoit pas répréhenſible en lui-même ; il ne manqua que par l'exécution. Si les Pruſſiens avoient partagé leurs forces pour faire face à l'ennemi de tous côtés, ils auroient été trop foibles pour frapper un grand coup ſur la grande armée du prince de Lorraine ; & s'ils reſtoient aſſemblés, cette multitude de troupes légères, qui ne trouvoit rien qui l'arrêtât, les auroit affamés à la longue, en leur coupant les vivres. Le plus ſûr parti étoit donc celui de demeurer en force, mais en même temps de hâter la fin de cette criſe par l'engagement d'une affaire générale. Les meſures furent priſes pour évacuer la haute Siléſie vers la fin de mai, à l'exception de la forteresſe de Coſel. Les magaſins de Troppau & de Jægerndorff furent tranſportés à Neiſse : Mr. de Rochow couvrit ce convoi avec 1200 chevaux & un bataillon

de grenadiers ; 4,000 Hongrois, moitié houſards, moitié pandours, l'attaquèrent ſans pouvoir l'entamer ; la cavalerie y fit la première expérience de ſes nouvelles manœuvres, & en éprouva la ſolidité. Il étoit néceſſaire d'inſpirer de la ſécurité aux ennemis, pour que leur préſomption les rendît négligens dans l'expédition qu'ils méditoient. A ce deſſein le roi ſe ſervit d'un homme de Schœnberg, qui étoit un double eſpion ; il le fit largement payer, après quoi il lui dit, que le plus grand ſervice qu'il pût lui rendre, ſeroit de l'avertir à temps de la marche du prince de Lorraine, pour pouvoir ſe retirer à Breslau, avant que les Autrichiens euſſent débouché des montagnes : pour induire encore plus cet eſpion en erreur, on fit réparer des chemins qui menoient à Breslau. L'eſpion promit tout ; il eut nouvelle de ces chemins, & s'empreſſa de rejoindre le prince de Lorraine, pour lui apprendre que tout le monde s'en alloit, & qu'il ne trouveroit plus d'ennemis à combattre. Comme Landshut devenoit alors l'objet principal de l'attention, le roi détacha le général Winterfeld, pour obſerver de ce poſte les mouvemens des Autrichiens ; on lui donna quelques bataillons & 2 régimens de houſards de Ruſch & de Bronikowsky : il ne tarda pas à ſe ſignaler ; il défit auprès de Hirſch-

berg 800 Hongrois, commandés par un partiſan nommé Puraſchitz, & fit 300 priſonniers. Nadaſti, pour venger cet affront fait à la nation Hongroiſe, marcha à la tête de 7,000 hommes, dans le deſſein d'attaquer auprès de Landshut Winterfeld, qui n'avoit que 2,400 hommes ſous lui. Après un combat de quatre heures, l'infanterie Hongroiſe fut totalement battue; & dans le moment que Nadaſti ſe diſpoſoit à faire ſa retraite, arrive le général Still à la tête de 10 eſcadrons du vieux Mœllendorff; il fond ſur les ennemis, & les Hongrois ſont défaits & ramenés battant juſqu'aux frontières de la Bohème. Les Autrichiens perdirent 600 hommes à cette affaire, avec quelques-uns de leurs principaux officiers bleſſés, qui furent pris. On ſut des priſonniers, que Mr. de Nadaſti avoit ordre de prendre poſte à Landshut, & que s'il avoit réuſſi, le prince de Lorraine l'auroit ſuivi infailliblement. Tant de capacité & une conduite ſi ſage valurent à Mr. de Winterfeld le caractère de major-général. Il n'y avoit plus un moment à perdre pour rappeller le margrave Charles de la haute Siléſie. La milice Hongroiſe avoit profité de la levée des quartiers pour infeſter de partis toute la haute Siléſie: 6,000 houſards voltigeoient entre Jægerndorff & Neuſtadt, dans l'intention d'empêcher la communication du

margrave Charles avec l'armée. Pour lui faire tenir l'ordre de ſe retirer ſur Neiſſe, le roi lui détacha les houſards de Ziethen, qui ſe firent jour l'épée à la main à travers les Hongrois, & lui rendirent ſa lettre. Le margrave ſe mit en marche le 22 de mai; les troupes qu'il commandoit, faiſoient environ 12,000 hommes. Les ennemis, qui prévoyoient ſa retraite, s'étoient renforcés, juſqu'au nombre de 26,000 hommes, d'un ramas de nations barbares, & de quelques troupes réglées qui leur étoient venues de Moravie: ils occupèrent la veille toutes les hauteurs qui étoient ſur le chemin du margrave, & y établirent trois batteries qui tiroient en écharpe, dont les troupes Pruſſiennes furent fort incommodées dans leur marche. Le margrave, ſans s'embarraſſer des obſtacles que l'ennemi lui oppoſoit, s'empara des hauteurs voiſines & des défilés les plus conſidérables avec quelques bataillons, & au débouché des gorges, il forma les régimens de Gesler & de Louis cavalerie, qui tombèrent avec toute l'impétuoſité poſſible ſur le régiment d'Ogilvi, en taillèrent en pièces la plus grande partie, puis fondirent ſur celui d'Eſterhazi, qui faiſoit la ſeconde ligne, le paſsèrent au fil de l'épée, & après s'être ralliés, attaquèrent les dragons de Gotha, qui devoient ſoutenir cette infanterie Autrichienne; les mirent en déroute, & firent un grand maſſacre des

fuyards. Les ennemis laiſsèrent plus de 800 morts ſur la place ; leurs troupes irrégulières, qui étoient ſpectatrices de ce combat, ayant vu le triſte ſort des troupes réglées, s'enfuirent dans le bois en jetant des cris affreux. Le margrave donna dans cette journée des marques de valeur, dignes du ſang de ſon grand-père, l'électeur Fréderic-Guillaume. Le général de Schwérin, en chargeant à la tête de cette cavalerie, qui défit tout de ſuite trois corps différens, s'acquit une réputation d'autant plus éclatante, qu'elle ſervit d'époque à celle de la cavalerie Pruſſienne. C'eſt une choſe étonnante que la promptitude avec laquelle l'audace ou la terreur ſe communiquent à la multitude. En 1741, la cavalerie des Pruſſiens étoit le corps le plus lourd, & en même temps le moins animé qu'il y eût dans les armées Européennes ; en l'exerçant, en lui donnant de l'adreſſe, de la vivacité & de la confiance dans ſes propres forces, il en fit l'eſſai ; il réuſſit, & devint audacieux. Les peines, les récompenſes, le blâme & la louange, employés à propos, changent l'eſprit des hommes, & leur inſpirent des ſentimens, dont on les auroit crus peu ſuſceptibles dans l'état abruti de leur nature ; joignez à cela quelques grands exemples de valeur qui les frappent, comme celui que nous venons de rapporter : alors l'émulation gagne les eſprits, l'un veut l'emporter ſur l'autre,

& des hommes ordinaires deviennent des héros. Les talens ſont ſouvent engourdis par une eſpèce de léthargie ; des ſecouſſes fortes les réveillent, & ils s'évertuent & ſe développent. Le mérite eſtimé & récompenſé excite l'amour-propre de ceux qui en ſont les témoins. Dans l'ancienne Rome, les couronnes civiques & murales, & ſur-tout les triomphes, aiguillonnoient ceux qui pouvoient y prétendre. Il étoit donc néceſſaire d'exalter dans l'armée la glorieuſe action de Jægerndorff. Le margrave, le général Schwérin, & ceux qui s'y étoient ſignalés, furent reçus comme en triomphe ; la cavalerie attendoit avec impatience l'occaſion d'égaler, même de ſurpaſſer ces héros ; tous brûloient de l'ardeur de combattre & de vaincre. Sous ces heureux auſpices, toute l'armée fut raſſemblée le 28 de mai dans le camp de Frankenſtein, à l'exception des troupes qui gardoient les places, & d'un corps de 6 bataillons & de 20 eſcadrons, avec leſquels Mr. de Hautcharmoy faiſoit face à Eſterhazi, pouvant ſe retirer dans les fortereſſes de Coſel, de Brieg & de Neiſſe, au cas que la ſupériorité de l'ennemi l'y forçât.

CHAPITRE XII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème ; ce qui s'y paſſa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Siléſie.

LA ſituation du roi étoit toujours critique. La politique lui préſentoit des abymes, la guerre des haſards, & les finances un épuiſement de reſſources preſque total. C'eſt dans ces occaſions où l'ame doit déployer ſa force, pour enviſager d'un œil ferme les dangers qui l'entourent ; où il ne faut point ſe laiſſer troubler par les fantômes de l'avenir, & ſe ſervir de tous les moyens poſſibles ou imaginables de prévenir ſa ruine, lorſqu'il en eſt encore temps ; ſur-tout ne pas s'écarter des principes fondamentaux, ſur leſquels on a établi ſon ſyſtême militaire & politique. Le projet de campagne du roi étoit réglé ; cependant pour ne rien négliger, il s'adreſſa à ſes alliés. Il employa dans cette négociation tout le feu imaginable, afin d'eſſayer d'en tirer des ſecours. La France étoit la ſeule puiſſance dont il pût attendre quelque choſe. Le roi lui fit repréſenter l'impoſſibilité où il ſe trouvoit de ſoutenir long-temps cette guerre, dont tout le fardeau peſoit ſur lui : il la ſomma de remplir

ſes traités à la lettre, & comme l'ennemi ſe préparoit à faire une invaſion dans ſes états, il preſſoit Louis XV de lui donner l'aſſiſtance qu'il lui devoit dans ce cas, ou de faire une diverſion réelle, qui lui procurât quelque ſoulagement. Le miniſtère François parut peu touché de ces repréſentations; il les traita à la légère, & voulut que la bataille de Fontenoy & la priſe de quelques places en Flandre paſſaſſent pour une diverſion conſidérable. Le roi s'adreſſa encore directement à Louis XV; il lui marqua le peu de ſatisfaction qu'il avoit de la froideur des miniſtres de Verſailles; qu'il ſe trouvoit dans une ſituation déſagréable & embarraſſante, où il s'étoit mis par amitié pour ſa majeſté très-chrétienne; qu'il croyoit que ce prince lui devoit quelque retour, pour l'avoir ſecondé dans un moment où les Autrichiens commençoient à faire des progrès en Alſace; que la bataille de Fontenoy & la priſe de Tournay étoient à la vérité des événemens glorieux pour la perſonne du roi & avantageux à la France; mais que pour l'intérêt direct de la Pruſſe, une bataille gagnée aux bords du Scamandre ou la priſe de Peckin ſeroient des diverſions égales. Le roi ajouta que les François occupoient à peine 6,000 Autrichiens en Flandre, & que le péril où il ſe trouvoit, l'empêchoit de ſe contenter de

belles paroles, & l'obligeoient à demander inſtamment des effets plus réels. La comparaiſon du Scamandre & de Peckin déplurent au roi très-chrétien ; ſon humeur perça dans la lettre par laquelle il répondit au roi de Pruſſe, & celui-ci ſe piqua à ſon tour du ton de hauteur & de froideur qui caractériſoit cette réponſe.

Pendant ces altercations, nuiſibles à l'union qui doit régner entre des alliés, les Autrichiens étoient à la veille de commencer leurs opérations de campagne. Leur armée, compoſée des troupes de la reine & de celles de Saxe, s'approchoit inſenſiblement des frontières de la Siléſie. Les Autrichiens étoient venus de Kœnigsgrætz & des environs de Jaromirtz, & les Saxons de Buntzlau & de Kœnigshoff ; ils ſe joignirent à Trautenau, d'où ils avancèrent à Schatzlar. Ils ne pouvoient guère s'arrêter en chemin ; on pouvoit calculer leurs mouvemens à peu de choſe près ; il étoit donc temps d'avertir à Landshut le général Winterfeld de ſe retirer à l'approche de l'ennemi, en ſe repliant ſur le corps de Du Moulin, & de pourſuivre enſuite tous deux leur retraite juſqu'à Schweidnitz, en ſemant le plus adroitement qu'ils pourroient le bruit des préparatifs qu'on faiſoit pour abandonner le pied des montagnes, & pour ſe mettre ſous le canon de Breslau. Le double eſpion dont nous avons parlé d'avance,

vance, recueillit avidement ce bruit, & se hâta de confirmer lui-même au prince de Lorraine la retraite des Prussiens, qu'il lui avoit annoncée quelque temps auparavant. Les ruses servent souvent mieux à la guerre que la force; il ne faut pas les prodiguer, de peur qu'elles ne perdent leur mérite, mais en réserver l'usage pour les occasions importantes; & lorsque les nouvelles qu'on fait parvenir à l'ennemi flattent ses passions, on est presque sûr de l'entraîner dans le piège qu'on lui prépare. Comme Winterfeld & Du Moulin avoient une marche d'avance sur l'ennemi, ils se replièrent sur Schweidnitz, sans avoir souffert dans cette marche. L'armée du roi quitta Frankenstein, & occupa le 29 mai le camp de Reichenbach, d'où elle n'avoit qu'une petite marche jusqu'à Schweidnitz; elle passa cette fortereſſe le premier de juin; les corps de Du Moulin & de Winterfeld firent son avant-garde, & occupèrent la hauteur de Striegau en decà du Strigauer-Wasser. Mr. de Nassau avec son corps garnit le Nonnen-Busch, & l'armée se campa dans la plaine qui est entre Jauernick & Schweidnitz; de sorte qu'un terrein de deux milles qui sépare Striegau de Schweidnitz, étoit occupé par une ligne presque continue de troupes Prussiennes; cette position mettoit le roi à portée de se procurer les plus grands

avantages. Le général Wallis, qui commandoit l'avant-garde des ennemis, & Nadasti furent les premiers qui se présentèrent sur les hauteurs de Fribourg. Le prince de Lorraine avoit pénétré en Silésie par Landshut ; delà il avoit poursuivi sa marche sur Reichenau, d'où il se transporta à Hohen-Hennersdorff. Il pouvoit de ce camp descendre dans la plaine par quatre chemins ; savoir, Fribourg, Hohen-Friedberg, Schwinahaus & Cauder. Le roi fut reconnoître ces environs, pour examiner les lieux & le terrein où il pourroit placer son armée, & il employa trois jours à faire préparer les chemins, afin qu'aucun empêchement n'arrêtât ses troupes, & qu'elles pussent voler à l'ennemi, lorsqu'il paroîtroit dans la plaine ; c'étoit ôter au hasard tout ce que la prudence lui pouvoit dérober. Le 2 de juin, les généraux Autrichiens & Saxons tinrent conseil de guerre auprès du gibet de Hohen-Friedberg. Quoiqu'ils eussent de cette hauteur la vue sur toute la plaine, ils n'apperçurent que de petits corps de l'armée Prussienne. La partie la plus considérable étoit couverte par le Nonnen-Busch, & par des ravins, derrière lesquels on s'étoit placé exprès pour tenir l'ennemi dans l'ignorance des forces prussiennes, & pour le confirmer dans l'opinion où il étoit qu'il entroit dans un pays où il ne trouveroit au-

cune réſiſtance. Le prince de Lorraine choiſit le village de Langenoels pour s'y camper le lendemain. Wenzel-Wallis eut ordre de s'emparer en même temps du magaſin de Schweidnitz avec ſon avant-garde, & delà il devoit pourſuivre les Pruſſiens à Breslau. Le duc de Weiſſenfels avec ſes Saxons devoit prendre Striegau, & delà ſe porter ſur Glogau, pour en faire le ſiège. Le prince de Lorraine avoit oublié dans ſon projet qu'il auroit à combattre une armée de 70,000 hommes, bien réſolus à ne lui pas abandonner un pouce de terrein ſans l'avoir défendu juſqu'à l'extrêmité. Ainſi les deſſeins des Autrichiens & des Pruſſiens ſe croiſoient, comme des vents contraires qui aſſemblent des nuages, dont le choc produit la foudre & le tonnerre. Le roi viſitoit tous les jours ſes poſtes avancés; il étoit le 2 ſur une hauteur devant le camp de Du Moulin, dont on découvroit toute la campagne, les hauteurs de Furſtenſtein, & même un bout du camp Autrichien, près de Reichenau. Le roi s'y étoit arrêté aſſez long-temps, lorſqu'il vit une nuée de pouſſière qui s'élevoit dans les montagnes, qui avançoit & deſcendoit dans la plaine, & qui alloit en ſerpentant de Cauder à Fegebeutel & Ronſtock; la pouſſière tomba enſuite, & l'on apperçut diſtinctement l'armée des Autrichiens qui étoit ſortie des mon-

tagnes ſur huit grandes colonnes ; leur droite s'appuyoit au ruiſſeau de Striegau, & tiroit delà vers Ronſtock & Hausdorff ; les Saxons, qui faiſoient la gauche, s'étendoient juſqu'à Pilgrimshain. Mr. Du Moulin reçut auſſi-tôt ordre de lever le camp à huit heures du ſoir, de paſſer le ruiſſeau de Striegau, & de ſe poſter ſur un rocher devant la ville, où il y a une carrière de topaze, & qui en a pris ſon nom. L'armée ſe mit en mouvement le ſoir à huit heures, filant ſur la droite en deux lignes & obſervant le plus grand ſilence ; il étoit même défendu au ſoldat de fumer. La tête des troupes arriva à minuit auprès des ponts de Striegau, où l'on attendit que tous les corps fuſſent bien ſerrés enſemble. Le 4 juin, à 2 heures du matin, le roi raſſembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner la diſpoſition du combat ; nous l'omettrions, ſi tout ce qui a rapport à une bataille déciſive, ne devenoit de conſéquence. Voici cette diſpoſition. L'armée ſe mettra inceſſamment en marche par la droite ſur deux lignes ; elle paſſera le ruiſſeau de Striegau ; la cavalerie ſe mettra en bataille vis-à-vis de la gauche de l'ennemi du côté de Pilgrimshain ; le corps de Du Moulin couvrira ſa droite ; la droite de l'infanterie ſe formera à la gauche de la cavalerie vis-à-vis des boſquets de Ronſtock ; la cavalerie de la gauche

s'appuyera au ruiſſeau de Striegau, gardant au loin à dos la ville de ce nom ; 10 eſcadrons de dragons & 20 de houſards qui compoſent la réſerve, ſe poſteront derrière le centre de la ſeconde ligne, pour être employés où il ſera beſoin ; derrière chaque aîle de cavalerie un régiment de houſards ſe formera en troiſième ligne, pour garantir le dos & le flanc de la cavalerie, ſi le terrein va en s'élargiſſant, ou pour ſervir à la pourſuite ; la cavalerie chargera impétueuſement l'ennemi l'épée à la main ; elle ne fera point de priſonniers dans la chaleur de l'action ; elle portera ſes coups au viſage ; après avoir renverſé & diſperſé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué, elle retournera ſur l'infanterie ennemie, & la prendra en flanc ou à dos, ſelon que l'occaſion s'en préſentera ; l'infanterie Pruſſienne marchera à grands pas à l'ennemi : pour peu que les circonſtances le permettent, elle fondra ſur lui avec la bayonnette ; s'il faut charger, elle ne tirera qu'à 150 pas ; ſi les généraux trouvent quelque village ſur les aîles ou devant le front de l'ennemi qu'il n'ait pas garni, ils l'occuperont & le borderont extérieurement d'infanterie, pour s'en ſervir, ſi les circonſtances le permettent, à prendre l'ennemi en flanc ; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maiſons ni dans des jardins, pour que rien ne les gêne, & ne

les empêche de pourſuivre ceux qu'ils auront vaincus. Dès que chacun fut de retour à ſon poſte, l'armée s'ébranla. A peine la tête commençoit-elle à paſſer le ruiſſeau, que Mr. Du Moulin fit avertir, qu'ayant apperçu de l'infanterie ennemie vis-à-vis de lui ſur une éminence, il avoit corrigé ſa poſition; qu'il avoit pris par ſa droite, pour ſe former ſur une hauteur oppoſée à l'autre, & par laquelle il débordoit même la gauche de l'ennemi. C'étoit des Saxons qu'il voyoit, qui ayant eu ordre de prendre la ville de Striegau, furent fort étonnés de trouver des Pruſſiens devant eux. Le roi ſe hâta d'établir une batterie de 6 pièces de 24 ſur ce mont Topaze, laquelle fut très-utile par la grande confuſion qu'elle mit dans les ennemis. Les Saxons venoient avec tous leurs corps pour ſoutenir l'avant-garde qui devoit prendre Striegau; ils reçurent cette canonnade, à laquelle ils ne s'attendoient pas; en même temps l'aile droite de la cavalerie Pruſſienne ſe forma ſous cette batterie, les gardes du corps joignant le corps de Du Moulin, & la gauche de l'aile aboutiſſant à ces bouquets du bois de Ronſtock. Les Pruſſiens, après deux charges conſécutives, culbutèrent la cavalerie Saxonne, qui s'enfuit à vau de route, & les gardes du corps taillèrent en pièces ces deux bataillons d'infanterie qui s'étoient pré-

ſentés au commencement de l'affaire devant Mr. Du Moulin. Alors les grenadiers Pruſſiens & le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie Saxonne dans ces bouquets de bois, où elle commençoit à ſe former ; ils les pouſsèrent, & les délogèrent d'une digue où ils vouloient ſe reformer ; delà ils traverſèrent un étang, pour attaquer la ſeconde ligne ſur un terrein marécageux : ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé auſſi vîte : les Saxons furent encore obligés de s'enfuir ; leurs généraux rallièrent quelques bataillons en forme de triangle ſur une hauteur, pour couvrir leur retraite ; mais la cavalerie Pruſſienne de la droite, déja victorieuſe, ſe préſenta ſur leur flanc, en même temps que l'infanterie Pruſſienne débouscha du bois pour les aſſaillir. Mr. de Kalckſtein vint encore avec quelques troupes de la ſeconde ligne, qui débordoit de beaucoup les Saxons ; ils virent l'extrêmité où ils étoient, n'attendirent pas l'attaque, mais prirent bientôt la fuite. Les Saxons furent ainſi totalement battus, avant que la gauche de l'armée fût entiérement formée. Il ſe paſſa bien un gros quart-d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avoit averti le prince de Lorraine à Hausdorf, où il avoit ſon quartier, du feu de canon & des petites armes qu'on entendoit ;

il crut bonnement que c'étoient les Saxons qui attaquoient Striegau, & n'en tint aucun compte; on lui dit enfin que les Saxons étoient en fuite, & que tous les champs en étoient parſemés; ſur quoi il s'habilla à la hâte, & ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchoient donc à pas comptés dans la plaine, entre le ruiſſeau de Striegau & les boſquets de Ronſtock, qui n'eſt coupée que par des foſſés qui ſéparent les poſſeſſions des payſans. Dès que le margrave Charles & le prince de Pruſſe furent à portée des ennemis, ils les chargèrent ſi vivement, qu'ils plièrent. Les grenadiers des Autrichiens ſe ſervirent avec intelligence de ces foſſés, dont nous avons fait mention, & ils auroient pu mettre de la règle dans leur retraite, ſi le régiment des gardes ne les eût chaſſés deux fois à coups de bayonnette. Le régiment de Hacke, celui de Bévern, & tous ceux qui furent au feu, ſe diſtinguèrent par des actions de valeur. Comme il n'y avoit plus d'ennemis devant la droite, le roi fit faire un quart de converſion, pour ſe porter ſur le flanc gauche, & derrière les Autrichiens; cette droite broſſa dans les bois & dans les marais de Ronſtock, & lorſqu'elle en ſortit pour attaquer l'ennemi, la gauche des Pruſſiens avoit déjà gagné un terrein conſidérable. La cavalerie de cette gauche avoit eſſuyé un

contre-temps : à peine Kiau avec ſa brigade de 10 eſcadrons avoit-il paſſé le pont du ruiſſeau de Striegau, qu'il ſe rompit. Kiau prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie avec la ſienne, le général de Ziethen le joignit avec la réſerve, culbuta devant lui tout ce qui voulut lui réſiſter, & donna à Mr. de Naſſau, qui commandoit cette gauche, le temps de la faire paſſer à gué. Dès que Mr. de Naſſau eut formé ſon aîle, il donna ſur ce qu'il y avoit encore de cavalerie ennemie devant lui, & la mit en déroute. Le général Polentz contribua beaucoup à ce ſuccès ; il s'étoit gliſſé avec ſon infanterie dans le village de Fegebeutel, d'où il enfiloit la cavalerie Autrichienne ; quelques décharges qu'elle reçut en flanc, la mit en confuſion, & prépara ſa défaite. Mr. de Gesler, qui commandoit la ſeconde ligne, voyant qu'il n'y avoit là aucun laurier à cueillir, ſe tourna vers l'infanterie Pruſſienne, & trouvant les Autrichiens en confuſion, il fit ouvrir l'infanterie pour y paſſer, & ſe formant ſur trois colonnes, il fondit ſur ces Autrichiens avec une vivacité incroyable, les dragons en maſſacrèrent un grand nombre ; ils firent priſonniers 21 bataillons des régimens de Marchal, Graun, Tungen, Traun, Colowrad, Wurmbrand, & d'un régiment encore, dont le nom nous manque : il y en eut

beaucoup de tués ; & cependant on fit 4,000 prisonniers, & on s'empara de 66 drapeaux. Un fait aussi rare, aussi glorieux, mérite d'être écrit en lettres d'or dans les fastes prussiens. Un général de Schwérin (cousin de celui de Jœgerndorff) & une infinité d'officiers, que leur grand nombre nous empêche d'indiquer, y acquirent un nom immortel. Cette belle action se fit en même temps que la droite des Prussiens se portoit sur le flanc du prince de Lorraine ; ce qui rendit le désordre de ses troupes complet : tout se débanda & s'enfuit dans la plus grande confusion vers les montagnes. Les Saxons se retirèrent par Seyffersdorf ; le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Kauder, & leur aile par Hohenfriedberg, où heureusement Wallis & Nadasti étoient venus pour couvrir leur retraite : les Prussiens les poursuivirent jusques sur les hauteurs de Kauder, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les trophées que les Prussiens remportèrent en cette journée furent, en fait de prisonniers : 4 généraux, 200 officiers & 7,000 hommes : en fait de drapeaux, timbales, canons, &c. 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timbales & 60 canons. Le champ de bataille étoit jonché de morts ; les ennemis y perdirent 4,000 hommes, parmi lesquels il y avoit quelques officiers de marque. La perte

de l'armée Pruſſienne en morts & bleſſés, alloit à peine à 1800 hommes. Quelques officiers, qui devinrent dans cette journée les victimes de la patrie, en méritèrent les regrets ; de ce nombre furent le général Truchſes, les colonels Maſſow, Schwérin & During.

Ce fut là la troiſième bataille qui ſe donna pour décider à qui appartiendroit la Siléſie, & ce ne fut pas la dernière. Quand les ſouverains jouent des provinces, les hommes ſont les jetons qui les paient. La ruſe prépara cette action, & la valeur l'exécuta. Si le prince de Lorraine n'avoit pas été trompé par ſes eſpions, qui l'étoient eux-mêmes, il n'auroit jamais donné auſſi groſſiérement dans le piège qui lui étoit préparé ; ce qui confirme la maxime, de ne jamais s'écarter des principes que l'art de la guerre preſcrit, & de la circonſpection qui doit obliger tout général qui commande à ſuivre invariablement les règles que la ſûreté exige pour l'exécution de ſes projets. Lors même que tout ſemble favoriſer les projets que l'on médite, le plus ſûr eſt toujours de ne pas aſſez mépriſer ſon ennemi, pour le croire incapable de réſiſtance. Le haſard conſerve toujours ſes droits. Dans cette action même, un quiproquo penſa devenir funeſte aux Pruſſiens. Au commencement du combat, le roi tira dix bataillons de ſa ſeconde ligne, ſous les ordres

du lieutenant-général de Kalckſtein, pour renforcer le corps de Du Moulin, & il envoya un de ſes aides-de-camp, pour avertir le margrave Charles de prendre le commandement de la ſeconde ligne d'infanterie, pendant l'abſence de Mr. de Kalckſtein. Cet officier peu intelligent dit au margrave de renforcer la ſeconde ligne, de ſa brigade qui étoit à l'extrêmité de la gauche. Le roi s'apperçut à temps de cette bévue, & il la redreſſa avec promptitude. Si le prince de Lorraine avoit profité de ce faux mouvement, il auroit pu prendre en flanc la gauche des Pruſſiens qui n'étoit pas encore appuyée au ruiſſeau de Striegau. Tant le ſort des états & la réputation des généraux tient à peu de choſe. Un ſeul inſtant décide de la fortune. Mais il faut avouer, vu la valeur des troupes qui combattirent à Friedberg, que l'état ne couroit aucun riſque; il n'y eut aucun corps de repouſſé : de 64 bataillons, 27 ſeulement furent au feu & remportèrent la victoire. Le monde ne repoſe pas plus ſûrement ſur les épaules d'Atlas, que la Pruſſe ſur une telle armée.

Il ne doit pas paroître ſurprenant que l'on ne pourſuivît pas les Autrichiens avec plus d'ardeur. La nuit du 3 au 4 avoit été employée à marcher à l'ennemi. La bataille, quoique courte, avoit été une ſuite d'efforts continuels; les munitions de guerre étoient épuiſées; les

équipages & les munitions de guerre & de bouche étoient à Schweidnitz : il falloit les conduire à l'armée. L'arrière-garde du prince de Lorraine étoit compoſée des corps de Wallis & de Nadaſti, qui n'avoient point combattu ; ils occupoient les hauteurs de Hohen-Friedberg, dont il auroit été téméraire de vouloir les déloger : les Pruſſiens occupoient la hauteur de Kauder ; mais celle de Hohen-Friedberg étoit à leur gauche ; il ne falloit donc pas perdre par une fougue imprudente ce qu'on avoit gagné par la ſageſſe. Le lendemain Mrs. Du Moulin & Winterfeld furent détachés à la pourſuite de l'ennemi ; ils atteignirent le prince de Lorraine auprès de Landshut. Ce prince ne les attendit pas ; il leva ſon camp à leur approche, & chargea Nadaſti de couvrir ſa retraite. Winterfeld attaqua ce dernier, le mit en fuite, & le pourſuivit juſqu'aux frontières de la Bohème, après lui avoir tué 200 hommes & pris 130 priſonniers. Mr. Du Moulin occupa le camp même que les Autrichiens venoient d'abandonner. Après cette victoire, le roi rappella Cagnoni, ſon miniſtre de Dresde. Bulau, accrédité à Berlin de la part du roi de Pologne, fut obligé d'en partir, ainſi qu'un réſident de Saxe de Breslau. Le roi déclara qu'il regardoit l'invaſion des Saxons en Siléſie, comme une rupture ouverte.

L'armée ſuivit le 6 le corps de Du Moulin

& ſe porta ſur Landshut. Lorſque le roi y arriva, il fut entouré d'une troupe de 2,000 payſans, qui lui demandèrent la permiſſion d'égorger tout ce qui étoit catholique dans cette contrée. Cette animoſité venoit de la dureté des perſécutions que les Proteſtans avoient ſouffertes de la part des curés, dans le temps de la domination autrichienne, où l'on avoit ôté les égliſes aux luthériens, pour les donner à des prêtres catholiques. Le roi étoit bien éloigné de leur accorder une permiſſion auſſi barbare. Il leur dit qu'ils devoient plutôt ſe conformer aux préceptes de l'Écriture, bénir ceux qui les offenſoient, prier Dieu pour ceux qui les perſécutoient, afin d'hériter le royaume des cieux. Les payſans lui répondirent qu'il avoit raiſon, & ſe déſiſtèrent de leur cruelle prétention. L'avant-garde avança juſqu'à Starckſtadt, où elle apprit que les ennemis avoient quitté Trautenau, & qu'ils défiloient à Jaromirtz; ſur cela elle ſe poſta à Scalitz. L'armée prit le chemin de Friedland & de Nachod, qui étoit plus commode pour les ſubſiſtances; après quoi elle déboucha des montagnes, & ſe déploya le long de la Métau, petit ruiſſeau dont les bords ſont eſcarpés, qui vient de Neuſtadt, & va ſe jeter dans l'Elbe auprès de Pleſs. Le camp des Autrichiens étoit derrière l'Elbe, entre Schmirgitz & Jaromirtz. Nadaſti, dont le corps étoit en-

viron de 6,000 hommes, fit mine de diſputer à l'avant-garde Pruſſienne le paſſage de la Métau ; mais Mr. de Lehwald chaſſa les Hongrois ſans effuſion de ſang, paſſa le ruiſſeau, & ſe campa à un quart de mille à l'autre bord. Le lendemain, l'avant-garde fut renforcée de 11 bataillons, & ſe porta à Caravalhota, d'où le roi, ſe mettant à ſa tête, pouſſa juſqu'à Kœnigsgrætz, & occupa le terrein entre Rufeck, qui eſt vers l'Elbe, & Divetz, qui eſt ſur l'Adler ; ce ruiſſeau-ci vient des montagnes de Glatz, & ſe jette dans l'Elbe, auprès de Kœnigsgrætz. L'armée, ſous le commandement du prince Léopold, ſe campa à un quart de mille derrière l'avant-garde. Ces mouvemens obligèrent le prince de Lorraine à s'approcher de Kœnigsgrætz. Il ſe poſta ſur une hauteur au confluent de l'Adler & de l'Elbe, vis-à-vis des Pruſſiens ; il avoit appuyé ſa droite à un marais, ſa gauche ſe recourboit vers Pardubitz ; & à dos, il avoit une forêt de deux milles qui s'étend vers Holitſch : ce prince avoit établi, moyennant trois ponts ſur l'Adler, ſa communication avec Kœnigsgrætz, où il tenoit un détachement de 800 hommes ; il fit élever une redoute devant la ville, ſur une petite hauteur, qui en défendoit l'approche aux Pruſſiens. Sa poſition étoit inattaquable ; le roi ſe borna à garnir d'infanterie les villes de Jaromirtz & de Smirgitz, pour tenir l'Elbe par des détache-

mens de dragons & de houſards, & pour aſſurer & protéger ſes fourrages. A voir ces deux armées rangées autour de Kœnigsgrætz, on auroit dit que c'étoit un même corps qui en formoit le ſiège. Cependant l'avant-garde & le corps de bataille des Pruſſiens étoient ſi avantageuſement placés, qu'il auroit été impoſſible à l'ennemi de les entamer. On auroit pu tenter quelque entrepriſe ſur Kœnigsgrætz, & il auroit été poſſible de prendre la ville; mais qu'auroit-on gagné? La ville n'avoit ni fortifications, ni magaſins, & l'on auroit obligé de l'abandonner tôt ou tard; ç'auroit été verſer du ſang inutilement. Ceux qui ne jugeoient que ſuperficiellement des choſes, croyoient que dans cette heureuſe ſituation, le roi devoit changer le projet de campagne qu'il avoit fait à Neiſse, & que ſes vues devoient s'étendre avec ſa fortune. Il n'en étoit pas ainſi cependant. La bataille de Friedberg avoit ſauvé la Siléſie: l'ennemi étoit battu; mais il n'étoit pas détruit: cette bataille n'avoit pas applani les montagnes de la Bohème, par leſquelles étoient obligés de paſſer les vivres pour l'armée. On avoit perdu en 1744 les caiſſons des vivres; les ſubſiſtances ne pouvoient donc arriver au camp, que ſur des chariots de payſans de la Siléſie. Depuis le départ du margrave de la haute Siléſie, les Hongrois avoient ſurpris la fortereſſe de Coſel, & ils

ils étendoient leurs courses jusqu'au voisinage de Schweidnitz & de Breslau ; ils alloient se porter sur les derrières de l'armée, & en intercepter les subsistances ; d'ailleurs le roi ne pouvoit s'éloigner que de dix ou quinze milles de Schweidnitz, d'où il ne recevoit de vivres que de cinq en cinq jours. S'il avoit voulu transporter le théâtre de la guerre en Saxe, il auroit abandonné la Silésie à la discrétion des Autrichiens. Tant de considérations importantes firent que ce prince resta ferme dans son premier projet, c'est-à-dire, d'affamer les frontières de la Bohême, pour empêcher l'ennemi d'y pouvoir hiverner.

Les François firent encore quelques tentatives auprès du roi de Pologne, lui présentant toujours comme une amorce la couronne impériale, à laquelle il avoit renoncé pour long-temps. La seule négociation qui convint alors aux Prussiens, c'étoit celle avec l'Angleterre ; parce que cette puissance seule pouvoit ménager la paix avec la reine de Hongrie. Le roi d'Angleterre étoit alors à Hanovre, & il avoit mené le lord Harrington avec lui. Le jeune comte de Podewils, qui étoit ministre à La Haye, reçut ordre de se rendre à Hanovre pour sonder le terrein, & voir dans quelles dispositions étoient le lord Harrington & la cour.

Pour ce qui regardoit les opérations de la guerre, il fut résolu de se soutenir le plus long-temps qu'il seroit possible en Bohème, de choisir avec soin les meilleurs camps qu'on pourroit trouver, d'exposer d'autant moins les troupes que Mr. de Nassau alloit être détaché pour la haute Silésie, afin de reprendre Cosel, & d'affecter en toutes les occasions les démonstrations d'une guerre offensive, pour en imposer à l'ennemi, & lui cacher le véritable dessein que l'on avoit de ne rien donner au hasard. Mr. de Nassau partit le 25 de juin avec 12,000 hommes; il passa par Glatz & Reichenstein, & rejeta d'abord les Hongrois sur Neustadt, dont il les déloges avec perte de leur côté; il s'avança ensuite jusqu'à Cosel, & fit les préparatifs du siège. Cette place avoit été prise par la perfidie d'un officier de la garnison qui déserta: ce traître apprit aux ennemis que le fossé n'étoit pas perfectionné, & qu'il étoit guéable à l'angle d'un bastion qu'il leur indiqua. Avec 2,000 pandours il passa le fossé, escalada le bastion & la place, dont Foris étoit commandant; il y eut quelque monde de massacré; le reste au nombre de 350 hommes fut fait prisonnier; cela arriva deux jours après que le margrave eut évacué la haute Silésie.

Pendant que Mr. de Nassau étoit ainsi

occupé dans la haute Siléſie, le roi mettoit tous ſes ſoins à faire ſubſiſter les troupes. Pour cet effet il détacha ſa groſſe cavalerie vers Opotſchna, qui étoit à un demi-mille à la gauche des deux corps de l'armée Pruſſienne: toutes les nuits cette cavalerie donnoit l'alarme au prince de Lorraine, pour éprouver ſa contenance, ſouvent aſſez mauvaiſe, & pour le confirmer dans l'opinion que le roi méditoit quelque grand deſſein, qu'il exécuteroit à l'improviſte. Les Autrichiens furent entretenus dans ces inquiétudes pendant quatre ſemaines. Le roi avoit ſur ſa gauche un détachement à Hohenbruch; & par la jalouſie que ce camp donnoit aux ennemis, ils craignoient d'être attaqués par derrière. Réellement les Pruſſiens pouvoient ſe porter ſur Reichenau & ſur Hohen-Mauth, & le prince de Lorraine ſe ſeroit vu contraint de couvrir la Moravie, d'où il tiroit ſes vivres. Ses magaſins étoient établis en échelons; le plus voiſin étoit celui de Pardubitz, derrière celui-là venoit celui de Chrudim, & plus vers la Moravie celui de Teutſchbrod. Si cette marche ſe fût exécutée, elle dérangeoit toute l'économie des Autrichiens; elle mettoit l'armée du roi en état de tirer ſes farines de Glatz, au-lieu de les faire venir de Schweidnitz, ce qui étoit égal. Si le roi préféroit d'agir vers ſa droite, il pouvoit paſſer

l'Elbe non loin de Smirgitz, & prendre le camp de Clumetz, qui étoit bon & très-avantageux; il avoit derrière lui de grandes plaines, qui fourniſſoient des fourrages en abondance : delà il donnoit de la jalouſie aux Autrichiens ſur Pardubitz, & coupoit en quelque façon la communication des Saxons avec la Luſace. Ce dernier parti fut préféré au premier, ſur-tout à cauſe des Saxons, le roi ayant eu vent que le comte de *** méditoit quelque deſſein ſur la Marche électorale. Pour mieux cacher ſes vues à l'ennemi, le roi détacha Mr. de Winterfeld avec 3,000 hommes pour le camp de Reichenau, en même temps que l'armée fit un mouvement ſur ſa droite pour paſſer l'Elbe non loin de Jaromirtz, où tous ſes détachemens la rejoignirent. La grande armée appuya ſa droite ſur un bois, où l'on pratiqua un abatis; ſa gauche s'appuyoit à l'Elbe, auprès du village de Néchanitz, ayant l'avantage des hauteurs & du glacis d'un bout du camp à l'autre. Mr. Du Moulin repaſſa la Métau avec 6 bataillons & 40 eſcadrons, & ſe poſta à Skalitz, pour aſſurer la communication des vivres entre Jaromirtz & Neuſtadt, où il y avoit un bataillon en garniſon. Peut-être le premier projet dont nous avons parlé auroit-il été meilleur que celui qu'on exécuta. On a ſu depuis que le duc de Weiſſenfels n'auroit pas ſuivi le duc

de Lorraine vers les frontières de la Moravie. De Reichenau à Glatz il n'y a que cinq milles, au-lieu qu'il y en avoit dix de Clum à Schweidnitz, ce qui rendoit le transport des vivres plus difficile ; mais les hommes font des fautes, & celui qui en fait le moins, a des avantages sur ceux qui en font plus que lui. Tout le temps que l'armée séjourna à Clum ne fut employé qu'à des fourrages de la part des deux armées, & à pousser de part & d'autre des partis pour les empêcher. De tous les officiers Autrichiens il n'y eut que le seul colonel Derchósi qui se signalât à la petite guerre ; il fit quelques prises, que Mr. de Fouquet vengea par les partis qu'il envoyoit de Glatz sur les derrières de l'armée Autrichienne, & qui les désoloient par de fréquentes prises qu'ils faisoient sur eux. Il y avoit un poste détaché à Schmirsitz, qui mit un nouveau stratagême en usage pour intimider les Hongrois qui venoient tirer sur une redoute & sur une sentinelle placée près du pont de l'Elbe ; c'est une plaisanterie qui délassera le lecteur de la gravité des matières qu'il a sous les yeux. Quelques sentinelles ayant été blessées par des pandours, les grenadiers de Kalckstein s'avisèrent de faire un manequin, de l'habiller en grenadier, & de le placer à l'endroit où étoit la sentinelle ; ils faisoient mouvoir cette poupée

avec des cordes, de forte qu'à une certaine diſtance on la prenoit pour un homme ; ils s'embuſquèrent en même temps dans des brouſſailles voiſines. Les pandours arrivent & tirent ; le manequin tombe, les voilà qui veulent ſe jeter deſſus ; auſſi-tôt part un feu très-vif des brouſſailles, les grenadiers fondent ſur eux, & font priſonniers tous ceux qu'ils avoient bleſſés : depuis ce temps là ce poſte fut tranquille.

Mais revenons à des objets plus importans. Depuis la bataille de Friedberg, le prince de Lorraine n'avoit ceſſé d'importuner la cour pour qu'elle le renforçât. On lui envoya alors huit régimens, tirés en partie de la Bavière, de l'armée du Rhin, & de la garniſon de Fribourg, dont l'échange venoit de ſe faire avec les François ; mais en même temps que ces ſecours arrivèrent, le duc de Weiſſenfels le quitta, ne lui laiſſant que 6,000 Saxons, au lieu de 24,000 qu'il y avoit. Voici la raiſon de cette retraite : le roi avoit été informé que le roi de Pologne étoit en négociation avec les Bavarois, pour prendre, moyennant des ſubſides, 6,000 hommes de ſes troupes à ſon ſervice. Ces troupes auroient pu faire une fâcheuſe diverſion dans le Brandebourg. Les voies d'accommodement étoient fermées en Saxe ; la ſeule façon de contenir cette cour étoit celle

de l'intimider. Pour cet effet, le prince d'Anhalt raſſembla ſes troupes auprès de Halle ; il fut renforcé par quatre régimens d'infanterie & trois de cavalerie, que Mr de Gesler lui mena de Bohême. Les Saxons pouvoient s'attendre que le prince d'Anhalt agiroit offenſivement contre eux ; ce corps étoit aſſez fort pour les ſubjuguer. Un manifeſte parut en même temps, dans lequel on déclaroit que le roi ayant devant lui l'exemple de la reine de Hongrie, qui avoit traité en ennemis les alliés & les troupes auxiliaires du défunt empereur, ſavoir, les Heſſois, les Palatins & les Pruſſiens ; que le roi, dis-je, ſe croyoit autoriſé à traiter également en ennemis les Saxons, auxiliaires de la reine de Hongrie, & à leur faire éprouver tout le mal qu'ils avoient fait ou médité de faire aux etats du roi. Le prince d'Anhalt avoit déjà le bras levé ; il alloit frapper, lorſque la ſignature de la convention de Hanovre ſuſpendit le coup qu'il alloit porter.

Il faut ſe ſouvenir que les François n'avoient accompli aucun des articles du traité de Verſailles ; qu'ils refuſoient tout ſecours aux Pruſſiens ; que la retraite du prince de Conti abandonnant le trône impérial au premier occupant, les François rompoient tous les liens qui les uniſſoient aux princes d'Allemagne. Il faut joindre à ces raiſons une raiſon plus forte

encore, l'épuiſement total des finances. Ces motifs portèrent le roi à négocier la paix; la convention de Hanovre avoit pour baſe la paix de Breslau, & le roi George s'engageoit de plus d'en procurer la garantie de la part de toutes les puiſſances de l'Europe à la paix générale. Le roi promettoit de ſon côté de reconnoître empereur le grand-duc de Toſcane. George, après avoir été long-temps balloté entre ſes miniſtres de Hanovre & le lord Harrington, ſigna ce traité le 22 ſeptembre. Il paroiſſoit alors que la pacification de l'Empire ſuivroit immédiatement la convention de Hanovre: mais il ne ſuffiſoit pas d'avoir calmé les paſſions du roi d'Angleterre; il y avoit des ennemis plus irréconciliables qui vouloient abattre la puiſſance naiſſante des Pruſſiens. De *** à Dresde & Bartenſtein à Vienne, jugeoient que le moment en étoit venu, & ils vouloient profiter des circonſtances qu'ils croyoient leur être favorables. La couronne impériale rehauſſoit la fierté de la cour de Vienne, & le déſir de partager les dépouilles d'un ennemi, donnoit de la fermeté à celle de Dresde.

Il ſera peut-être néceſſaire, pour l'intelligence des faits, de rapporter de quelle manière la dignité impériale retourna à la nouvelle maiſon d'Autriche. Depuis la paix de Fuſſen, le comte de Ségur avoit pris le chemin du

Necker, pour ſe joindre au prince de Conti. Mr. de Bathyani le ſuivit & traverſa l'Empire, afin de ſe joindre au corps du duc d'Aremberg, qui avoit ſon quartier à Weilbourg. La France auroit dû dans ce moment faire les derniers efforts pour empêcher cette jonction; mais elle n'agiſſoit pas. Le prétexte de la guerre étoit d'empêcher que la dignité impériale ne rentrât dans la nouvelle maiſon d'Autriche: la France devoit donc raſſembler des forces aux environs de Francfort, ce qui l'auroit rendue maîtreſſe de l'élection; il falloit autoriſer le prince de Conti à chaſſer le duc d'Aremberg du voiſinage de cette ville, & empêcher ſurtout ſa jonction avec Mr. de Bathyani, qui donnoit une ſupériorité marquée aux Autrichiens ſur les François. Louis XV & le prince de Conti avoient ſouvent aſſuré le roi dans leurs lettres, qu'au riſque d'une bataille ils s'oppoſeroient à l'élection du grand-duc; c'étoient de belles paroles. La bataille ne ſe donna point. Le prince de Conti fut obligé de détacher 15,000 hommes pour la Flandre. Le comte de Traun eut le commandement de l'armée de l'Empire. Il détacha Bærenklau, & lui fit paſſer le Rhin à Biberich. Le prince de Conti en prit l'alarme; il fit ſauter ſon pont d'Aſchaffembourg, rompre celui de Hœchſt, & ſe retira à Geran ſur le Rhin. Le grand-duc ſe rendit en perſonne à

ſon armée. Traun paſſa le Mein. Bærenklau défit quelques compagnies franches du prince de Conti auprès d'Oppenheim. Sur cela les François n'y tinrent plus. Le prince de Conti repaſſa le Rhin à Germersheim & à Rheinzurkheim. Son équipage fut pris par les ennemis, qui l'inquiétèrent fort dans ſa retraite; il ſe campa à Worms, derrière le ruiſſeau d'Oſthoſen, ſe retira delà à Mauterſtadt, où il finit une campagne peu glorieuſe pour les armes Françoiſes.

La retraite du prince de Conti fut le ſignal qui fit éclater l'eſprit de vertige des princes de l'Empire, & leur attachement pour la maiſon d'Autriche. On s'étonne avec raiſon, en conſidérant la hauteur & le deſpotiſme avec leſquels cette maiſon avoit gouverné l'Allemagne, qu'il ſe trouvât des eſclaves aſſez vils pour ſe ſoumettre au joug qu'elle leur impoſoit; & cependant le grand nombre étoit dans ces ſentimens. Le roi d'Angleterre avoit à ſa diſpoſition tout le collège électoral; il étoit maître de la diète de l'Empire. L'électeur de Mayence devoit ſa fortune à la maiſon d'Autriche, & n'étoit que l'organe de ſes volontés. C'eſt un ancien uſage que le doyen du collège électoral invite les électeurs à la diète d'élection. Après la mort de Charles VII, l'électeur de Mayence s'acquitta de ce devoir,

& fixa l'ouverture de la diète au premier de juin. Le baron d'Erthal, chargé de cette ambaſſade, ſe rendit à Prague, & fit la même invitation au royaume de Bohème qu'aux autres électeurs, ce qui étoit contraire aux déciſions de la dernière diète, qui portoit qu'on laiſſeroit dormir la voix de Bohème. On avoit craint au commencement de l'année 1745, tant à Vienne qu'à Hanovre, que l'armée du prince de Conti n'empêchât à Francfort les partiſans du grand-duc de Toſcane, de lui donner leurs voix, & l'on avoit jeté les yeux ſur la ville d'Erfort pour y aſſembler la diète; cela auſſi étoit contraire aux loix fondamentales du corps germanique, ſur-tout à la bulle d'or : la foibleſſe des François ſauva cette tranſgreſſion à la reine de Hongrie. La diète de l'Empire s'aſſembla donc à Francfort le premier de juin. La France donna l'excluſion au grand-duc; mais l'armée du prince de Conti, qui devoit appuyer cette déclaration, ayant déjà diſparu, c'étoit de la part des François un aveu tacite d'impuiſſance, qui leur aliéna le cœur de tous leurs alliés. Les miniſtres de Brandebourg & de l'électeur Palatin remirent un Mémoire à la diète, lequel demandoit l'examen de trois points: 1°. Si les ambaſſadeurs invités par l'électeur de Mayence étoient admiſſibles à donner leur ſuffrage? 2°. Si leurs cours avoient toute la

liberté requise selon la bulle d'or? 3°. Si quelques-uns ne s'en étoient pas privés eux-mêmes, ou par des promesses, ou par vénalité? Le premier de ces points regardoit l'ambassadeur de Bohème, qui ne devoit point être admis; le second désignoit l'ambassadeur Palatin, dont le secrétaire avoit été enlevé par les Autrichiens aux portes de Francfort; & presque tout le collège électoral se trouvoit dans le troisième cas. Ils finirent en protestant contre l'assemblée de la diète, qui seroit censée illégale jusqu'au redressement de ces griefs, & se retirèrent. Comme une fausse démarche en entraîne une autre, la cabale autrichienne passa par-dessus toutes les bienséances; & sans avoir égard à ces protestations, le jour de l'élection fut déterminé au 13 de septembre. L'ambassadeur Brandebourgeois & le Palatin se retirèrent à Hanau, en protestant contre cette assemblée illicite & schismatique, dont les résolutions & les opérations devoient être regardées comme nulles.

Le grand-duc fut élu le 13 de septembre, au grand contentement du roi d'Angleterre & de la reine de Hongrie. Restoit à savoir, s'il convenoit mieux au roi de reconnoître purement & simplement le nouvel empereur, ou de lui rompre entièrement en visière, en déclarant qu'il ne reconnoissoit ni élection ni élu. Ce prince tint un juste milieu entre ces deux partis.

Il garda un profond silence, parce que 1°. il ne pouvoit mettre la France en action pour renverser ce qui s'étoit fait à Francfort, & qu'en second lieu, reconnoître l'empereur sans nul besoin, c'auroit été se priver à la paix du mérite d'une complaisance qu'on pouvoit alors faire valoir. La reine de Hongrie jouissoit déjà paisiblement à Francfort du spectacle de cette couronne impériale, qu'elle avoit placée avec tant de peine sur la tête de son époux; elle laissoit la représentation à l'empereur, & réservoit pour elle l'autorité; elle n'étoit pas même fâchée qu'on remarquât que le grand-duc étoit le fantôme de cette dignité, & qu'elle en étoit l'ame. Cette princesse montra trop de hauteur pendant son séjour à Francfort; elle traitoit les princes comme ses sujets, elle fut même plus qu'impolie à l'égard du prince Guillaume de Hesse. Elle annonçoit ouvertement dans ses discours, qu'elle aimeroit mieux perdre son cotillon, que la Silésie; elle disoit du roi de Prusse, qu'il avoit quelques qualités, mais qu'elles étoient ternies par l'inconstance & par l'injustice. Par le moyen d'émissaires secrets, le roi avoit fait lâcher à Francfort quelques propos de paix, qui furent tous rejetés. La fermeté de l'impératrice dégénéroit quelquefois en opiniâtreté; elle étoit comme enivrée de la dignité impériale qu'elle venoit de remettre dans sa maison. Uniquement

occupée de perſpectives riantes, elle croyoit déroger à ſa grandeur, en entrant en négociation d'égal à égal avec un prince qu'elle accuſoit de rebellion. A ce motif de vanité ſe joignoient des raiſons d'état plus ſolides. Depuis Ferdinand I, les principes de la maiſon d'Autriche tendoient à établir le deſpotiſme en Allemagne: rien n'étoit donc plus contraire à ce deſſein, que de ſouffrir qu'un électeur acquît trop de puiſſance; qu'un roi de Pruſſe, fortifié des dépouilles de l'empereur Charles VI, employant ſes forces contre l'ambition autrichienne, ſoutint contre elle avec trop d'efficace les libertés du corps germanique.

Voilà les véritables raiſons qui empêchèrent la cour de Vienne d'accéder au traité de Hanovre. Le roi de Pologne avoit des raiſons différentes. Son objet principal étoit de conſerver la couronne de Pologne dans ſa maiſon; & pour s'en aſſurer davantage, il eſpéroit par cette guerre, gagner une communication de la Saxe en Pologne par la Siléſie; il ambitionnoit la poſſeſſion du duché de Glogau, ou de plus même, s'il pouvoit l'obtenir; & de ***, qui croyoit le roi de Pruſſe aux abois, ne vouloit point de compoſition. Les eſpérances bien ou mal fondées de ces deux cours, empêchèrent que la convention de Hanovre ne devînt alors une paix entre ces trois puiſſances belligérantes.

Cependant le roi d'Angleterre se flattoit, à force d'insister sur la même chose, de ramener enfin l'impératrice & le roi de Pologne à son sentiment; les assurances qu'il en donnoit au roi de Prusse, firent suspendre l'expédition de Saxe. Dans ces circonstances d'ailleurs, il n'auroit pas été convenable d'embrouiller les affaires plus qu'elles ne l'étoient déjà, & d'entreprendre une nouvelle guerre. Cette modération que le roi mit dans sa conduite, ne pouvoit tourner qu'à la confusion de ses ennemis, qui tâchoient, en calomniant ses démarches, d'attirer sur lui la haine des souverains de toute l'Europe.

Mais ces mesures que l'on vouloit garder avec la Saxe, n'empêchoient pas de pousser la guerre avec vigueur contre l'impératrice-reine. On se trompe lorsqu'on croit fléchir son ennemi en le menaçant les armes à la main; les victoires seules le forcent à la paix. C'est ce qui fit qu'on pressa les opérations de Mr. de Nassau. Costel lui opposa une foible résistance; il ouvrit la tranchée du côté de la basse Oder, le feu prit par accident à quelques maisons, ce qui obligea le commandant à se rendre le 6 de septembre. Mr. de Nassau y fit prisonniers 3,000 Croates, & ne perdit au siège que 45 hommes. Ce général, après avoir ravitaillé la ville, & y avoir laissé une garnison de 1200 hommes, se

porta ſur Troppau avec ſa petite armée ; delà ſes partis mirent à contribution quelques cercles de la Moravie ; il eut de petites affaires avec les Hongrois, dont il ſortit toujours avec avantage & avec gloire.

Mais il eſt temps de retourner en Bohême, où nous avons laiſſé l'armée Pruſſienne au camp de Clun, & celle des Autrichiens à celui de Koenigsgraetz. Les ennemis tentèrent deux fois d'emporter de vive force la petite ville de Neuſtadt, où commandoit le major Tauenzien ; mais ils furent toujours repouſſés par la valeur de ce digne officier. Ce poſte étoit très-important, parce qu'il aſſuroit la communication de la Siléſie. Le prince de Lorraine, qui ſe croyoit plus fort par les ſecours qu'il avoit reçus, qu'affoibli par le départ des Saxons, paſſa l'Adler, & s'établit dans le camp que les Pruſſiens avoient eu entre Koenigsgraetz & Caravalhota. Les Pruſſiens firent un mouvement en conſéquence ; ils mirent l'Elbe devant leur front, leur droite à Schmirſitz, & leur gauche à Jaromirtz. Mr. Du Moulin garda ſon poſte de Skalitz, & le général Lehwald occupa la hauteur de Ples au confluent de la Métau dans l'Elbe ; de ſorte que les Pruſſiens tenoient ces deux rivières. Mr. de Valori avoit pris un logement dans le fauxbourg de Jaromirtz ; on l'avertit qu'il valoit mieux entrer en ville, & il n'en voulut rien croire.

croire. Un partisan Autrichien, nommé Franquini, qui entretenoit des intelligences avec l'hôte du marquis, tenta de l'enlever. Il se glissa par des granges & des jardins; mais par mépriſe il enleva le secrétaire au lieu du ministre. Ce secrétaire, nommé d'Arget, eut l'esprit de déchirer toutes ses lettres; pour sauver son maître, il dit qu'il étoit Valori, & ne détrompa Franquini, que lorsqu'il n'étoit plus temps de prendre le ministre. Par sa position, l'armée Prussienne étoit inattaquable. Supposé même que le prince de Lorraine eût voulu tenter le passage de la Métau à l'aide de plusieurs ponts construits sur l'Elbe, le roi pouvoit se porter derrière l'ennemi, & le couper de Kœnigsgrætz. Franquini étoit le seul qui donnât quelques inquiétudes pour les vivres; il s'étoit posté dans une forêt, nommée vulgairement le royaume de Silva; ce bois communique aux chemins de Braunau, Starckstadt & Trautenau; il tomboit de ce repaire sur les convois qui venoient de la Silésie. Chaque convoi avoit une petite bataille à livrer; souvent il falloit y envoyer des secours; cela fatiguoit les troupes, & l'on ne se nourrissoit que l'épée à la main.

L'impératrice-reine cependant commençoit à s'ennuyer de cette guerre, qui ne décidoit rien. Pressée par le roi d'Angleterre de faire la paix, elle voulut au moins tenter encore la fortune

avant de quitter la partie, & donna au prince de Lorraine l'ordre précis d'agir offenſivement, & s'il le pouvoit avec avantage, d'engager une affaire générale avec les Pruſſiens. Pour l'aider dans une entrepriſe auſſi importante, elle lui avoit formé une eſpèce de conſeil, compoſé du duc d'Aremberg & du prince Lobkowitz; elle les envoya tous deux à l'armée, ſe flattant d'avoir pourvu à tout, & que la fortune qui avoit couronné ſon époux à Francfort, lui gagneroit des batailles en Bohème. On ſut bientôt dans le camp Pruſſien que Mrs. d'Aremberg & de Lobkowitz avoient joint le prince de Lorraine, & l'on devina à-peu-près les intentions de cette princeſſe. Le prince Lobkowitz, d'un tempérament violent & impétueux, vouloit attaquer & ferrailler ſans ceſſe; il envoyoit tous les jours les houſards à la petite guerre, ſouvent même mal-à-propos, & s'emportoit lorſque Nadaſti ou Franquini avoient eſſuyé quelque échec. Le prince de Lorraine, qui connoiſſoit les Pruſſiens pour avoir fait trois campagnes contre eux, auroit préféré la guerre de chicane à celle qu'on lui ordonnoit de faire; il ſe ſeroit contenté de diſputer les ſubſiſtances, de conſumer ſon ennemi à petit feu, & d'accumuler beaucoup de petits avantages, qui réunis, ſont l'équivalent des plus grands ſuccès. Pour

le duc d'Aremberg, appeſanti par l'âge, il étoit de l'avis du dernier qui opinoit. Les deux armées n'étoient diſtantes l'une de l'autre que d'une demi-portée de canon. Le roi, de ſa tente, qui étoit ſur une hauteur, voyoit tous les jours les généraux ennemis venir reconnoître ſa poſition : on les auroit pris pour des aſtronomes, car ils obſervoient les Pruſſiens avec de grands tubes ; enſuite ils délibéroient enſemble ; mais ils ne pouvoient rien entreprendre contre un camp qui étoit trop avantageux & trop fort pour être bruſqué. Bientôt les ennemis donnèrent l'alarme au corps du général Lehwald ; 1500 pandours paſsèrent la Métau pendant la nuit, & ſe retranchèrent ſur une hauteur voiſine de celle des Pruſſiens ; un eſſaim de troupes légères devoit les ſuivre. Mr. de Lehwald ne leur en laiſſa pas le temps ; il marcha à eux à la tête de 2 bataillons, les chaſſa, la bayonnette au bout du fuſil, de leur redoute, leur prit 40 hommes, & les fit pourſuivre par ſes houſards. Le pont de la Métau ſe rompit pendant leur fuite précipitée, & pluſieurs ſe noyèrent. Cette belle action de Mr. de Lehwald empêcha les Autrichiens d'établir une communication avec Franquini, qui vouloit empêcher les convois d'arriver au camp Pruſſien. Le prince de Lobkowitz ne ſe rebutoit pas pour avoir manqué quelques pro-

jets ; il en formoit ſans ceſſe de nouveaux, & tenta pour la troiſième fois de prendre Neuſtadt. La ville fut inveſtie le 7 ſeptembre par 10,000 hommes ; le roi n'en fut informé que le 12. Il envoya incontinent Du Moulin & Winterfeld à ſon ſecours. Winterfeld, avec 300 fantaſſins du régiment de Schwérin, força le paſſage d'un bois défendu par 2,000 pandours ; les Hongrois perdirent 2 canons, & furent jetés dans une eſpèce de précipice qu'ils avoient derrière leur front. A l'approche des Pruſſiens, le ſiège de Neuſtadt fut levé ; ils repaſsèrent la Métau, & ſe retirèrent dans leur camp. Mr. de Tauenzien, enfermé dans une bicoque ſans défenſe, dont la muraille étoit crevaſſée en beaucoup d'endroits, avoit ſoutenu cinq jours de tranchée ouverte contre 10,000 ennemis qui l'aſſiégeoient, & qui, les deux derniers jours, lui avoient coupé les canaux qui portoient l'eau aux fontaines de la ville : les murailles avoient été battues par dix pièces d'artillerie, qui en avoient fait écrouler un pan conſidérable. Nous avons vu des places fortifiées par les Vauban & les Cœhorn, ne tenir pas auſſi long-temps à proportion : ce n'eſt donc pas toujours la force des ouvrages qui défend les places, mais plutôt la valeur & l'intelligence de l'officier qui y commande. Le poſte de Neuſtadt ne pouvoit plus ſe défendre,

depuis que l'eau y manquoit ; mais en l'abandonnant, on perdoit à l'égard de la ſûreté des convois : cependant les fourrages étant tous conſumés dans le voiſinage, il étoit à propos de changer de poſition, & l'on ruina les murailles de cette ville. Le 18 ſeptembre l'armée paſſa l'Elbe auprès de Jaromirtz, & ſe campa à Kowalkowitz, ſans que l'ennemi fît le moindre mouvement pour s'y oppoſer. Il fallut de ce camp détacher le général Polentz avec 1000 chevaux & 3 bataillons, pour couvrir la nouvelle Marche & l'Oder contre un corps de 6,000 ulans, que le roi de Pologne avoit levé, & qu'il vouloit attirer en Saxe, pour y joindre ſes autres troupes ; les autres détachemens rentrèrent dans l'armée, & Mr. Du Moulin en couvrit la gauche.

Il ſe fit ce jour là un feu de joie dans l'armée Autrichienne, pour célébrer l'élection du grand-duc ; le nom d'armée impériale réjouiſſoit les officiers qui la compoſoient ; deux jours ſe paſsèrent en feſtins, où le vin ne fut pas épargné. Peut-être auroit-ce été le moment d'attaquer ; mais le roi ne voulut point s'écarter de ſon plan de campagne. Il réſolut donc de tranſporter ſon camp à Staudentz ; le chemin qui y conduit, paſſe par une vallée bordée de bois & de montagnes, qui tiennent à la forêt de Silva. Franquini s'embuſqua au-

près du village de Liebenthal, ſur le chemin où la ſeconde colonne devoit paſſer. Le prince Léopold, qui la conduiſoit, détacha quelques bataillons, qui traquèrent le bois, en même temps que Mr. de Malachowsky, à la tête de quelques centaines de houſards, grimpant ſur ces rochers eſcarpés, aida l'infanterie à chaſſer ce partiſan de ſon embuſcade : cette action, la plus hardie que la cavalerie puiſſe entreprendre, combla Mr. de Malachowsky de gloire. Il eut cependant 20 hommes de tués & 40 de bleſſés dans cette affaire. L'armée n'entra que ſur le tard dans le camp de Staudentz. Mr. de Lehwald avec ſon corps occupa Starckſtadt, & Mr. Du Moulin ſe rendit à Trautenau avec ſon détachement, pour couvrir les convois qui venoient de la Siléſie. Les Pruſſiens embraſſoient ainſi toute la chaîne des montagnes qui côtoient les frontières de la Siléſie depuis Trautenau vers Braunau ; cette partie fut radicalement fourragée ; & l'ennemi n'auroit pas été en état d'y ſubſiſter pendant l'hiver. Cela formoit une barrière qui mettoit juſqu'au printemps prochain la Siléſie à couvert d'incurſions. Les fourrages ſe faiſoient toutefois avec bien plus de difficultés que dans les plaines, par la nature du terrein coupé & difficile qui environnoit le camp : afin de ne point expoſer les troupes à quelque affront, il

falloit des convois de 3,000 chevaux & de 7 à 8,000 hommes d'infanterie, pour couvrir les fourrageurs ; chaque botte de paille coûtoit un combat. Moratz, Trenck, Nadasti, Franquini étoient tous les jours aux champs ; enfin c'étoit une école pour la petite guerre. De tous les officiers Autrichiens, Franquini étoit celui qui avoit la connoissance la plus exacte des chemins qui vont de Bohème en Silésie ; il attaqua avec 4,000 pandours, entre Schatzlar & Trautenau, un convoi de farine escorté par 300 fantassins. Le jeune Mœllendorff, aide-de-camp du roi, conduisoit ce convoi ; il soutint tous les efforts des ennemis, & s'empara d'un cimetière qui dominoit le défilé, d'où il protégea les chariots, & se défendit durant trois heures, jusqu'à l'arrivée du secours de Du Moulin, qui le dégagea entiérement. Les ennemis laissèrent 40 morts sur la place : la perte de l'escorte fut légère, à cela près que Franquini dételа une trentaine de chariots, dont il emmena les chevaux. Quoique ces petites actions ne soient que des bagatelles, elles font trop d'honneur à la nation, & à ceux qui y ont eu part, pour laisser ensevelir dans l'oubli ce qui peut devenir un germe d'émulation pour la postérité. C'étoient chaque jour de nouvelles entreprises de la part de l'ennemi ; ayant la faveur du pays, il étoit instruit que le dépôt

des vivres & la boulangerie de l'armée étoient établis à Trautenau, & cette connoiſſance lui ſuffit pour faire mettre le feu aux quatre coins de cette malheureuſe ville ; en trois heures de temps toutes les maiſons ne firent plus qu'un monceau de cendres. Comme on avoit eu la précaution de placer les tonneaux de farine dans des caves bien voûtées, il n'y eut de perdu que quelques chariots de bagage que les flammes conſumèrent. Cette action inhumaine retomba ſur ſes auteurs, & l'impératrice-reine, au-lieu d'y gagner, eut en Bohème une ville de plus de ruinée.

Ces tentatives n'étoient que le prélude de ce que la cour de Vienne & ſes généraux méditoient depuis long-temps d'exécuter. Le prince de Lorraine voyoit que les Pruſſiens ſe préparoient à quitter la Bohème ; il les ſuivit & vint ſe camper à Kœnigsſaal, pour les obſerver de plus près. Le camp de Staudentz n'avoit pas été pris ſelon toutes les règles de l'art. Le roi avoit affoibli ſon armée par ſes détachemens, & il ne lui reſtoit pas aſſez de troupes pour remplir l'eſpace qu'il avoit à garnir. Mr. de Naſſau étoit dans la haute Siléſie, Mr. de Polentz dans la nouvelle Marche, Mr. Du Moulin à Trautenau, lequel, depuis que Franquini avoit fait quelques tentatives ſur Schatzlar, obligé d'y marcher, fut relevé par Mr. de Lehwald à Trau-

tenau : il ne reſtoit après tous ces détachemens que 18,000 hommes dans l'armée que le roi commandoit, de ſorte qu'ils n'occupoient pas tout le terrein que le caprice de la nature avoit formé pour une plus nombreuſe armée. Ce corps dominoit en certains endroits les hauteurs voiſines; mais la droite étoit entiérement dominée par un monticule, que la foibleſſe de l'armée ne permettoit pas d'occuper; cependant on avoit placé des gardes de cavalerie & des corps de houſards ſur ces hauteurs, pour en être maître en cas de beſoin. La cavalerie à la vérité ne pouvoit guère aller à la découverte au-delà d'un demi-mille, à cauſe des bois, des défilés & des gorges des montagnes; l'ennemi en revanche envoyoit tous les jours des partis de 4 à 500 chevaux, qui rodoient autour du camp Pruſſien; ils défiloient, alloient & venoient le long de la forêt de Silva, en tirant vers Marchendorf, où Franquini avoit ſon petit camp. L'armée Autrichienne n'étoit qu'à une marche de celle du roi, ce qui fit appréhender à celui-ci que le deſſein du prince de Lorraine ne fut de gagner Trautenau avant lui. Pour prévenir l'ennemi, qui auroit par-là coupé ſon corps de la Siléſie, le roi réſolut de ſe mettre en marche le lendemain; mais pour être préalablement mieux informé des mouvemens des Autrichiens, il fit partir ſur le champ un détache-

ment de 2,000 chevaux commandés par le général Katzler, pour aller à la découverte sur les chemins d'Arnau & de Kœnigsfaal, avec ordre de faire des prisonniers & de prendre des payfans des environs, afin d'avoir des nouvelles de ce qui se passoit dans le camp du prince de Lorraine. Mr. de Katzler s'avança avec sa troupe; & se trouva, sans le savoir, entre deux colonnes d'Autrichiens, qui se glissoient dans les forêts pour lui dérober la connoissance de leur marche; il apperçut devant lui un grand nombre de troupes légères, & un corps de cavalerie, de beaucoup supérieur au sien, qui les suivoit; sur quoi il se replia en bon ordre sur le champ, & rendit compte au roi de ce qu'il avoit vu; mais il n'avoit pas vu grand'chose. Les troupes reçurent ordre de se mettre en marche le lendemain à 10 heures, & le 30 de septembre à 4 heures du matin, pendant que le roi avoit auprès de lui les généraux du jour, pour leur dicter la disposition de la marche, un officier vint l'avertir que les grandes gardes de la droite du camp découvroient une longue ligne de cavalerie, & qu'autant qu'on en pouvoit juger par l'étendue de la poussière, ce devoit être toute l'armée ennemie; quelques officiers vinrent un moment après rapporter que quelques corps Autrichiens commençoient à se déployer vis-à-vis du flanc droit du camp.

Sur ces nouvelles, les troupes reçurent ordre de prendre inceſſamment les armes, & le roi ſe rendit auprès des grandes gardes, pour juger par ſes propres yeux de l'état des choſes, & du parti qu'il y avoit à prendre. Il faut, pour ſe faire une juſte idée de la bataille de Sorr, ſe repréſenter exactement le terrein ſur lequel elle ſe donna. Dans la poſition où étoit l'armée avant la bataille, ſa droite s'appuyoit à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers, & le village de Burckersdorf étoit ſur le flanc droit, prenant de Pruſenitz au chemin de Trautenau ; il n'étoit point occupé, parce qu'il eſt ſitué dans un fond, & que les maiſons en ſont iſolées : ce fond bas régnoit depuis le front juſqu'à l'extrêmité de la droite, & ſéparoit le camp d'une hauteur aſſez élevée, qui s'étendoit du chemin de Burckersdorf à Pruſenitz, & ſur laquelle on avoit placé les houſards & les gardes du camp. Le front de l'armée étoit couvert par le village de Staudentz, au-delà duquel régnoient des montagnes & des bois qui tenoient au royaume de Silva. La gauche de la petite armée étoit appuyée à un ravin impraticable. Deux chemins menoient du camp à Trautenau ; l'un par la droite du camp, laiſſant Burckersdorf à gauche, paſſoit par un petit défilé, & conduiſoit enſuite par une plaine unie à Trautenau ; l'autre partoit de la gauche de l'armée, paſſoit par une vallée pleine de défilés

& par le village de Rudersdorf, menant à Trautenau plutôt par des ſentiers, que par une route battue. Lorſque le roi arriva à ſes grandes gardes, il vit que les Autrichiens commençoient à ſe former, & il jugea qu'il ſeroit plus téméraire de ſe retirer à travers des défilés devant une armée qu'il avoit ſi près de lui, que de l'attaquer malgré la prodigieuſe infériorité du nombre. Le prince de Lorraine avoit bien compté que le roi prendroit le parti de la retraite, & c'étoit ſur quoi il avoit fait ſa diſpoſition; il vouloit engager une affaire d'arrière-garde, & il eſt ſûr que celle-là lui auroit réuſſi. Mais le roi prit ſans balancer le parti de l'attaquer, parce qu'il auroit été plus glorieux d'être écraſé, en vendant chérement ſa vie, que de périr dans une retraite qui auroit aſſurément dégénéré en fuite ignominieuſe.

Quelque danger qu'il y ait à manœuvrer en préſence d'un ennemi déjà rangé en bataille, les Pruſſiens paſsèrent par-deſſus ces règles, & firent un quart de converſion à droite, pour préſenter un front parallèle à celui de l'ennemi: cette manœuvre délicate ſe fit avec un ordre & une célérité inconcevables; mais les Pruſſiens ne ſe préſentèrent que ſur une ligne vis-à-vis des Autrichiens, qui étoient ſur trois lignes de profondeur; il fallut même que ce déploiement s'exécutât ſous le feu de 28 pièces de canon,

que les ennemis avoient disposées en deux batteries, & d'un bon nombre de grenades royales qu'ils jetoient parmi la cavalerie. Mais rien ne déconcerta les Prussiens; aucun soldat ne parut craindre, aucun ne quitta son rang. Quelque diligence que l'on employât à se former ainsi, la droite fut exposée près d'une demi-heure au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entiérement sortie du camp. Alors le maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer avec la cavalerie; ce qu'il exécuta sans balancer. Les Autrichiens avoient mal choisi leur terrein; la cavalerie avoit une espèce de précipice derrière elle; elle étoit sur trois lignes, auxquelles le terrein étroit n'avoit pas permis de donner une distance convenable; à peine y avoit-il entre chaque ligne vingt pas d'intervalle: ils tirèrent de la carabine selon leur usage, mais n'eurent pas le temps de mettre l'épée à la main, ayant été culbutés en partie dans le fond qu'ils avoient derrière eux, & en partie jetés sur leur propre infanterie. Cela devoit arriver; car la première ligne renversée devoit nécessairement se jeter sur la seconde, celle-là sur la troisième, & il n'y avoit point d'espace où ces corps, qui faisoient 50 escadrons, pussent se reformer. La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens, animée par ce succès, se hâta trop d'attaquer ces batteries des Autrichiens

dont nous avons parlé ; 28 canons chargés à mitraille éclaircirent dans un moment les rangs des aſſaillans & les firent plier : 5 bataillons, dans leſquels conſiſtoit la réſerve, arrivèrent fort à propos ; ceux qui avoient été repouſſés, ſe reformèrent auprès d'eux, & d'un effort commun ces 10 bataillons emportèrent la batterie. Mr. de Bonin, lieutenant-général, & Mr. de Geiſt, colonel, eurent la principale part à cette belle action. Alors on apperçut une groſſe colonne d'ennemis qui venoit de leur droite, & qui deſcendoit des hauteurs pour s'emparer de Burckersdorf ; le roi les prévint en bordant ce village d'un bataillon de Kalckſtein. On mit le feu aux maiſons les plus écartées vers la gauche, pour couvrir ce bataillon, pendant que l'infanterie de la gauche ſe formoit derrière ; ce bataillon tira par pelotons contre l'ennemi, comme il eût fait dans une place d'exercice, & la colonne ſe retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Pruſſiens devenoit dès-lors inutile à l'endroit où elle étoit. Ce précipice dans lequel elle avoit jeté les Autrichiens, prenoit depuis le chemin de Trautenau, & alloit en diminuant toujours de largeur vers le centre des Pruſſiens, mais en tirant vers le village de Sorr, qui étoit en avant. On laiſſa donc les cuiraſſiers de Buddenbrock & quelques houſards pour ſuivre l'infanterie en ſeconde ligne. Les gendarmes,

Pruſſe, Rottembourg & Kiau, qui faiſoient 20 eſcadrons, furent envoyés à la gauche de l'armée, pour y renforcer cette aîle, tandis que l'infanterie de la droite prenoit celle de l'ennemi en flanc, & la menoit battant devant elle, en la faiſant replier ſur la droite des impériaux. Les gardes, qui étoient au centre de la ligne, conduites par le prince Ferdinand de Brunſwick, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenoient encore; elle étoit eſcarpée & chargée de bois; elle fut emportée cependant: & ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que le prince Louis de Brunſwick la défendoit contre ſon frère. Le prince Ferdinand ſe diſtingua beaucoup dans cette occaſion. Le terrein du combat n'étoit alternativement que fonds & hauteurs, ce qui engageoit ſans ceſſe de nouveaux combats; car les Autrichiens tâchoient de ſe rallier ſur ces hauteurs; mais repouſſés à pluſieurs repriſes, la confuſion devint générale, & à la retraite, ſuccéda la fuite. Toute la campagne étoit couverte de ſoldats débandés; cavaliers & fantaſſins, tout étoit mêlé. Tandis que l'armée Pruſſienne victorieuſe pourſuivoit à grands pas les vaincus, les cuiraſſiers de Bornſtædt, qui combattoient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz & un bataillon de Collowrat, prirent 10 drapeaux & firent 1700 priſonniers. Le reſte de la cavalerie de la gauche ne put atteindre la

cavalerie Autrichienne, qui évita de s'engager, & ſe retira en aſſez bon ordre dans la forêt de Silva. Le roi arrêta la pourſuite au village de Sorr, dont la bataille porte le nom; derrière ce village eſt la forêt de Silva dont nous avons tant parlé; il ne falloit pas y ſuivre l'ennemi; ç'auroit été riſquer mal-à-propos, & ſans néceſſité, de perdre tous les avantages qu'on venoit d'obtenir : c'étoit bien aſſez qu'un corps de 18,000 hommes en eût battu au-delà de 40,000; & même il n'y avoit rien à gagner en ſe haſardant d'aller plus loin. Les vainqueurs perdirent le prince Albert de Brunſwick; le général Blanckenſée; les colonels Brédow, Blanckenbourg, Dohna, Ledebour; les lieutenant-colonels Lange & Wédel des gardes, & 1000 ſoldats; victimes illuſtres qui ſacrifièrent leur vie pour le ſalut de l'état. On comptoit que le nombre des bleſſés montoit à 2,000. Les vaincus perdirent 22 canons, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers & 2,000 ſoldats qui furent faits priſonniers. Le prince Léopold ſe diſtingua dans cette journée, & ſur-tout le maréchal de Buddenbrock & le général Goltz, qui avec douze eſcadrons, en battirent cinquante. Si cette bataille ne fut pas auſſi déciſive que celle de Friedberg, il faut s'en prendre au terrein où elle ſe donna. L'ennemi qui fuit dans une plaine, doit ſouffrir des pertes conſidérables :

rables : celui qui a le deſſous dans un pays montueux, eſt à l'abri de la cavalerie, qui ne peut l'entamer conſidérablement ; & quelque petit que ſoit le nombre de ceux qui ſe rallient ſur la crête des hauteurs, ce nombre eſt ſuffiſant pour rallentir la pourſuite du vainqueur.

Le projet de cette bataille, conçu par le prince de Lorraine, ou par Franquini, auquel d'autres l'attribuent, étoit beau & bien imaginé. Le poſte des Pruſſiens étoit ſans contredit mauvais ; l'on ne peut les excuſer de n'avoir penſé qu'à leur front & d'avoir négligé leur droite, qui étoit dans un fond dominé par une hauteur éloignée de mille pas ſeulement. Mais ſi les Autrichiens ſavoient imaginer, ils n'avoient pas le talent de l'exécution : voici les fautes qu'ils commirent. Le prince de Lorraine auroit dû former ſa cavalerie de la gauche devant le chemin de Trautenau, & à dos du camp Pruſſien ; en barrant ce chemin, l'armée du roi n'avoit ni terrein pour ſe former, ni moyen d'appuyer ſa droite. Le prince de Lorraine pouvoit auſſi en arrivant ſur le terrein, lâcher cette cavalerie, pour donner à bride abattue dans le camp Pruſſien. Le ſoldat n'auroit eu le temps ni de courir aux armes, ni de ſe former, ni de ſe défendre ; c'auroit été ſe procurer une victoire certaine. On dit que Mr. d'Aremberg avoit égaré ſa colonne pendant la nuit,

& qu'il s'étoit formé à rebours, le dos tourné vers le camp du roi : cela reſſemble aſſez au duc d'Aremberg, & c'eſt, dit-on, ce qui fit perdre du temps au prince de Lorraine, qui s'occupa long-temps à réparer ce déſordre. Mais lorſque les Pruſſiens commencèrent à ſe préſenter ſur le champ de bataille, qui empêchoit alors le prince de Lorraine de les faire attaquer tout de ſuite avec ſa cavalerie? Cette gauche auroit fondu d'une hauteur ſur des troupes occupées à ſe former, & ſur d'autres qui défiloient encore. On trouvoit que le roi n'avoit pas commis moins de fautes que ſon adverſaire. On lui reprochoit ſur-tout de s'être mis par le choix d'un mauvais poſte dans la néceſſité de combattre, au-lieu qu'un général habile ne doit ſe battre que lorſqu'il le juge à propos. On diſoit qu'au moins le roi auroit dû être averti de la marche des Autrichiens. Il répondoit à cette accuſation, que l'ennemi lui étant de beaucoup ſupérieur en troupes légères, il ne pouvoit aventurer fort loin les 500 houſards qui lui reſtoient après tous les détachemens qu'il venoit de faire. Mais, objectoit-on, il ne falloit pas tant faire de détachemens & s'affoiblir ſi fort vis-à-vis d'une armée ſupérieure. Il répondoit que le corps de Gesler & de Polentz, qui alla joindre le prince d'Anhalt, pouvoit être regardé comme faiſant l'équivalent des

Saxons qui s'en retournèrent chez eux ; que le détachement du général de Naſſau avoit été néceſſaire pour pouvoir tirer de la Siléſie ſes ſubſiſtances, qui auroient manqué tout-à-fait, ſi les Hongrois qui infeſtoient tout ce duché, n'en euſſent été chaſſés ; que les détachemens de Du Moulin & de Lehwald avoient été indiſpenſables dans les gorges des montagnes, qu'il falloit garder, ou riſquer d'être affamé par l'ennemi. On n'avoit qu'autant de chevaux qu'il en falloit pour amener, à chaque tranſport, de la farine pour cinq jours. Si un de ces convois eût manqué, l'armée auroit été ſans pain & ſans ſubſiſtances. On diſoit que le roi auroit dû ſe retirer en Siléſie, plutôt que de haſarder une bataille en Bohème ; mais le roi étoit dans l'idée qu'une bataille perdue en Bohème étoit de moindre conſéquence qu'une bataille perdue en Siléſie ; & d'ailleurs une retraite précipitée auroit indubitablement attiré la guerre dans ce duché. Ajoutez à cela que l'on conſommoit en Bohème les ſubſiſtances de l'ennemi, & qu'en Siléſie on auroit conſommé les ſiennes ; mais nous laiſſons au lecteur la liberté de peſer ces raiſons & d'en juger. On ne peut attribuer le gain de cette bataille qu'au terrein épais, par lequel le prince de Lorraine vint attaquer le roi ; ce terrein ôtoit à l'ennemi l'avantage de la ſupériorité du nombre.

Les Pruſſiens purent lui oppoſer un front auſſi large que celui qu'il leur préſentoit. La multitude des ſoldats devenoit inutile au prince de Lorraine, parce que ſes trois lignes, preſque ſans diſtance, preſſées les unes ſur les autres, n'avoient pas la facilité de combattre, & que la confuſion s'y mettant une fois, elle rendoit le mal irrémédiable. Mais heureuſement pour la Pruſſe, la valeur des troupes répara les fautes de leur chef, & punit les ennemis des leurs.

Pendant que les deux armées ſe battoient, les houſards impériaux pilloient le camp Pruſſien, la gauche & le centre n'ayant pas eu le temps d'abattre les tentes. Nadaſti & Trenck s'en prévalurent; le roi & beaucoup d'officiers y perdirent tous leurs équipages; les ſecrétaires du roi furent même pris; & ils eurent la préſence d'eſprit de déchiffrer tous leurs papiers. Mais comment penſer à ces bagatelles, lorſque l'eſprit eſt occupé des plus grands objets d'intérêt, devant leſquels tous les autres doivent ſe taire, de la gloire & du ſalut de l'état? Mr. de Lehwald, attiré par le bruit du combat, vint encore à temps pour ſauver les équipages de la droite, & mettre fin aux cruautés affreuſes que ces troupes de Hongrois effrénés & ſans diſcipline, exerçoient ſur quelques malades & ſur des femmes qui étoient reſtés dans

le camp. De telles actions révoltent l'humanité & couvrent d'infamie ceux qui les font ou qui les tolèrent. Il faut dire à la louange du ſoldat Pruſſien, qu'il eſt vaillant ſans être cruel, & qu'on l'a ſouvent vu donner des preuves d'une grandeur d'ame, qu'on ne doit pas attendre de gens de baſſe condition.

La poſtérité ſera peut-être ſurpriſe qu'une armée, victorieuſe dans deux batailles rangées, ſe retire devant l'armée vaincue, & ne recueille aucun fruit de ſes triomphes. Les montagnes qui entourent la Bohème, les gorges qui la ſéparent de la Siléſie, la difficulté de nourrir les troupes, la ſupériorité de l'ennemi en troupes légères, & enfin l'affoibliſſement de l'armée, fourniſſent la ſolution de ce problême. Suppoſé que le roi eût voulu établir ſes quartiers d'hiver dans ce royaume, voici les difficultés qui ſe préſentoient: tout le pays étoit entiérement fourragé; on trouve dans ces contrées peu de villes, encore ſont-elles petites & ont-elles la plupart de mauvaiſes murailles; il auroit fallu, pour la ſûreté, y entaſſer les ſoldats les uns ſur les autres, ce qui auroit ruiné l'armée par des maladies contagieuſes; à peine avoit-on des chariots pour les farines, comment en auroit-on trouvé pour amener le fourrage à la cavalerie? Mais en quittant la Bohème, le roi pouvoit remonter, recruter, équiper les troupes, les

mettre dans l'abondance & leur donner du repos, pour s'en ſervir, s'il le falloit, le printemps prochain; outre qu'il paroiſſoit probable qu'après la bataille de Sorr, l'impératrice-reine ſeroit plus diſpoſée qu'auparavant à l'acceſſion au traité de Hanovre.

Après avoir campé par honneur cinq jours ſur le champ de bataille de Sorr, le roi ramena ſes troupes à Trautenau. Le prince de Lorraine étoit encore à Ertina, prêt à retourner à Kœnigsgrætz au bruit de l'approche des Pruſſiens. On apprit dans ce camp, que Mr. de Naſſau avoit battu, le jour de la bataille de Sorr, un corps de Hongrois auprès de Léobſchutz, & qu'il avoit fait 170 priſonniers. Mr. de Fouquet avoit auſſi trouvé moyen d'enlever 400 houſards entre Grulich & Habelſchwerdt, qui furent conduits à Glatz. Mr. Warneri, qui étoit avec 300 chevaux à Landshut, ayant appris qu'un nouveau régiment Hongrois de Léopold Palfy avoit marché à Bœhmiſch-Friedland, les tourna, les ſurprit, & ramena de ſon expédition 8 officiers & 140 ſoldats priſonniers; mais comme l'infortune ſe mêle ſouvent au bonheur, Mr. de Chazot, du corps de Du Moulin, ne fut pas ſi heureux dans ſon entrepriſe ſur Marchendorff; il fut attaqué & battu par l'ennemi, & perdit 80 hommes. Après que l'armée eut achevé de conſumer les ſubſiſ-

tances des environs de Trautenau, elle ſe prépara à retourner en Siléſie par le chemin de Schatzlar. De toutes les gorges & de tous les défilés de la Bohème, les plus mauvais ſe trouvent ſur ce chemin : ſoit qu'on avance, ſoit qu'on recule, il faut uſer de toutes les précautions poſſibles pour y mener les troupes avec ſûreté. Le petit ruiſſeau de Trautenbach couloit en ligne parallèle derrière le camp du roi ; des rochers & des forêts formoient l'autre bord. Le 14 d'octobre les bagages prirent les devans ſous bonne eſcorte, pour rendre la marche plus facile. On poſta le 15, cinq bataillons ſur les montagnes, pour protéger la retraite de l'armée, & lui ſervir enſuite d'arrière-garde. L'armée décampa le 16 ; elle marcha ſur 2 colonnes. Le prince Léopold, qui conduiſoit celle de la gauche, qui paſſa par Trautenbach, arriva en Siléſie ſans avoir vu d'ennemis. La colonne de la droite, dont le roi s'étoit chargé, fut précédée par la cavalerie ; l'infanterie paſſa le ruiſſeau, avant que Franquini, Nadaſti, Moratz, &c. fuſſent avertis de la marche des Pruſſiens ; ils accoururent enſuite avec 7 ou 8,000 hommes. Quoique toutes les hauteurs fuſſent garnies d'infanterie, le progrès de la marche obligeoit ſucceſſivement l'arrière-garde à les quitter ; les pandours profitoient alors de ces mêmes hauteurs abandonnées, pour faire feu

ſur l'arrière-garde. Cette tirailleríe dura depuis huit heures du matin juſqu'à ſix heures du ſoir; ils tuèrent un capitaine & 30 hommes, & en bleſsèrent environ 80. Tout le corps de Du Moulin avoit été employé à couvrir le dernier défilé qui mène à Schatzlar par une vallée. Ce corps arrêta l'ennemi, auquel une attaque de cavalerie, que la petite plaine de Schatzlar permit de faire, cauſa une perte de 300 hommes; il ſe mit à l'écart, & Mr. Du Moulin défilant à ſa droite, paſſa par les Rehberge & entra dans le camp par la route que le roi lui avoit ménagée. L'armée ſéjourna à Schatzlar juſqu'au 19, qu'elle vint camper à Liebau ſur le territoire de la Siléſie. Le corps de Du Moulin fut deſtiné à former un cordon le long des frontières. Le reſte de l'armée entra en quartiers de cantonnement entre Ronſtock & Schweidnitz; elle pouvoit ſe raſſembler en ſix heures de temps, & ſe trouvoit au large par la quantité de villes & de villages qu'il y a dans cette contrée floriſſante. Ce fut là que le roi attendit la ſéparation de l'armée Autrichienne, avant que de prendre des quartiers d'hiver. Mr. de Naſſau, qui vouloit s'en procurer dans la haute Siléſie, ſurprit un corps de Hongrois à Haſtehim, & chaſſa le maréchal Eſterhazi d'Oderberg; les houſards de Wartenberg, qui étoient de ce corps, ſe diſ-

tinguèrent également ; ils battirent les dragons de Gotha, leur enlevèrent un étendard, & firent 111 prisonniers. Après cela Mr. de Nassau marcha à Ponuba, & les Hongrois s'enfuirent à Teschen, & delà vers Jablunka. Mr. de Fouquet, qui ne vouloit pas être inutile à Glatz, fit enlever 200 housards qui s'étoient imprudemment enfermés dans Nachod. Cet habile officier donna des marques de génie & de capacité pendant tout le cours de cette guerre. Nous nous contenterons de dire, que quarante partis qui sortirent de sa garnison durant cette campagne, enlevèrent plus de 800 hommes à l'ennemi.

Le roi apprit le 24 d'octobre, que le prince de Lorraine avoit séparé son armée en trois corps ; il supposa que c'étoit dans le dessein de les étendre dans la suite, parce que la saison des opérations militaires étoit passée : il laissa le commandement des troupes au prince Léopold, en lui enjoignant de ne les point séparer davantage, avant d'en avoir reçu les ordres.

Le roi partit pour Berlin, où sa présence devenoit nécessaire, tant pour réchauffer les négociations qui commençoient à languir, qu'afin de trouver des fonds pour la campagne prochaine, au cas que la paix ne pût pas se conclure pendant l'hiver.

CHAPITRE XIII.

Révolution d'Écoſſe, qui fait quitter Hanovre au Roi d'Angleterre, & rallentit les négociations de la paix. Deſſein des Autrichiens & des Saxons ſur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conſeil des miniſtres. Projets de campagne. Le Prince d'Anhalt raſſemble ſon armée à Halle. Le Roi part pour la Siléſie. Expédition de la Luſace. Le Prince d'Anhalt marche à Meiſſen. Bataille de Keſſelsdorf. Priſe de Dresde. Négociation & concluſion de la paix.

SI durant l'année 1745 les négociations des Pruſſiens euſſent eu autant de ſuccès que leurs armes, ils auroient pu s'épargner auſſi bien qu'à leurs ennemis, une effuſion de ſang inutile, & l'on auroit eu la paix plutôt ; mais pluſieurs incidens, auxquels on ne pouvoit s'attendre, rendirent les bonnes intentions du roi impuiſſantes. A peine le roi d'Angleterre eut-il ſigné, preſque malgré lui, la convention de Hanovre, que la rebellion d'Écoſſe venant à éclater, elle l'obligea de hâter plus qu'il n'auroit voulu, ſon retour à Londres. Un jeune homme, c'étoit le fils du prétendant,

paſſe furtivement en Écoſſe, accompagné de quelques perſonnes fidelles ; il ſe tient caché dans une isle, vers le nord des côtes, pour donner à ſes partiſans le temps d'aſſembler & d'armer leurs payſans, d'ameuter les montagnards, & de former une milice qui fût au moins l'ombre d'une armée. Par cette diverſion, la France armoit l'Angleterre contre l'Angleterre ; & un enfant, débarqué en Écoſſe ſans troupes & ſans ſecours, force le roi George à rappeller ſes Anglois qui défendoient la Flandre, pour ſoutenir ſon trône ébranlé. La France ſe conduiſit ſagement dans ce projet, & elle dut à cette diverſion, toutes les conquêtes qu'elle fit depuis en Flandre comme en Brabant. Au commencement, le roi d'Angleterre & ſes miniſtres mépriſèrent le jeune Édouard, ſon foible parti, & cette rebellion naiſſante. On diſoit à Londres que c'étoit la ſaillie d'un prêtre Jacobite (le cardinal Tencin), & l'équipée d'un jeune étourdi. Cependant ce jeune étourdi battit & chaſſa le général Cop, que le gouvernement avoit envoyé contre lui avec ce qu'on avoit pu en hâte raſſembler de troupes. Cet échec ouvrit les yeux au roi ; il lui apprit que dans un gouvernement ariſtocratique, une étincelle peut allumer un incendie. Les affaires de l'Écoſſe abſorbèrent toute l'attention de ſon conſeil : les négociations étrangères tombèrent

en langueur ; les alliés de l'Angleterre la croyant aux abois, n'eurent plus pour elle la même conſidération. Ce qu'il y avoit de fâcheux, c'eſt que la convention de Hanovre commençoit à tranſpirer ; les Autrichiens & les Saxons l'avoient ébruitée, & cela pouvoit produire un mauvais effet chez les François, qui étoient cependant les ſeuls alliés qu'eût la Pruſſe. Il arriva donc que la diverſion que le jeune Édouard faiſoit en Écoſſe, en devint une pour la reine de Hongrie, en ce qu'elle lui procura la liberté de faire contre le roi de Pruſſe les derniers efforts, malgré le roi d'Angleterre, dont alors à Vienne on mépriſoit les conſeils.

Le roi, qui ſe trouvoit à Berlin, épuiſoit tous les expédiens pour trouver des fonds qui le miſſent en état de continuer la guerre. Les revenus de la Siléſie ne s'étoient pas perçus comme en temps de paix ; les deux tiers en avoient manqué : il falloit chercher des reſſources, & il étoit bien difficile de s'en procurer. Cet embarras étoit grand ; les dangers que les ennemis préparoient à l'état, étoient bien plus terribles. Voici comment le roi en fut informé. Depuis le mariage du prince ſucceſſeur au trône de Suède, avec la princeſſe Ulrique, ſœur du roi, les Suédois étoient en partie portés pour les intérêts de la Pruſſe. Mr. de Rudenſchild & Mr. Wolfenſtirna,

miniſtres de Suède, l'un à la cour de Berlin, l'autre à Dresde, étoient particuliérement attachés à la perſonne du roi. Wolfenſtirna étoit bien dans la maiſon du comte de ***; il faiſoit la partie de jeu du miniſtre. De*** n'étoit pas auſſi circonſpect en ſa préſence qu'un premier miniſtre, dépoſitaire des ſecrets de ſon maître, doit l'être généralement envers tout le monde. Wolfenſtirna découvrit ſans peine que le plan de la cour de Vienne & de Dresde étoit d'envoyer l'armée du prince de Lorraine par la Saxe, d'où, joint aux troupes Saxonnes, il devoit pendant l'hiver marcher droit à Berlin : il fit part de ſa découverte à Rudenſchild, qui en avertit le roi le 8 de novembre, jour où l'on ſuſpendoit dans les égliſes les trophées de Friedberg & de Sorr. Rudenſchild ajouta que ce projet avoit été fait par de ***, corrigé par Bartenſtein, amplifié par Rutowsky, envoyé par Saul à Francfort à la reine de Hongrie; que de *** étoit convaincu qu'on écraſeroit la Pruſſe par ce coup, & que c'étoit cette ferme eſpérance qui avoit empêché la cour de Vienne, & celle de Dresde, d'adhérer aux ſentimens pacifiques du roi d'Angleterre; qu'on avoit de plus partagé les dépouilles de la Pruſſe de façon, que le roi de Pologne auroit les évêchés de Magdebourg, de Halberſtadt, avec Halle & ſon territoire, & que l'impéra-

trice reprendroit la Siléſie. Il apprit de plus au roi la cauſe de la haine que de *** lui portoit. Il avoit été outré d'un manifeſte que le roi avoit fait publier, & ſur-tout de ces paſſages : » Pendant que tant d'horreurs ſe commettoient en Siléſie, & que le Ciel, juſte » vengeur des crimes, ſe plaiſoit à les punir » d'une façon ſi palpable, ſi éclatante & ſi » ſévère, on ſoutenoit froidement à Dresde » que la Saxe n'étoit point en guerre avec la » Pruſſe, que le duc de Weiſſenfels & les » troupes qu'il avoit ſous ſes ordres, n'avoient » point attaqué les états héréditaires du » roi, mais ſeulement de nouvelles acquiſitions. Le miniſtère de Dresde ſe berçoit » de ces ſortes de raiſonnemens captieux, » comme ſi de petites diſtinctions ſcolaſtiques » étoient des motifs aſſez puiſſans pour juſtifier l'illégalité de ſes procédés. Rien de plus » facile que de réfuter, &c ». Et du paſſage ſuivant : » Il paroît que c'étoit enfin ici le » terme de la patience & de la modération » du roi ; mais ſa majeſté ayant compaſſion » d'un peuple voiſin, innocent des offenſes » qu'elle a reçues, & connoiſſant les malheurs » & les déſolations inévitables qu'entraîne la » guerre, ſuſpendit encore les juſtes effets de » ſon reſſentiment, pour tenter de nouvelles » voies d'accommodement avec la cour de

» Dresde. Il y a lieu de préſumer, après ces » nouveaux & derniers refus qu'elle vient de » recevoir, que la confiance du roi de Pologne » a été ſurpriſe par l'indigne perfidie de ſes » miniſtres. Les repréſentations les plus pathé- » tiques, & les offres les plus avantageuſes » ont été prodiguées en pure perte ». Il faut avouer que de * * * étoit vivement attaqué dans ces paſſages, & que perſonne ne pouvoit s'y méprendre ; car les miniſtres qu'on nommoit au pluriel, étoient plutôt ſes commis que ſes égaux. Ce rapport parut d'autant plus vrai, que le roi connoiſſoit le caractère du comte de * * * & la fierté de l'impératrice-reine. Si le projet des Saxons étoit dangereux pour la Pruſſe, il n'étoit pas moins haſardeux pour la Saxe ; mais les paſſions & ſur-tout le déſir de la vengeance aveuglent ſi fort les hommes, qu'ils ſont capables de tout riſquer dans l'eſpérance de ſe ſatisfaire.

Cette criſe violente demandoit donc un prompt remède. L'armée du prince d'Anhalt reçut ordre de s'aſſembler incontinent à Halle. Et comme il s'agiſſoit de prendre un parti déciſif, le roi crut que, ſans déroger à ſon autorité, il pouvoit aſſembler un conſeil, écouter la voix de l'expérience, & ſuivre ce qu'il y auroit de ſage dans l'avis de ceux qu'il conſultoit. Quiconque eſt chargé des intérêts d'une nation,

ne doit rien négliger de ce qui peut en procurer le ſalut. Le prince d'Anhalt fut un des premiers auxquels le roi fit l'ouverture du projet de ***. Ce prince étoit un de ces hommes qui, prévenus d'amour-propre, abondent en leur ſens, & ſont pour la négative, lorſque les autres affirment. Il parut avoir pitié de la facilité avec laquelle on ajoutoit foi à cette accuſation contre de ***; il dit qu'il n'étoit pas naturel qu'un miniſtre du roi de Pologne, Saxon de naiſſance, voulût attirer de gaieté de cœur quatre armées dans les états de ſon maître, & les expoſer à une ruine inévitable. Le roi lui montra une lettre qui portoit que dans deux jours le général Grune arriveroit avec ſon corps à Géra, pour joindre les Saxons à Leipſick : il lui produiſit différentes lettres de la Siléſie, qui toutes conſtatoient que les Saxons amaſſoient de gros magaſins en Luſace pour les troupes du prince de Lorraine, qu'on y attendoit dans peu : il finit par lui dire qu'il lui confioit le commandement de l'armée qui s'aſſembloit à Halle. Le prince d'Anhalt perſiſta dans ſon incrédulité ; cependant on liſoit ſur ſon viſage qu'il étoit flatté de ſe voir à la tête d'un corps qui pouvoit lui fournir le moyen de rajeunir ſon ancienne réputation. Le comte Podewils entra un moment après. Le roi le trouva tout auſſi incrédule que le prince d'Anhalt ; ce n'étoit point par eſprit de contradiction, mais

mais par timidité. Ce miniſtre avoit quelques fonds placés à la Steuer à Leipſick ; il craignoit de les perdre ; incorruptible d'ailleurs, ſa foibleſſe ſeule éloignoit de ſon eſprit toute idée de rupture avec la Saxe, comme un objet déſagréable, & croyant les autres auſſi timides que lui, il jugeoit de *** incapable d'un projet ſi hardi. Enfin dans ce beau conſeil on diſcutoit la fauſſeté ou la vérité du fait, & perſonne ne penſoit à prévenir le mal qui étoit ſur le point d'éclater. Le roi fut obligé d'employer ſon autorité, pour que le prince d'Anhalt fît les diſpoſitions néceſſaires à la ſubſiſtance de l'armée de Halle, & pour que le comte Podewils dreſsât les dépêches aux cours étrangères, par leſquelles on les avertiſſoit des complots de la Saxe, & de la réſolution où étoit le roi de les prévenir.

Et comme ſi ce n'en étoit pas aſſez de tant d'embarras, il en ſurvint encore de nouveaux. L'envoyé de Ruſſie vint déclarer au roi, au nom de l'impératrice, qu'elle eſpéroit que le roi s'abſtiendroit d'attaquer l'électorat de Saxe, parce qu'une ſemblable démarche l'obligeroit à envoyer ſon contingent au roi de Pologne, comme elle y étoit tenue par ſon alliance avec ce prince. Le roi lui fit répondre que ſa majeſté étoit dans l'intention de vivre en paix avec tous ſes voiſins, mais que ſi quelqu'un d'eux

couvoit des deſſeins pernicieux contre ſes états, aucune puiſſance de l'Europe ne l'empêcheroit de ſe défendre & de confondre ſes ennemis. Cependant toutes les lettres de la Saxe & de la Siléſie confirmoient les avis de Mr. de Rudenſchild. Pour être encore mieux informé des mouvemens du prince de Lorraine, le roi forma un corps de troupes mêlées, cavalerie, infanterie & houſards, avec lequel Mr. de Winterfeld s'avança vers Friedland ſur les frontières de la Bohème & de la Luſace, avec ordre, ſi le prince de Lorraine entroit en Luſace, de le côtoyer & de longer le Queis, qui coule ſur la frontière de la Siléſie. Le deſſein du roi étoit de tomber ſur les Saxons de deux côtés à la fois. L'armée de Siléſie devoit agir contre celle du prince de Lorraine, la ſurprendre, s'il ſe pouvoit, dans ſes cantonnemens en Luſace; ou la combattre, pour la rechaſſer en Bohème. Dans ce danger qui mettoit toute la ville de Berlin en alarme, le roi affecta la meilleure contenance poſſible, afin de raſſurer le public. Son parti étoit pris; la déclaration des Ruſſes ne l'inquiétoit point, car cette puiſſance ne pouvoit agir que dans ſix mois, & c'étoit plus de temps qu'il n'en falloit pour décider du ſort des Pruſſiens & des Saxons : les choſes en étoient à cette extrêmité, qu'il falloit vaincre ou périr. Le roi appréhendoit l'incrédulité

& la lenteur du prince d'Anhalt; il craignoit auſſi que le corps de Grune, qui étoit de 7,000 hommes effectifs, ne marchât droit à Berlin. Afin de pourvoir autant qu'il ſe pouvoit à la ſûreté de cette capitale, le général Haake y étoit reſté avec une garniſon de 5,000 hommes; mais l'enceinte de cette ville ayant deux milles de circonférence, il étoit impoſſible de la défendre, & Mr. de Haake devoit aller au-devant de l'ennemi & le combattre, avant qu'il en approchât. Cette précaution étoit à la vérité inſuffiſante; mais les moyens n'en permettoient pas une meilleure. On fit des arrangemens pour tranſporter, en cas de malheur, la famille royale, les archives, les bureaux, les conſeils ſuprêmes à Stetin comme dans un aſyle, ſi la fortune abandonnoit les armes pruſſiennes. Le roi écrivit encore une lettre pathétique au roi de France, dans laquelle il lui faiſoit une vive peinture de ſa ſituation, & lui demandoit inſtamment les ſecours qu'il lui devoit ſelon les traités. Il ſeroit bien difficile de deviner par quelle raiſon le prince d'Anhalt tâcha de diſſuader le roi de prendre le commandement de l'armée de Siléſie: il pouſſa ſi loin ſes repréſentations importunes, qu'enfin le roi lui dit qu'il avoit réſolu de ſe mettre à la tête de ſes troupes, & que lorſque le prince d'Anhalt entretiendroit une armée, il pourroit en donner le commandement à qui bon

lui ſembleroit; après quoi il fut obligé de ſe rendre à Halle, & le roi partit le 14 de novembre pour la Siléſie, laiſſant Berlin dans la conſternation, les Saxons dans l'eſpérance, & toute l'Europe attentive à l'événement de cette campagne d'hiver.

Le roi arriva le 15 à Lignitz; il y trouva le prince Léopold, & le général Goltz (qui avoit l'inſpection des vivres). Des lettres du général Winterfeld, arrivées en même temps, apprirent que 6,000 Saxons qui faiſoient l'avant-garde du prince de Lorraine, étoient entrés en Luſace par Zittau, & que les troupes Autrichiennes alloient les ſuivre. Le prince Léopold fut inſtruit de toutes les opérations que le roi avoit projetées. L'armée de Siléſie étoit effectivement de 30,000 hommes, tous vieux ſoldats d'élite, accoutumés à vaincre; refaits par quatre ſemaines de repos, ils étoient diſpoſés à tout entreprendre. Il y avoit cependant des précautions néceſſaires à prendre encore avant de quitter la Siléſie. On ne pouvoit abandonner la ville de Schweidnitz, où il y avoit des magaſins, & qui alors n'étoit pas fortifiée; il fallut donc que Mr. de Naſſau quittât la haute Siléſie, pour aller vers Landshut s'oppoſer au corps de Mr. de Hohenems, qui avoit ordre de ſa cour de faire une invaſion dans la baſſe Siléſie du côté de Hirſchberg. La ſituation du roi étoit à peu près ſemblable à celle où il ſe vit avant

la bataille de Hohenfriedberg ; il eut recours aux mêmes ruſes, pour attirer les ennemis dans les mêmes pièges. On affecta de reſpecter ſcrupuleuſement les frontières de la Saxe, & de borner ſon attention à gagner Croſſen avant le prince de Lorraine. Pour fortifier cette opinion, Winterfeld fit punir quelques houſards qui avoient commis des déſordres en Luſace. On prépara des chemins à Croſſen, on amaſſa des vivrés ſur la route, en ſorte que les gens du pays, qu'il faut toujours tromper les premiers, crurent bonnement qu'on n'avoit aucun autre objet. Mr. de Winterfeld venoit d'occuper Naumbourg ſur le Queis, & publioit qu'il n'étoit là que pour côtoyer l'ennemi en longeant cette rivière, & le prévenir à Croſſen.

Le prince de Lorraine, qui étoit dans l'idée flatteuſe que les Pruſſiens ſe repoſoient tranquillement dans leurs quartiers d'hiver, que leurs troupes étoient découragées, & qu'il n'avoit à redouter qu'un corps de 3,000 hommes qui l'obſervoit, s'endormit dans une dangereuſe ſécurité, & ce même ſtratagême réuſſit pour la ſeconde fois. Tant il eſt vrai que la défiance eſt la mère de la ſûreté, & qu'un général ſage ne doit jamais mépriſer l'ennemi, mais veiller ſur ſes démarches, afin qu'elles lui ſervent de bouſſole dans toutes ſes opérations. Pour empêcher autant qu'il étoit poſſible que les

Autrichiens ne fuſſent inſtruits des mouvemens de l'armée, le roi avoit fait border trois rivières qu'il avoit devant lui, le Queis par Mr. de Winterfeld, la Neiſse par des troupes légères, & le Bober par d'autres détachemens. Tout ce qui venoit de la Luſace avoit le paſſage libre, mais il étoit interdit à tous ceux qui vouloient paſſer ces rivières pour aller en Saxe; de ſorte qu'on ſe procuroit des nouvelles, & qu'on empêchoit l'ennemi d'en avoir. Bientôt, ſur celles qu'on eut de l'ennemi, l'armée s'avança en cantonnant ſur le Queis. Le roi prit ſon quartier à Holſtein; c'étoit le 22 de novembre, & il n'étoit qu'à un mille de Naumbourg. On fit conſtruire quatre ponts ſur la rivière, pour pouvoir la paſſer rapidement ſur quatre colonnes. Le deſſein du roi étoit de ſe laiſſer dépaſſer par les impériaux, puis de les prendre par derrière, pour leur couper les vivres, & les forcer ainſi, ou à ſe battre, ou à s'enfuir honteuſement vers les frontières de la Bohème. Mais pour ſuivre le projet qu'on avoit une fois adopté, on s'étoit interdit d'envoyer des partis en Luſace, & l'on ne pouvoit avoir des nouvelles que par des eſpions; ce qui n'eſt jamais auſſi ſûr que ce que rapportent les troupes. De plus, l'expédition étoit ſi importante, qu'il falloit préférer la ſûreté au brillant.

Mr. de Winterfeld, inſtruit des projets du

roi, l'avertit que les ennemis avançoient par cantonnemens, mais qu'ils s'étendoient ſi fort, que leur gauche étoit à Lauban, & leur droite à Gœrlitz ; il ajouta qu'ils marcheroient le lendemain, ſelon l'avis de ſes eſpions, & qu'il croyoit que le moment d'agir étoit arrivé. Sur cela l'armée marcha le 23 ſur quatre colonnes, dont chacune étoit conduite par un lieutenant-général. Le rendez-vous de ces colonnes étoit à Naumbourg ; ce fut-là que le roi leur donna les diſpoſitions ultérieures. Il s'éleva ce matin un brouillard d'autant plus favorable, qu'il cachoit à l'ennemi juſqu'au moindre mouvement de l'armée. A Naumbourg il y a un pont de pierre ſur le Queis ; à côté il y avoit deux guets pour la cavalerie : on fit en hâte un pont pour la ſeconde colonne d'infanterie. Tout cela étant arrangé, les conducteurs des colonnes, je veux dire les généraux, ſe rendirent à Naumbourg, & eurent ordre de paſſer inceſſamment le Queis. On leur donna des guides pour les conduire à Catholiſch-Hennersdorf, avec ordre de ſe ſeconder mutuellement, ſelon qu'une colonne qui donneroit ſur les quartiers de l'ennemi, auroit beſoin de cavalerie ou d'infanterie pour réuſſir dans ſon opération ; car on manquoit d'informations aſſez exactes ſur les lieux où l'armée du prince de Lorraine ſéjournoit, pour faire des diſpoſitions plus

détaillées. Le brouillard tomba au moment que les colonnes eurent paſſé le Queis. Celles de la droite & de la gauche étoient de cavalerie, les deux du centre étoient d'infanterie. Un régiment de houſards précédoit la marche de chacune d'elles, pour avertir à temps les généraux de ce qui ſe paſſoit devant eux. Le roi étoit à la tête de la première colonne d'infanterie; elle avoit pour guide un garçon meûnier, qui la mena à un marais où les beſtiaux paiſſoient en été, & qui n'étoit guère praticable dans l'arrière ſaiſon. On eut de la peine à ſe tirer delà; mais à force de chercher, on trouva un chemin qui côtoyoit un bois, & par lequel on pouvoit paſſer. Pendant que les troupes défiloient, les houſards de Ziethen donnèrent dans le village de Catholiſch-Hennersdorf, & avertirent qu'il étoit garni de deux bataillons & de ſix eſcadrons de Saxons; ils ajoutèrent qu'ils amuſeroient aſſez l'ennemi pour donner à la colonne le temps d'arriver. On fit à l'inſtant avancer deux régimens de cuiraſſiers de la quatrième colonne qui étoit la plus proche, & Mr. de Rochow emmena les régimens de Gesler & de Bornſtædt; Mr. de Polentz fut commandé avec trois bataillons de grenadiers pour les ſoutenir. C'étoit ce ſoi-diſant marais, qu'on croyoit impraticable, qui avoit trompé les Saxons; ils n'avoient aucune garde de ce

côté-là, ce qui donna moyen de les surprendre. Le village de Hennersdorf a un demi-mille de longueur. L'action commença à quatre heures vers la partie orientale, & finit à six vers l'extrêmité qui est au couchant. Polentz prit les Saxons à revers, Rochow les attaqua de front, & Winterfeld en flanc. Les régimens de Gotha, de Dalwitz, & la plus grande partie de celui d'Obirn furent faits prisonniers; le général Dalwitz, le colonel Obirn, & 30 officiers furent de ce nombre; en tout les Saxons perdirent 6 canons, 1100 hommes, 2 paires de timbales, 2 étendards & 3 drapeaux; leurs équipages tombèrent en partage aux housards, qui avoient bien mérité cette petite récompense. L'armée campa à Catholisch-Hennersdorf, & l'on avertit les troupes, que si l'on étoit obligé de les fatiguer pendant quelques jours, c'étoit pour leur épargner des batailles. Quoique la moitié de l'armée manquât de tentes, que plusieurs régimens n'eussent que des culottes de toile, ils se prêtèrent tous de bonne grace à ce qu'ils voyoient que la nécessité exigeoit d'eux. Cet heureux début fit augurer que le prince de Lorraine ne tiendroit pas contre les Prussiens. On se proposa de profiter de la consternation que l'enlèvement d'un de ses quartiers devoit causer dans son armée, & de la talonner tout de suite pour ne lui pas laisser le

temps d'en revenir. Le lendemain 24, le temps étoit ſi obſcur & le brouillard ſi épais, qu'on fut obligé d'avancer en tâtonnant. On ſe campa derrière le village de Leopoldshain, & pour plus de ſûreté, l'on plaça 15 bataillons dans ce village. Les coureurs rapportèrent que l'ennemi ſe retiroit par-tout ; qu'on ne trouvoit dans les chemins que chariots dételés, bagages renverſés, chariots de poudre abandonnés, en un mot, tout ce qui pouvoit atteſter leur fuite. Les déſerteurs, qui arrivoient en grand nombre, diſoient que la confuſion s'étoit miſe dans leurs troupes, à cauſe que les deux derniers jours on leur avoit donné vingt ordres différens ou contradictoires.

Toutefois on apprit le 25 de bon matin, que le prince de Lorraine avoit raſſemblé ſon armée à Schœnfeld, à une lieue du camp du roi. Le roi ne balança pas : le jour étoit ſerein, il ſe mit incontinent en marche dans le deſſein d'attaquer les ennemis. Comme il approchoit de Gœrlitz, ſes partis lui rapportèrent que les ennemis avoient décampé à petit bruit, & qu'ils avoient pris le chemin de Zittau. L'armée Pruſſienne ſe campa auprès de Gœrlitz, qui ſe rendit par compoſition ; 60 officiers & 250 hommes y furent faits priſonniers de guerre ; parmi ces officiers il y en avoit de malades, & quelques-uns qui, ayant été bleſſés à Catholiſch-Hen-

nersdorf, avoient trouvé le moyen de ſe ſauver. Il y avoit à Gœrlitz un magaſin qui fut d'un grand ſecours pour faciliter cette expédition. Le 26, l'armée ſe porta en avant ſur le couvent de Radomiritz, & l'on mit les troupes en cantonnemens. Mrs. de Bonin & de Winterfeld furent commandés avec 70 eſcadrons & 10 bataillons pour longer une petite rivière qu'on nomme la Neiſse. Ce mouvement, qui menaçoit l'ennemi d'être coupé de Zittau, fit que le prince de Lorraine abandonna ſon camp d'Oſtritz, pour gagner Zittau avant les Pruſſiens. Comme cette retraite ſe faiſoit à la hâte, les houſards Pruſſiens firent des priſes conſidérables ſur les bagages des Autrichiens. Le roi s'avança à Oſtritz le 27, & envoya Mr. de Winterfeld à Zittau; l'arrière-garde du prince de Lorraine défiloit préciſément par cette ville. M. de Winterfeld donna deſſus, & fit 350 priſonniers; les ennemis perdirent tous leurs bagages, & mirent eux-mêmes le feu à leurs chariots, pour qu'ils ne tombaſſent pas entre les mains de ceux qui les pourſuivoient. Cette expédition ne dura que cinq jours. Les Autrichiens y perdirent des magaſins, leurs bagages, & rentrèrent en Bohême affoiblis de 5,000 hommes. On laiſſa 10 bataillons & 20 eſcadrons dans le voiſinage de Zittau, pour garder ce poſte important, &

Mr. de Winterfeld fut obligé de retourner en Siléſie avec 5 bataillons & 5 eſcadrons, pour tomber ſur les flancs de Mr. de Hohenems, tandis que Mr. de Naſſau ſe préparoit à l'attaquer de front. Cette expédition fut ſi heureuſe, qu'en moins de vingt-quatre heures il ne reſta plus d'Autrichiens en Siléſie. Les dragons de Philibert furent défaits par les houſards de Wartenberg, & Mr. de Hohenems ne le céda au prince de Lorraine, ni par la promptitude de ſa retraite, ni par la perte de ſes bagages. Les troupes Pruſſiennes qui étoient en Luſace, ſe mirent en quartiers de rafraîchiſſement aux environs de Gœrlitz, à l'exception de Mr. de Lehwald, qui fut détaché avec 10 bataillons & 20 eſcadrons pour Bautzen, avec ordre de pouſſer delà vers l'Elbe, afin de donner aux Saxons des inquiétudes pour leur capitale, & de faciliter les opérations du prince d'Anhalt. Le colonel Brandis, qui avec 2 bataillons étoit demeuré à Croſſen, s'empara de Guben, où il prit un gros magaſin aux Saxons.

Durant cette expédition de Luſace on n'eut aucune nouvelle du prince d'Anhalt ; mais les Saxons divulguoient que Mr. de Grune avoit paſſé l'Elbe à Torgau, & marchoit à Berlin. Pendant que ces bruits donnoient lieu à d'étranges réflexions, un officier vint de Halle

annoncer que le prince d'Anhalt s'étoit mis en marche le 30 de novembre, qu'il avoit voulu attaquer les Saxons dans leurs retranchemens de Leipſick, mais les avoit trouvés abandonnés ; que Leipſick s'étoit ſoumis, & que les Saxons fuyoient vers Dresde. Le roi renvoya d'abord cet officier, pour preſſer le prince d'Anhalt de gagner Meiſſen le plutôt qu'il le pourroit, & l'avertir que le corps de Lehwald n'attendoit que ſon arrivée pour le joindre. Lorſqu'on apprit à Dresde que le prince de Lorraine avoit été ſi vîte expédié, la conſternation fut ſi grande, qu'on fit ſur le champ rebrouſſer chemin au corps de Grune, & que le comte de Rutowsky fut obligé de ramener ſon armée pour couvrir Dresde.

Pendant que le prince d'Anhalt marchoit vers Meiſſen, & que l'armée du roi demeuroit en panne, celui-ci employa ce temps à renouer avec les Saxons une négociation tant de fois rompue, & que les conjonctures paroiſſoient éloigner plus que jamais. Il écrivit pour cet effet à Mr. de Villiers, miniſtre d'Angleterre à la cour de Dresde, lui déclarant que malgré l'animoſité que ſes ennemis venoient encore de manifeſter ſi ouvertement contre lui, & les avantages qu'il venoit de remporter ſur eux, il perſévéroit dans la réſolution qu'il avoit une fois priſe de préférer la modération aux

partis extrêmes ; qu'il offroit la paix au roi de Pologne, avec l'oubli du paſſé, en poſant la convention de Hanovre pour baſe de cette réconciliation. Ce parti n'avoit été pris qu'après de mûres réflexions, parce qu'on peut faire la paix lorſque les armes ſont heureuſes ; mais ſi l'on a du deſſous, l'ennemi ne ſe trouve guère dans la diſpoſition de ſe réconcilier. La paix pouvoit épargner le ſang de tant de braves officiers, qui alloient le ſacrifier pour remporter la victoire. Il falloit conſidérer, que quelque heureuſe que fût la guerre en Saxe, c'étoit un incendie dans la maiſon du voiſin qui pouvoit ſe communiquer à la nôtre ; il falloit outre cela, le plus promptement qu'il étoit poſſible, terminer cette guerre, afin d'empêcher la Ruſſie de s'en mêler. Le roi n'avoit rien à eſpérer des ſecours de la France, & ſi l'on ne mettoit fin à ces troubles pendant l'hiver, on devoit s'attendre au printemps que la reine de Hongrie rappelleroit du Rhin ſon armée, qui lui devenoit inutile, pour la joindre à celle de la Bohême ; ce qui lui auroit donné une grande ſupériorité : enfin le prétexte de la guerre ne ſubſiſtoit plus depuis la mort de Charles VII. Ajoutez encore que la récolte de l'année ayant été mauvaiſe, elle avoit rendu les bleds auſſi rares que chers, & que les finances étoient entiérement épuiſées. La paix étoit donc l'unique

remède à tous ces maux. On s'étonnera peut-être que le roi parût ſi modéré dans les conditions qu'il propoſoit pour la paix ; mais qu'on obſerve qu'il étoit dans une ſituation qui l'engageoit à calculer toutes ſes démarches, & à ne rien haſarder légérement. Premiérement il ſoutenoit les principes de déſintéreſſement, qu'il avoit annoncés dans des manifeſtes de l'année 1744 & 1745 ; s'il avoit extorqué quelque ceſſion au roi de Pologne, il auroit confondu les intérêts de ce prince avec ceux des Autrichiens, & ſeroit devenu l'artiſan d'une union, que la bonne politique exigeoit qu'il tâchât de diſſoudre. Enſuite l'Europe n'étoit que trop jalouſe de l'acquiſition que le roi avoit faite de la Siléſie ; il falloit effacer ces impreſſions, & non les renouveller. Ajoutez encore que le moyen le plus court de parvenir à la paix, étoit de rétablir l'ordre des poſſeſſions ſur le pied où elles étoient avant la dernière guerre. Comme les conditions propoſées n'étoient ni dures ni onéreuſes, elles pouvoient procurer une paix d'autant plus ſtable, qu'elle ne laiſſoit aucune ſemence ni d'animoſité ni de jalouſie. Ces principes ſervirent de loi, & l'on verra dans la ſuite, que malgré les ſuccès qui couronnèrent les entrepriſes de ce prince, il ne s'en départit jamais. Qui n'auroit cru que des propoſitions auſſi raiſonnables ſeroient bien

accueillies par le roi de Pologne? Il en fut tout le contraire cependant. Le comte de *** n'avoit que ſon projet en tête. Il avoit fait revenir en Saxe le prince de Lorraine, dans l'intention de joindre cette armée à celle de Rutowsky, & au corps du comte de Grun; fier de ces forces, il ſe propoſa de commettre le ſort de ſon roi & le ſalut de ſa patrie à la fortune d'un combat, ſacrifiant ainſi tous les intérêts, qui ſont ſacrés pour la plupart des hommes, afin de ſatisfaire ſa vengeance particulière.

Villiers ſe rendit à la cour avec l'air d'un homme qui annonce une bonne nouvelle; il demanda audience, & ajouta aux propoſitions dont il étoit chargé, les exhortations les plus pathétiques, pour porter Auguſte à éviter les malheurs qui menaçoient ſes peuples & ſa perſonne. Le roi lui répondit ſéchement, qu'il aviſeroit à ce qu'il y auroit à faire. De *** s'expliqua plus clairement avec le miniſtre Anglois; il fit ſonner fort haut le ſecours qu'il attendoit des Ruſſes, parla avec emphaſe des grandes reſſources de la Saxe, & finit par lui dire que par déférence pour le roi d'Angleterre, il feroit délivrer au Sr. Villiers, un mémoire, contenant les conditions auxquelles le roi de Pologne pourroit ſe réſoudre à faire la paix. Le lendemain, premier de décembre, le roi de Pologne

partit

parèit pour Prague, & les deux princes ainés pour Nurnberg. Quel contraſte de hauteur & de foibleſſe! Après le départ de la cour, un des conſeillers Saxons remit au Sr. Villiers ce mémoire, qui contenoit en ſubſtance: Que le roi de Pologne accéderoit à la convention de Hanovre, à condition qu'au moment même les Pruſſiens feroient ceſſer toute hoſtilité, n'exigeroient plus de contributions, reſtitueroient celles qu'ils avoient reçues, évacueroient la Saxe ſans plus différer, & paieroient tous les dommages précédens, & ceux que cauſeroit la retraite des troupes. Villiers augura mal d'une paix dont la Saxe dictoit les conditions avec hauteur. Il envoya ce mémoire au roi, en l'aſſurant des bonnes intentions du roi d'Angleterre, & il ajouta qu'il ne garantiſſoit pas la déclaration des miniſtres de Saxe: c'étoit en dire aſſez.

Le roi fut informé en même temps que le prince de Lorraine avoit paſſé l'Elbe à Leutmeritz, & qu'il dirigeoit ſa marche vers Dresde. En combinant le mouvement de cette armée & la fuite précipitée du roi de Pologne & de ſes enfans, il paroiſſoit évidemment que le comte de *** ne vouloit point la paix. Pour être donc plus à portée d'anéantir les projets d'ennemis auſſi acharnés, le roi tranſporta ſon quartier à Bautzen, & Mr. de Lehwald le

porta sur Koenigsbruck, à un mille de Meissen. En attendant, sa majesté répondit au St. Villiers, qu'elle avoit fait venir le comte Podewils auprès de sa personne, pour faciliter tout ce qui pourroit contribuer à la paix; qu'elle se flattoit que le roi de Pologne voudroit bien également nommer un de ses ministres, pour qu'on pût mettre la dernière main à cet ouvrage salutaire, & que les préliminaires signés mettroient fin aux hostilités; que pour l'article des fourrages & des contributions dont on devoit indemniser, le roi pourroit évaluer également les dégats que les troupes Saxonnes avoient faits en Silésie, mais que le plus sûr seroit de rayer entièrement cet article. Le roi ajouta qu'il espéroit que les ministres de Russie & de Hollande voudroient bien se rendre les garans de ce traité de paix, & se plaignit du départ du roi de Pologne comme d'une démarche peu amiable, injurieuse à la façon de penser, & de mauvais augure pour la négociation entamée. De *** avoit conduit son maître à Prague, pour l'obséder plus librement & l'empêcher de voir les malheurs de la guerre & d'entendre la voix de la patrie gémissante; il vouloit se maintenir par le secours des Autrichiens dans la disposition où il étoit de continuer la guerre. C'est ainsi que de *** sacrifioit tout aux intérêts de la reine de Hongrie.

Le roi vit bien qu'il ne falloit désormais négocier qu'à la faveur des victoires. Il étoit temps de reprendre avec ardeur les opérations de la campagne. La Lusace étoit conquise ; tout alloit dépendre des entreprises que l'armée du prince d'Anhalt pourroit exécuter. Il y avoit huit jours que le roi n'avoit reçu de lettres de ce prince. Cette incertitude l'embarrassoit d'autant plus, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour être à portée d'agir de concert. Le pont de Meissen étoit de la dernière importance ; il falloit s'en saisir avant que l'ennemi pensât à le ruiner ; mais Mr. de Lehwald ne pouvoit s'emparer de la ville, située sur la rive gauche de l'Elbe, qu'à l'aide du prince d'Anhalt. Faute de nouvelles, le roi supputa les jours de marche de ce prince, & calcula qu'il pourroit arriver à Meissen le 8 ou le 9 de décembre au plus tard. Lehwald s'y rendit vers ce temps-là ; le prince d'Anhalt n'arriva point : la rivière, qui charioit des glaces, empêcha Mr. de Lehwald d'y construire un pont avec des pontons ; tous ces incidens retardèrent cette expédition.

Le Sr. de Villiers, qui étoit à Prague, expédia un courier au roi, dont les dépêches portoient, que le roi de Pologne n'enverroit aucun ministre avec des pleins-pouvoirs ; que bien loin delà il attendoit de nombreux se-

cours de ſes alliés, avec leſquels il ſe vengeroit dans l'électorat de Brandebourg des dégâts qu'il prétendoit que les Pruſſiens avoient faits en Saxe ; qu'il avoit penſé devoir quitter Dresde, s'attendant à être moins ménagé encore dans une guerre ouverte, qu'il ne l'avoit été dans les écrits qui l'avoient précédée. On voit qu'il s'agit bien plus du comte de *** dans ce dernier article, que du roi même. Le roi répondit en ſubſtance au Sr. Villiers : Qu'il admiroit la hauteur & l'inflexibilité du roi de Pologne ; que ſans avoir d'animoſité contre ce prince, il étoit impoſſible de nourrir une armée de 80,000 hommes dans un pays, ſans lui faire éprouver des calamités ; que ſi les ennemis avoient eu la fortune propice, comme elle leur étoit contraire, ils n'auroient pas uſé d'autant de modération dans le Brandebourg, que le roi en montroit en Saxe ; qu'ils auroient tout pillé, brûlé, abymé, comme on en avoit eu des exemples en Siléſie : mais que puiſque le roi de Pologne vouloit la guerre, on la lui feroit plus vivement que jamais.

Le 9, arrivent des dépêches du prince d'Anhalt, datées de Torgau. Il mandoit qu'il avoit fait 200 priſonniers dans cette ville, & rejetoit la lenteur de ſa marche ſur les difficultés d'amaſſer des vivres & des chariots ; c'étoient des prétextes pour excuſer ſes délais ; il employa

neuf jours à faire neuf milles. Sa conduite étoit d'autant moins excuſable, qu'il avoit un magaſin à ſa diſpoſition à Halle, qu'il en avoit pris un aux ennemis à Leipſick, qu'il n'avoit point d'ennemi devant lui, & que par conſéquent il étoit maître des fourrages, des vivres, des chevaux, & des livraiſons du pays. Sa lenteur ne peut s'attribuer qu'à ſon eſprit de contradiction & à ſon âge; il n'auroit pas été fâché de faire paſſer l'expédition de la Luſace pour l'heureuſe étourderie d'un jeune homme; il affectoit un air de circonſpection & de ſageſſe, qui joint à ſa longue expérience, devoit former un contraſte avec le feu que le roi mettoit dans ſes opérations. Le prince d'Anhalt ne fut point loué de ſa lenteur. Le roi lui écrivit qu'elle étoit très-préjudiciable au bien de ſon ſervice, par la raiſon qu'il avoit donné aux Autrichiens le temps de ſe joindre aux Saxons, & de détruire le pont de Meiſſen; ce qui rendroit la jonction des deux armées preſque impoſſible; il lui enjoignit d'uſer de diligence pour s'approcher le plus promptement qu'il pourroit. Le prince promit dans ſa réponſe, qu'il ſeroit le 12 de décembre à Meiſſen. Sur cela, tous les quartiers furent raſſemblés. Le roi ne laiſſa que 4 bataillons & quelques houſards à Zittau, 1 bataillon à Gœrlitz & 2 à Bautzen. Ces troupes ſe joignirent le 13 à Camentz, à l'exception de Mr. de Lehwald,

qui étoit déjà vis-à-vis de Meiſſen ; le prince d'Anhalt y arriva le 12 ; mais la garniſon Saxonne s'en étoit ſauvée par une poterne, & avoit regagné le gros de l'armée. Pendant que l'infanterie du prince entroit dans Meiſſen, les cavaliers, qui avoient un chemin creux à traverſer, ne le paſſoient qu'un à un. Les deux derniers régimens, ſavoir, les dragons de Rœhl & de Holſtein, mirent pied à terre pour attendre leur tour ; Sibilsky s'en apperçut ; il ſe gliſſa avec ſes Saxons dans un bois épais, d'où il fondit à l'improviſte ſur les dragons Pruſſiens, leur enleva 2 paires de timbales, 3 étendards & 180 hommes ; d'autres eſcadrons montèrent à cheval & rechaſsèrent l'ennemi ; mais l'affront étoit reçu & le remède vint trop tard. Il en coûta la vie au général Rœhl, qui étoit malade, & qui ſuivoit la colonne en carroſſe. Il faut convenir que le froid étoit exceſſif, que la cavalerie avoit été douze heures à cheval ; mais on pécha en paſſant un bois que l'on n'avoit pas fait reconnoître d'avance. Les moindres fautes à la guerre ſont punies, car l'ennemi ne pardonne pas.

Le 12, fut employé à réparer le pont de l'Elbe, & le 13, le général Lehwald ſe joignit au prince d'Anhalt. C'étoit ce pont de Meiſſen, pour lequel on craignoit tant, que les Saxons auroient dû détruire. Mais le miniſtère Saxon,

qui dominoit les généraux, ne comprenoit pas qu'un pont peut contribuer à la perte d'un pays; ce pont étoit en partie de pierres de taille, il avoit coûté 150,000 écus à construire; on ne voulut jamais consentir qu'il fût démoli. Le conseil étoit composé d'un mêlange de pédans & de parvenus. Henecke, qui étoit à leur tête, élevé par la fortune, de l'état de valet-de-pied au grade de ministre, joignoit au talent d'un financier, l'art de fouler méthodiquement les sujets. Son économie fourniſſoit aux prodigalités du roi comme aux dissipations de son favori; avec ce crédit, il gouvernoit la Saxe en subalterne sous le comte de ***; de lui émanoient les ordres à l'armée, il en dirigeoit les opérations, & c'est à son incapacité qu'il faut attribuer les fautes grossières des généraux Saxons dans cette campagne d'hiver.

L'armée du roi arriva le 14 à Kœnigsbruck, & à force d'aiguillonner le prince d'Anhalt, il s'avança le même jour à Neustadt, où les troupes furent obligées de camper malgré le froid perçant qu'il faisoit alors. Le prince de Lorraine étoit arrivé le 13 de décembre avec son armée auprès de Dresde. Henecke, qui régloit tout, étendit si fort les quartiers des Autrichiens, qu'il leur auroit fallu vingt-quatre heures pour se rassembler. Le prince de Lorraine fit des représentations convenables pour qu'on

changeât cette disposition ; mais Henecke, accoutumé à donner la loi aux fermiers & aux traitans, n'en tint aucun compte. Le prince de Lorraine, qui prévoyoit que le comte Rutowsky alloit être attaqué, le pria de l'avertir à temps s'il avoit besoin de lui, parce qu'il lui falloit du temps pour rassembler ses troupes dispersées ; mais le comte répondit qu'il n'avoit pas besoin de secours, qu'il étoit assez fort dans le poste qu'il occupoit, & que jamais les Prussiens n'auroient l'audace de l'attaquer. Depuis la bataille de Fontenoy, que le comte de Saxe avoit gagnée par la supériorité de son artillerie, on vit beaucoup de généraux suivre cette méthode. La disposition des Autrichiens à la bataille de Sorr en devoit être une copie, & le poste que le comte Rutowsky avoit à Kesselsdorf, étoit de même modelé sur celui de Fontenoy. La différence du comte de Saxe à ses imitateurs, mit de la différence dans leurs succès. Cependant les deux armées Prussiennes se mirent en marche ; celle du prince d'Anhalt pour s'approcher des ennemis, & celle du roi pour passer l'Elbe à Meissen. Le roi fit entrer 14 bataillons dans cette ville ; le reste de l'infanterie & de la cavalerie étoit cantonné à la rive droite de l'Elbe, de sorte qu'au besoin, en rassemblant ses troupes, le roi pouvoit secourir le prince d'Anhalt, & en cas que les Autrichiens eussent passé l'Elbe

à Dresde, le roi leur faisoit tête de ce côté.

Il reçut en arrivant à Meissen une lettre de Mr. de Villiers, qui lui apprenoit que le délabrement extrême des affaires d'Auguste III, & la nécessité où il étoit réduit, l'avoient enfin déterminé à donner les mains à un accommodement; que Saul, le mercure du comte de ***, alloit partir pour Dresde avec des instructions & des pleins-pouvoirs pour les ministres, afin qu'ils pussent travailler avec les ministres Prussiens au rétablissement de la paix; que la reine de Hongrie vouloit y accéder aussi, moyennant quelques adoucissemens à la convention de Hanovre; que lui, Villiers, se rendroit au plutôt à Dresde, pour intervenir entre les parties, au cas qu'il en fût besoin, & rendre leur réconciliation plus facile. Le roi avoit à peine achevé de lire cette lettre, qu'on vint l'avertir que du côté de Dresde, toute l'atmosphère paroissoit embrasée, & qu'on entendoit le bruit d'une canonnade terrible. Le roi se douta bien que le prince d'Anhalt étoit engagé avec les ennemis. Incontinent la cavalerie eut ordre de seller, l'infanterie de se mettre sous les armes, & le roi courut avec une centaine de housards sur le chemin de Dresde; il envoya de petits partis de tous côtés; l'un d'eux lui amena six fuyards du corps de Sibilsky, qui assurèrent que les Saxons étoient battus: ce qui fit ajouter

foi à leurs discours, c'est qu'on ne vit paroître aucun Prussien, & cela seroit arrivé si les affaires étoient allées mal. Mais la nuit qui survint, obligea le roi à retourner à Meissen, pour ne pas s'exposer à quelque affront, satisfait d'avoir des probabilités de la victoire du prince. Si la fortune n'avoit pas secondé le prince d'Anhalt, le roi avoit résolu de rassembler ses troupes sur les hauteurs de Meissen, pour aller au devant des troupes battues, de mettre celles-ci en seconde ligne, son armée dans la première, d'attaquer de nouveau les ennemis, & de les vaincre à quelque prix que ce fût. Le prince d'Anhalt lui épargna cette peine : le soir même, un officier de cette armée arriva, & rendit compte au roi des circonstances suivantes de cette glorieuse bataille. Le prince d'Anhalt avoit décampé le 15 de grand matin, & avoit pris par Wilsdruf le droit chemin de Dresde. Ayant passé Wilsdruf, les housards donnèrent sur un gros d'ulans, qu'ils poussèrent devant eux jusqu'à Kesselsdorf, où ils apperçurent toute l'armée Saxonne rangée en ordre de bataille ; ils en avertirent incontinent le prince d'Anhalt. Un profond ravin, dont en certains endroits le fond étoit marécageux, couvroit le front des ennemis : sa grande profondeur est du côté de l'Elbe ; il va toujours en s'applanissant vers Kesselsdorf, & se perd entiérement au-delà vers

la forêt du Tarrant. Les Saxons avoient appuyé leur gauche à Kesselsdorf; le terrein y étoit, comme je l'ai dit, entiérement uni; ce village étoit défendu par tous les grenadiers de leur armée & par le régiment de Rutowsky; une batterie de 24 pièces de gros canon en rendoit l'abord meurtrier. Le corps de Grune étoit à l'aîle droite de cette armée, qui s'appuyoit à Benerich, proche de l'Elbe. Ce lieu étoit inattaquable, à cause des rochers & des précipices qui en interdisent l'abord. Avant la bataille, la cavalerie Saxonne étoit à la gauche de Kesselsdorf, rangée en ligne avec le reste de l'armée, la gauche vers le Tarrant. On ne sait pourquoi le comte Rutowsky la déplaça & la mit en troisième ligne derrière son infanterie. Lorsque le prince d'Anhalt arriva sur les lieux avec la tête de son armée, il jugea d'abord que le succès de cette journée dépendoit de la prise du village de Kesselsdorf, & il fit ses arrangemens pour l'emporter. Il commença par former ses troupes vis-à-vis celles de l'ennemi; l'infanterie destinée pour donner sur le village, fut mise sur trois lignes, & les dragons de Bonin formèrent la quatrième. Dès que ses troupes furent ainsi disposées, 3 bataillons de grenadiers avec 3 de son régiment, attaquèrent le village de front, Mr. de Lehwald le prit en flanc; 24 canons chargés de mitraille,

les grenadiers Saxons & le régiment de Rutowsky firent reculer les assaillans. La seconde attaque ne fut pas plus heureuse ; car le feu étoit trop violent ; mais le régiment de Rutowsky sortit du village & voulut poursuivre les Prussiens ; il se mit donc devant ses batteries, qu'il empêchoit de tirer. Le prince d'Anhalt profita de ce moment, & ordonna au colonel Luderitz, qui commandoit les dragons, de charger ; celui-ci fondit alors avec impétuosité sur les Saxons ; tout ce qui résista, fut passé au fil de l'épée ; le reste fut pris ; l'infanterie s'empara en même temps du village, y entra de tous les côté, & prit la batterie qui avoit rendu ce poste si formidable. Le général Lehwald mit le comble à cette victoire, en obligeant toutes les troupes qui avoient défendu le village à mettre les armes bas. Le prince d'Anhalt profita de ce premier succès en habile capitaine, il gagna aussi-tôt le flanc gauche de l'ennemi ; la cavalerie de sa droite renversa d'un seul choc la cavalerie Saxonne, & la dissipa de manière qu'elle ne put se rallier. Tout prit la fuite avec assez de promptitude pour échapper à des troupes accoutumées à conserver l'ordre & à ne point se débander. La gauche des Prussiens, sous les ordres du prince Maurice, se canonna avec l'ennemi, jusqu'à ce que le village de Kesselsdorf fût emporté ; mais

impatiente alors d'avoir part à la gloire de cette journée, elle marcha aux Saxons en bravant tous les obſtacles ; des rochers à gravir, des neiges qui rendoient le terrein gliſſant, la difficulté d'aſſaillir & de forcer les ennemis qui combattoient pour leurs foyers, tout cela fut entrepris, & tout céda au courage des vainqueurs. Les Saxons & les Autrichiens furent chaſſés des rochers eſcarpés de Benerich. Les Pruſſiens ne purent conſerver ni l'ordre des bataillons ni même des pelotons formés, tant ces hauteurs qu'ils eſcaladoient étoient eſcarpées ; la cavalerie ennemie les attaqua ainſi diſperſés. Il eſt certain que ſi les Saxons avoient été valeureux, l'infanterie Pruſſienne auroit dû être taillée en pièces ; mais cette cavalerie attaqua ſi mollement & fut ſi mal ſoutenue, qu'après quelques décharges que les Pruſſiens firent ſur elle, elle diſparut, & céda le champ de bataille aux vainqueurs. La cavalerie de la gauche des Pruſſiens n'avoit pu agir pendant tout le combat, à cauſe des précipices impraticables qui la ſéparoient des ennemis ; le prince d'Anhalt l'envoya à la pourſuite des fuyards, ſur leſquels Mr. de Gesler fit encore un bon nombre de priſonniers. Le prince d'Anhalt donna dans cette action de grandes marques de ſon expérience & de ſa capacité. Les généraux, les officiers & les ſoldats, tous s'y diſtinguèrent :

leur succès justifia leur témérité. Du côté des Saxons, il resta 3,000 morts sur la place; on fit prisonniers 215 officiers & 6,500 soldats; ils perdirent de plus 5 drapeaux, 3 étendards, une paire de timbales & 48 canons. Les Prussiens eurent 41 officiers & 1621 soldats de tués, & le double de blessés.

Si nous examinons les fautes commises des deux parts dans cette bataille, nous trouvons premièrement que le comte de Rutowsky n'avoit pensé dans son poste qu'à la sûreté de sa droite; la gauche étoit en l'air, & l'on pouvoit tourner le village de Kesselsdorf. Si les Prussiens avoient plus pris par leur droite, le prince d'Anhalt auroit pu tourner entièrement le village & l'emporter à moins de frais; mais il ne faisoit que d'arriver, & n'ayant pas eu le temps de reconnoître le terrein, cela seul suffit pour lui servir d'excuse. La plus grande faute des Saxons fut sans doute de sortir du village; car ils empêchèrent leur propre canon d'agir contre les Prussiens, & c'étoit leur meilleure défense. Une faute non moins considérable fut que cette infanterie, postée de Kesselsdorf à Benerich n'étoit pas sur la crête des hauteurs, mais en arrière de plus de cent pas; de sorte qu'ils ne défendirent pas avec les petites armes le passage du précipice, & le laissèrent escalader, se réservant à tirer lorsque l'ennemi auroit

vaincu la plus grande difficulté. Mais de pareilles remarques peuvent avoir lieu sur la plupart des actions des hommes; ils sont tous des fautes, parce qu'aucun d'eux n'est parfait; & si nous réfutions celles qui se sont commises dans cette bataille, c'est pour que la postérité apprenne à n'en pas faire d'aussi grossières que celles des Saxons.

Le comte Rutowsky & toute son armée arrivèrent à Dresde en pleine course; ils y trouvèrent le prince de Lorraine occupé à rassembler ses troupes éparses. Il offrit au comte d'attaquer le lendemain des Prussiens conjointement avec lui; mais le Saxon en avoit de reste. Il allégua pour excuse, que son infanterie étoit presque détruite, qu'il avoit perdu 10,000 hommes, qu'il manquoit d'armes & de munitions, & que ses soldats n'étoient pas encore revenus de leur terreur: il ajouta que le roi de Prusse alloit se joindre au prince d'Anhalt, que Dresde manquoit de provisions de bouche & de munitions de guerre, que pour sauver les débris de Kesselsdorf, il falloit se sauver à Zeist, village voisin des montagnes qui regardent la Bohème. Ce projet fut exécuté. Les Saxons évacuèrent Dresde, & n'y laissèrent que des milices; le 16, ils se campèrent auprès de Kœnigstein, & renvoyèrent leur cavalerie en Bohème, faute de moyens pour la nourrir plus

long-temps ſur le territoire Saxon. L'armée du roi avança le 16 juſqu'à Wilsdruf, & le 17, ſes troupes formèrent la première ligne, & ſe portèrent ſur le ruiſſeau de Planen. L'heureux ſuccès de cette expédition fit oublier la lenteur que le prince d'Anhalt avoit affectée à ſon début; la journée de Keſſelsdorf avoit jeté un beau voile ſur cette faute. Le roi lui dit les choſes les plus flatteuſes ſur la gloire qu'il s'étoit acquiſe, & n'omit rien de ce qui pouvoit cajoler ſon amour-propre. Ce prince mena le roi ſur le champ de bataille. L'on fut moins ſurpris des difficultés, quoique grandes, que les troupes avoient eues à ſurmonter, & du nombre conſidérable des priſonniers, que de voir toute cette campagne couverte d'habitans de Dresde, qui venoient tranquillement à la rencontre des Pruſſiens. Lorſque le roi traverſa la Saxe en 1744, le duc de Weiſſenfels avoit jeté 10 bataillons dans Dresde; on y élevoit des batteries, on faiſoit des coupures dans les rues, on mettoit des paliſſades par-tout où un pieu pouvoit entrer en terre; aucun Pruſſien n'oſoit mettre le pied dans cette capitale; & en 1745, lorſque le roi entra dans le pays à la tête de 80,000 hommes, que les troupes Saxonnes venoient d'être battues, les portes de Dresde reſtèrent ouvertes, & les princes cadets de la famille royale, les miniſtres, des conſeils ſuprêmes

prêmes du pays, tout ſe rendit à diſcrétion. Telles ſont les contradictions dont l'eſprit humain eſt capable, quand il n'agit pas ſyſtématiquement, & que ceux qui le gouvernent, ont une mauvaiſe dialectique. Il eſt vraiſemblable que la ville étoit dépourvue de proviſions, & que des délibérations confuſes, & la conſternation qui régnoit parmi les principaux miniſtres du roi de Pologne, cauſèrent cet abandon général. Les princes pouvoient ſe ſauver, les miniſtres également ; il n'y avoit qu'à faire quatre milles pour gagner la Bohème. Une choſe non moins étonnante, eſt que ces Saxons qui vouloient abandonner Dreſde, y jetèrent 6,000 hommes de leurs miliciens, dont ils auroient pu ſe ſervir pour recompléter leurs troupes. Bientôt le roi fit occuper le fauxbourg de Dresde. Le commandant fut ſommé de ſe rendre ; il répondit que Dresde n'étoit point une place de guerre ; & les miniſtres envoyèrent un mémoire qui devoit tenir lieu d'une eſpèce de capitulation. Le roi en régla les conditions ſelon ſon bon plaiſir. Le 18, les Pruſſiens entrèrent dans la ville. La milice fut déſarmée & ſervit à recruter les troupes ; on y prit 415 officiers, & 1500 bleſſés de la bataille de Keſſelsdorf. Le roi établit ſon quartier à Dresde, avec l'état-major des deux armées. On divulgua dans le monde

les bruits les plus injurieux au ſujet des intentions du roi ſur cette capitale. On diſoit que le prince d'Anhalt avoit demandé le pillage de Dresde pour ſon armée, à laquelle le ſac de cette ville avoit été promis pour l'encourager pendant l'action. Le penchant des hommes à la crédulité pouvoit ſeul accréditer de telles calomnies. Jamais le prince d'Anhalt n'auroit oſé faire au roi une propoſition auſſi barbare ; & d'ailleurs ces ſortes de promeſſes peuvent ſe faire à des troupes indiſciplinées, & non à des Pruſſiens qui ne combattent que pour l'honneur & pour la gloire. Le principe de leurs ſuccès doit s'attribuer uniquement à l'ambition des officiers comme à l'obéiſſance des ſoldats.

A peine le roi fut-il à Dresde, qu'il rendit viſite aux enfans du roi, pour calmer leur crainte & les raſſurer entiérement. Il tâcha d'adoucir leur infortune, en leur faiſant rendre ſcrupuleuſement tous les honneurs qui leur étoient dûs ; la garde du château fut même ſoumiſe à leurs ordres. Le roi répondit enſuite au Sr. Villiers, qu'il avoit été aſſez étonné de recevoir des propoſitions de paix un jour de bataille ; que pour abréger les négociations, il s'étoit rendu lui-même à Dresde ; que la fortune qui avoit ſecondé ſa cauſe, l'avoit mis en ſituation de reſſentir vivement les mauvais procédés, la duplicité & la perfidie dont le

comte de *** avoit fait uſage dans toutes ſes négociations ; qu'éloigné cependant d'avoir une façon de penſer auſſi baſſe, il offroit, mais pour la dernière fois, ſon amitié au roi de Pologne ; qu'il attendoit que les Srs. de Bulau & de Rex euſſent reçu leurs pleins-pouvoirs, pour qu'on pût conclure avec eux ſans autre délai ; qu'enfin il ne ſe départiroit en rien des engagemens qu'il avoit pris avec le roi d'Angleterre par la convention de Hanovre ; que pour lui, loin d'être aveuglé par la fortune, il ne haufſeroit ni ne baiſſeroit ſes prétentions, & qu'ainſi la reine de Hongrie ne devoit pas s'attendre à le faire changer de réſolution : le roi finit en recommandant à Mr. de Villiers de lui rapporter exactement le dernier mot du roi de Pologne, afin que dès ce moment rien ne mît de nouveaux empêchemens à la pacification de l'Allemagne & du nord. Bientôt le roi fit inviter chez lui tous les miniſtres Saxons ; il récapitula tout ce qui s'étoit paſſé, leur expoſa avec vérité ſes ſentimens & les conditions de paix modérées qu'il offroit à ſes ennemis : il fut aſſez heureux pour les convaincre, que ces conditions étoient telles qu'ils auroient pu les ſouhaiter ou les dicter eux-mêmes, & que leur roi n'avoit d'autre parti à prendre que de les ſigner. On fit auſſi des arrangemens pour que les troupes obſervaſſent un très-grand

ordre. Le roi mit dans ſes procédés toute la douceur poſſible, afin que ce pays voiſin & malheureux ne ſe reſſentît que légérement des fléaux d'une guerre, dont le peuple étoit innocent. Pour s'accommoder à la coutume, on chanta dans les égliſes le *Te Deum*, accompagné d'une triple décharge de l'artillerie de la ville, & le ſoir on fit repréſenter l'opéra d'*Arminius*. On ne fait mention de ces bagatelles, qu'à cauſe des anecdotes auxquelles elles tiennent. Tout juſqu'à l'opéra devenoit entre les mains du comte de *** un reſſort pour gouverner l'eſprit de ſon maître ; il avoit fait repréſenter la clémence de Titus au ſujet de la diſgrace de Sulkofsky, & des prétendus crimes que le roi lui pardonna. Arminius fut joué pendant cette dernière guerre ; ce qui devoit faire alluſion au ſecours qu'Auguſte III donnoit à la reine de Hongrie contre les François & les Pruſſiens, qu'on accuſoit de vouloir tout ſubjuguer. Les louanges flatteuſes de la poéſie italienne, rehauſſées du charme de l'harmonie, & rendues par le goſier flexible des châtrés, perſuadoient au roi de Pologne qu'il étoit l'exemple des princes, & un modèle d'humanité. Les muſiciens ſupprimèrent un chœur de l'opéra, qu'ils n'oſèrent produire en préſence des Pruſſiens, parce que les paroles pouvoient être juſtement appliquées après ce

qui venoit d'arriver en Saxe ; les voici :

Sulle rovine altrui alzar non penſi il ſoglio
Colui che al ſol' orgoglio riduce ogni virtù.

Les chœurs des opéra d'Auguſte valoient les prologues de ceux de Louis XIV.

Pendant qu'on chantoit à Dresde des *Te Deum* & des opéra, Mr. de Villiers, qu'on y attendoit avec impatience, arriva de Prague avec les pleins-pouvoirs & toutes les autoriſations néceſſaires aux miniſtres Saxons pour conclure la paix : il fut ſuivi par le comte Fréderic Harrach, qui venoit de la part de l'impératrice-reine pour le même ſujet. Lorſque tout ſe préparoit à Dresde à pacifier les troubles de l'Allemagne, le roi reçut la réponſe ſuivante de Louis XV, à la lettre touchante qu'il lui avoit écrite de Berlin pour lui demander ſon aſſiſtance. Cette réponſe avoit été minutée par ſes miniſtres ; le roi n'avoit prêté que ſa main pour la tranſcrire, la voici :

» Monſieur mon frère, votre majeſté me con-
» firme, dans ſa lettre du 15 de novembre,
» ce que je ſavois déjà de la convention de
» Hanovre du 26 d'août. J'ai dû être ſurpris
» d'un traité négocié, conclu, ſigné & ratifié
» avec un prince mon ennemi, ſans m'en avoir
» donné la moindre connoiſſance. Je ne ſuis
» point étonné de vos refus, de vous prêter

» à des meſures violentes, & à un engagement
» direct & formel contre moi ; mes ennemis
» doivent connoître votre majeſté. C'eſt une
» nouvelle injure d'avoir oſé lui faire des pro-
» poſitions indignes d'elle. Je comptois ſur
» votre diverſion ; j'en faiſois deux puiſſantes
» en Flandre & en Italie ; j'occupois ſur le
» Rhin la plus groſſe armée de la reine de
» Hongrie. Mes dépenſes, mes efforts ont été
» couronnés des plus grands ſuccès. Votre
» majeſté en a fort expoſé les ſuites par le
» traité qu'elle a conclu à mon inſu. Si cette
» princeſſe y avoit ſouſcrit, toute ſon armée
» de Bohème ſe ſeroit ſubitement tournée
» contre moi ; ce ne ſont pas là des moyens
» de paix. Je n'en reſſens pas moins l'horreur
» du péril que vous courez ; rien n'égalera
» l'impatience de vous ſavoir en ſûreté, &
» votre tranquillité ſera la mienne. Votre ma-
» jeſté eſt en force & la terreur de nos enne-
» mis, & a emporté ſur eux des avantages
» conſidérables & glorieux ; l'hiver avec cela,
» qui ſuſpend les opérations militaires, ſuffit
» ſeul pour la défendre. Qui eſt plus capable
» que votre majeſté de ſe donner de bons con-
» ſeils à elle-même ? Elle n'a qu'à ſuivre ce
» que lui dictera ſon eſprit, ſon expérience,
» & par-deſſus tout, ſon honneur. Quant aux
» ſecours, qui de ma part ne peuvent conſiſter

» qu'en ſubſides & en diverſions, j'ai fait toutes » celles qui me ſont poſſibles, & je continuerai » par les moyens qui aſſurent le mieux le ſuc- » cès. J'augmente mes troupes, je ne néglige » rien, je preſſe tout ce qui pourra pouſſer la » campagne prochaine avec la plus grande » vigueur. Si votre majeſté a des projets ca- » pables de fortifier mes entrepriſes, je la prie » de me les communiquer, & je me concer- » terai toujours de grand plaiſir avec elle, &c ». D'abord cette lettre paroît douce & polie ; mais quand on conſidère les circonſtances fâ- cheuſes où ſe trouvoit le roi de Pruſſe, & les différentes négociations avec la France qui l'avoient précédée, on y remarque un ton d'ironie d'autant plus déplacé, que l'on n'étoit pas convenu de remplir par des épigrammes les engagemens réciproques contractés par le traité de Verſailles. Dépouillons cette lettre de tout verbiage, & examinons ce qu'elle dit réellement : » Je ſuis fort fâché que vous ayez conclu le traité de Hanovre ſans m'en avertir, car le prince de Lorraine reviendroit en Alſace, ſi la reine de Hongrie l'acceptoit. Ne voyez-vous pas que la guerre d'Italie & de Flandre que je ſoutiens, eſt une diverſion que je fais en votre faveur ? Car je n'ai nul intérêt à la con- quête de la Flandre, & l'établiſſement de mon gendre Dom Philippe en Italie, me touche peu.

Conti fait ſi bien contenir les forces principales de la reine de Hongrie en Allemagne, qu'il a repaſſé le Rhin, laiſſé faire un empereur à qui l'a voulu ; que Traun a pu détacher Grune pour la Saxe, & pourra le ſuivre avec le reſte de ſes troupes, ſi la reine de Hongrie trouve à propos de l'employer contre vous. J'ai fait de grandes choſes cette campagne : on a auſſi parlé de vous. Je plains la ſituation dangereuſe où vous vous êtes mis pour l'amour de moi ; on n'acquiert de la gloire qu'en ſe ſacrifiant pour la France ; témoignez de la conſtance, & ſouffrez toujours ; imitez l'exemple de mes autres alliés, que j'ai abandonnés à la vérité, mais auxquels j'ai donné l'aumône lorſqu'on les avoit dépouillés de toutes leurs poſſeſſions. Prenez conſeil de votre eſprit & de la préſomption avec laquelle vous vous êtes ingéré quelquefois à me donner des avis ; vous aurez ſans doute aſſez d'habileté pour vous tirer d'embarras ; d'ailleurs le froid de l'hiver engourdira vos ennemis, & ils ne pourront vous combattre. Si cependant il vous arrivoit malheur, je vous promets que l'Académie Françoiſe fera l'oraiſon funèbre de votre empire, que vos ennemis auront détruit. Votre nom ſera placé dans le Martyrologe, où ſe trouve le nom des enthouſiaſtes qui ſe ſont perdus pour le ſervice de la France & celui des alliés qu'elle a daigné abandonner. Vous voyez que j'ai fait des

diverſions ; je vous ai offert juſqu'à un million de livres de ſubſides. Eſpérez beaucoup dans la belle campagne que je ferai l'été prochain, pour laquelle je prépare tout dès à préſent, & comptez que je me concerterai avec vous ſur tous les ſujets où vous voudrez ſuivre aveuglément mes volontés, & vous conformer à tout ce qui s'accorde avec mes intérêts ».

Dès que les négociations de la paix furent aſſez avancées pour être ſûr de leur réuſſite, le roi répondit au roi de France par cette lettre, dont nous rapporterons le contenu, parce que la matière dont il s'agit étoit auſſi importante que délicate. » Monſieur mon frère, après la lettre » que j'avois écrite à votre majeſté en date du » 15 de novembre, je devois m'attendre de ſa » part à des ſecours réels. Je n'entre point dans » les raiſons qu'elle peut avoir d'abandonner » ſes alliés aux caprices de la fortune. Pour » cette fois la valeur ſeule de mes troupes m'a » tiré du pas ſcabreux où je me trouvois. Si le » nombre de mes ennemis m'eût accablé, votre » majeſté ſe ſeroit contentée de me plaindre, » & j'aurois été ſans reſſources. Comment une » alliance peut-elle ſubſiſter, ſi les parties con- » tractantes ne concourent pas avec une même » ardeur à leur conſervation commune ? Votre » majeſté me dit de me conſeiller moi-même ; je » le fais, puiſqu'elle le juge à propos. La rai-

» ſon me dit de mettre promptement fin à une
» guerre qui n'a plus d'objet, depuis que les
» troupes Autrichiennes ne ſont plus en Alſace,
» & depuis la mort de l'empereur. Les batailles
» qu'on donneroit déſormais, ne produiroient
» qu'une effuſion de ſang inutile. La raiſon
» m'avertit de penſer à ma propre ſûreté, & de
» conſidérer le grand armement des Ruſſes,
» qui menace le royaume du côté de la Cour-
» lande ; l'armée que Mr. de Traun commande
» ſur le Rhin, qui pourroit aiſément refluer
» vers la Saxe ; l'inconſtance de la fortune ; &
» enfin que dans la circonſtance où je me trouve,
» je ne puis m'attendre à aucun ſecours de la
» part de mes alliés. Les Autrichiens & les
» Saxons viennent d'envoyer ici des miniſtres
» pour négocier la paix ; je n'ai donc d'autre
» parti à prendre que de la ſigner. Après m'être
» acquitté ainſi de mon devoir envers l'état que
» je gouverne & envers ma famille, aucun objet
» ne me tiendra plus à cœur que de pouvoir
» me rendre utile aux intérêts de votre majeſté.
» Puiſſé-je être aſſez heureux pour ſervir d'inſ-
» trument à la pacification générale ! Votre
» majeſté ne pourra confier ſes vues à perſonne
» qui lui ſoit plus attaché que je ne le ſuis, &
» qui travaille avec plus de zèle à rétablir la
» concorde & la bonne intelligence entre les
» puiſſances, que ces longs démêlés ont rendues

» ennemies. Je la prie de me conſerver ſon » amitié, qui me ſera toujours précieuſe, & » d'être perſuadée que je ſuis &c ». C'étoit ſe congédier honnêtement, & alléguer des raiſons ſi valables, qu'il auroit été impoſſible au François d'y répondre.

Cependant les Autrichiens & les Saxons étoient encore aux environs de Pirna; il falloit les éloigner davantage, pour travailler plus tranquillement à la paix. Dans cette vue, Mr. de Retzow fut détaché avec 5 bataillons & quelque cavalerie du côté de Freyberg; la jalouſie qu'il donnoit de ce côté, accéléra la retraite des alliés en Bohème. Les troupes Saxonnes faiſoient à peine 15,000 hommes. Le roi de Pologne, privé de ſes revenus, n'avoit plus d'argent pour payer ſes troupes; il ne pouvoit pas attendre juſqu'au printemps que les Ruſſes ſe miſſent en mouvement; il ſentoit la nullité de ce ſecours; enfin la néceſſité du moment le forçoit à conſentir à la paix. Sur ces entrefaites, le comte de Harrach arriva à Dresde. Il ſuppoſoit que fier de ſes ſuccès, à l'inſtar des Autrichiens, le roi en rehauſſant ſes prétentions les rendroit exceſſives; mais bientôt détrompé de ce préjugé, il remercia même ce prince de la facilité avec laquelle il ſe prêtoit à cette négociation. Le roi lui répondit que la cauſe de la guerre ayant ceſſé par la mort de

Charles VII, il avoit été depuis ce moment dans les mêmes diſpoſitions où il le voyoit aujourd'hui. Mr. de Harrach lâcha quelques propoſitions ſur une entrevue entre le roi & la reine de Hongrie ; elles furent éludées par l'exemple de l'inutilité & des mauvaiſes ſuites de ſemblables entrevues ; mais les louanges de cette princeſſe adroitement mêlées aux refus, parurent ſatisfaire le comte. La paix fut ſignée le 25 de décembre 1745. L'acceſſion de la reine de Hongrie à la convention de Hanovre n'étoit qu'un renouvellement pur & ſimple de la paix de Breslau. Les Saxons promirent de ne jamais accorder de paſſage par leur pays aux ennemis du roi, ſous quelque prétexte que ce pût être. On convint d'échanger le péage de Furſtenberg contre quelques terres de la même valeur. Le roi de Pologne garantit le paiement d'un million de contributions auquel l'électorat s'étoit engagé ; il renonça par le même article à toute indemniſation des frais de la guerre. Le roi promit en revanche de faire ceſſer les contributions du jour de la ſignature, & de retirer inceſſamment ſes troupes de la Saxe, à l'exception de Meiſſen, où étoit l'hôpital pruſſien ; ce qui lui fut accordé juſqu'à la guériſon des bleſſés.

Ainſi finit cette ſeconde guerre, qui dura en tout ſeize mois ; qui ſe fit de part & d'autre

avec un acharnement extrême ; où les Saxons découvrirent toute la haine qu'ils avoient contre la Pruſſe, & l'envie que leur inſpiroit l'agrandiſſement de cette puiſſance voiſine ; où les Autrichiens combattoient pour l'Empire & pour l'influence dans les affaires de l'Empire, dans leſquelles ils craignoient que les Ruſſes n'en gagnaſſent une trop grande ; où l'on vit la Pruſſe expoſée à des dangers imminens, dont elle triompha par la diſcipline & la valeur héroïque de ſes troupes. Cette guerre ne donna pas lieu à ces grandes révolutions qui changent la deſtinée des empires ; mais elle empêcha que de pareils bouleverſemens n'arrivaſſent alors, en obligeant le prince de Lorraine d'abandonner l'Alſace. La mort de Charles VII fut un de ces événemens qu'on ne ſauroit prévoir. Elle dérangea le projet d'arracher pour jamais la dignité impériale à la nouvelle maiſon d'Autriche. Ainſi en appréciant les choſes à leur juſte valeur, on eſt obligé de convenir qu'à certains égards, cette guerre cauſa une effuſion de ſang inutile, & qu'un enchaînement de victoires ne ſervit uniquement qu'à confirmer la Pruſſe dans la poſſeſſion de la Siléſie. Si nous n'enviſageons cette guerre que relativement à l'accroiſſement ou à l'affoibliſſement des puiſſances belligérantes, nous trouvons qu'elle coûta aux Pruſſiens huit millions d'écus, mais qu'à la ſignature de la

paix il leur reſtoit pour toute reſſource 150,000 écus pour la continuation de la guerre. Les Pruſſiens firent dans ces deux campagnes 45,666 priſonniers ſur leurs ennemis: ſavoir, 12,000 hommes à Prague ; 1739 par de petits partis ; 250 aux affaires de Plomnitz & de Reinertz du général Lehwald ; 7136 à la bataille de Friedberg ; 3,000 à la priſe de Coſel, & 5,000 en différentes occaſions par le général Naſſau ; 250 par les houſards de Ziethen, 2,030 à la bataille de Sorr ; 400 par les troupes du margrave Charles dans la haute Siléſie ; 427 par les partis de la garniſon de Glatz ; 1342 par le général de Winterfeld ; 271 par le major Warneri ; 1392 à Catholiſch-Hennersdorff ; 6,658 à la bataille de Keſſelsdorf ; & 3,758 à la priſe de Dresde. Voici ce que prirent les Autrichiens : le régiment de Creutz à Budweis 1400 hommes ; un bataillon de pionniers à Tabor 700, & de plus 400 malades de l'armée ; 300 hommes à la ſortie de Prague ; 300 à Coſel, & 1340 dans diverſes petites affaires. Somme totale 4440 ; nombre bien inférieur aux pertes que les Autrichiens avoient faites. La haute Siléſie ſouffrit le plus de cette guerre, ainſi que quelques parties de la baſſe, voiſines de la Bohème, comme les cercles de Hirſchberg, de Striegau & de Landshut. Mais c'étoient de ces maux qu'une bonne adminiſtration répare facilement. La Bohème &

la Saxe ſe reſſentirent également du ſéjour de grandes armées ; cependant rien n'y étoit totalement ruiné. La reine de Hongrie fut obligée d'employer tout ſon crédit pour ſe procurer des reſſources qui la miſſent en état de continuer la guerre : elle tiroit à la vérité des ſubſides de la nation Angloiſe ; mais ils n'étoient pas ſuffiſans pour l'indemniſer des ſommes que lui coûtoient les opérations de ſes armées en Flandre, ſur le Rhin, en Italie, en Bohême & en Saxe. La guerre coûta au roi de Pologne au-delà de 5 millions d'écus. Il paya ſes dettes en papiers, en créa de nouveaux ; car le comte de *** poſſédoit l'art de ruiner méthodiquement ſon maître.

Le roi de Pruſſe donna ſes premiers ſoins au rétabliſſement de ſon armée ; il la recompléta en grande partie par les priſonniers Autrichiens & Saxons dont il avoit le choix. Les troupes furent ainſi recrutées aux dépens des étrangers ; & il n'en coûta que 7,000 hommes à la patrie pour réparer les pertes que tant de batailles ſanglantes avoient occaſionnées. Depuis qu'en Europe l'art de la guerre s'eſt perfectionné, depuis que la politique a ſu établir une certaine balance de pouvoir entre les ſouverains, le ſort commun des plus grandes entrepriſes ne produit que rarement les effets auxquels on devroit s'attendre : des forces égales des deux

côtés, & l'alternative des pertes & des succès font qu'à la fin de la guerre la plus acharnée, les ennemis se trouvent chacun à peu près dans l'état où ils étoient avant de l'entreprendre. L'épuisement des finances produit enfin la paix, qui devroit être l'ouvrage de l'humanité & non de la nécessité. En un mot, si la considération & la réputation des armes méritent qu'on fasse des efforts pour les obtenir, la Prusse en les gagnant, a été récompensée d'avoir entrepris cette seconde guerre; mais voilà tout ce qu'elle y acquit, & cette fumée encore lui suscitoit des envieux.